

GRANGE

VINCENT FRANCEY

Copyright © 2012 Nom de l'auteur

Tous droits réservés.

ISBN :

$\hat{A} F.$

Non pas la grange telle qu'elle fut, non pas le char de paille qu'on décharge dans la chaleur de l'été le corps suant sous le toit sombre, non pas l'entassement vertigineux des bottes de foin, pas question de perdre le moindre centimètre, les poser en quinconce pour éviter l'effondrement, les bottes de foin puis de regain, non pas le soliveau, le yâ, le charriot roulant, le câble tiré par des chevaux puis par un tracteur, la manivelle et les contre-poids, non pas le ballet des fourches qu'on plante dans les bottes et qu'on lève vers d'autres fourches et d'autres bottes, non pas les muscles des hommes, leurs bras puissants, leurs visages brûlés par le soleil de juillet, non pas l'herbe qui tombe lentement de l'autochargeuse et d'autres fourches encore et d'autres bras encore, les mêmes bras d'hommes, robustes et noirs, non pas la béraule de maïs renversée, non pas les bottes qui redescendent, les ficelles qu'on coupe, d'autres fourches encore et des brouettes et des balais et des mains crevassées et des sacs de papier pour les granulés, non pas des abreuvoirs et des bidons de lait, non pas des chatons cachées par des chattes discrètes, non pas des toiles d'araignée et des poutres rongées, non pas des rayons de soleil qui s'insinuent entre les planches, non pas le vol de la poussière, non pas la grange telle qu'elle fut ni la grange telle qu'elle sera, non pas les plans de l'architecte, la cuisine ouverte, le puits de lumière, la bédéthèque, la chambre d'enfant, non pas la douillette vie d'une famille tranquille, des invités le samedi soir, des cris autour de la tablée, des engueulades affectueuses, un

vin qui aurait peut-être – il faut que tout le monde teste – le goût de bouchon, non pas l'appartement de F., attention à la marche, un lit, un fauteuil, la tablette allumée sur le bureau, l'armée de lego au repos, non pas non plus la grange telle qu'elle est, non pas les murs éventrés, les failles et les fissures, les béances par où le soleil aveugle l'homme au marteau-piqueur, non pas ce lent creusement, cette érosion que la main du travailleur accélère, non pas les planches qu'on décloue, les sols qu'on creuse, les poutres qu'on scie, non pas l'attrait du vide, non, nous ne raconterons ni ce qui fut ni ce qui est ni ce qui sera ; nous ne raconterons pas le temps héroïque des moissons, le défilé des remorques, le camion du moulin et les marchands de farines animales, nous ne raconterons pas la machine à déchiqueter les pommes de terre, la courroie qui lâche, l'oncle bricoleur, la courroie toute neuve qui sent le brûlé, nous ne raconterons pas le balai de riz ni le balai de paille, le voisin tous les samedi matin de l'autre côté de la route, nous ne raconterons pas la varappe, les enfants soudain perchés au sommet du tas de bottes et qui n'osent plus redescendre, les appels au secours, un miaulement qu'on a cru entendre, ces corps maigres qui se faufilent dans les interstices, c'est certain qu'ils sont là, je les ai entendus, la jambe coincée, de nouveaux appels au secours, du foin jusque dans la culotte, nous ne raconterons pas la mère qui appelle pour le dîner et l'homme qui dit je termine et je viens mais qui ne vient que quand la soupe est froide, nous ne raconterons pas ces amourettes nées dans l'herbe fraîche, les roulades et les caresses, le sourire qu'elle te fit ce jour-là et que tu n'oublias jamais, le non qu'elle te murmuras quand tu perdis la tête, nous ne raconterons pas de plus sombres histoires, elle a beau te dire que non, elle a

beau te le hurler dans les oreilles, tu ne sais plus ce que tu fais, nous ne raconterons pas ces horreurs-là, nous les tairons, nous n'en inventerons pas de pires, il ne sera pas question de celui qu'on a retrouvé pendu, ce n'est pas dans cette grange-ci que cela s'est passé, ni la mort ni le viol, dans cette grange-ci ce ne fut pas ainsi, dans cette grange-ci il n'y eut jamais le moindre drame, non, pas le moindre drame, cette histoire ne sera pas tragique, cette histoire ne sera pas tout à fait une histoire et vous qui entrez dans cette grange, laissez non pas tout espérance, jamais pyromane ne frotta d'allumette, jamais feu ne courut dans cette grange, jamais brasier ne la détruisit, vous qui entrez dans cette grange, oubliez ce qu'elle fut, oubliez ce qu'elle est, oubliez ce qu'elle sera, vous qui entrez dans cette grange, dites-vous bien et répétez-vous sans cesse que ceci n'est pas une grange.

JOUR 1

Il est debout devant l'immense porte. Il cherche à déchiffrer : bois rongé, fresques à la craie, personnages sans bras aux yeux écarquillés, manivelle rouillée, câble coupé, une ouverture pour y glisser l'œil. Il regarde : tout est noir. Sur la porte, à des crochets, des cordes pendent. Élimées, les cordes ; tordus, les crochets ; délabrée, la porte, prête à s'effondrer. Une poignée. Il y porte la main, ouvre la porte. La grange est ouverte. Dedans, c'est vide. Il n'y a personne. Il avance. Des rayons de soleil s'insinuent par les planches de la paroi, éclairant puis rejetant dans l'ombre une table de métal, quatre chaises, un porte-manteau, un mur de briques. Des gens jadis. Des enfants : ballons crevés, vélos sans selle, dessins au sol, mêmes étranges bonshommes que ceux sur la porte, chats à moustaches exagérées, maisons à cheminées fumantes, un perroquet, plus élaboré, plus coloré, plus vif que les autres dessins, mais s'effaçant, et une fleur aussi, une belle fleur rouge sans nom. Il lève la tête. La charpente est pleine d'araignées. Il avance vers l'autre porte. Une fourche y est accrochée. Il ouvre. Le voilà dehors, entre un tas de bois et une charrue. Il y a aussi un arbre et une route, et de l'autre côté de la route, des moutons. Quatre moutons couchés dans l'herbe.

Un cambrioleur ? Pas l'impression. De toute façon, ce n'est pas dans la grange qu'il y a des choses à voler. Il a tout vidé. Alors quoi pour un ? Un homme encore jeune, plutôt beau mec, l'air un rien niais mais pas du village, ou alors un de ceux des blocs ? Bien mis, vraiment pas mal, mais quand même, on n'entre pas comme ça chez les gens, on ne se met pas à fouiller partout si on n'a pas une idée derrière la tête. Peut-être qu'il vient pour les chatons, mais ils ne sont pas là, ils sont de l'autre côté, dans la paille, les chats aiment la paille, tout le monde sait ça. À l'époque, bien sûr, les chatons, là-dedans, c'était pas ce qui manquait, une infection que c'était, pas moyen de s'en débarrasser. Alors il fallait les tuer, qu'est-ce que vous voulez ? C'était le grand-père qui s'en chargeait, un sac de pommes de terre, un bâton, dans le bassin, ou bien contre le mur, mais lui, c'est un gentil, jamais il aura le courage de faire ça, et je vais pas me plaindre d'être tombé sur un gentil, ça aurait pu être pire, mais des fois, il faut le secouer, parce que son problème, c'est qu'il réfléchit trop, même en mangeant il réfléchit et sa soupe devient froide, il faut attendre qu'il ait fini mais il réfléchit, est-ce que je peins l'armoire en beige ou en marron, est-ce que c'est bien droit, ce plancher, il faut recalculer, attend voir, et il écrit des chiffres sur un papier avec son crayon, et ta soupe, tu la finis, oui ? Mais c'est le roi des types, alors arrête de te plaindre et va plutôt voir qui ça peut être cet homme dans la grange, parce que si tu attends sur lui pour le faire, on est encore là demain.

Je sais bien qu'ici, ce n'est pas l'Amérique, je le sais trop bien, mais puisque je n'y suis pas encore, en Amérique, je vais faire comme si, je vais raconter l'Amérique comme si j'y étais. Le grand voyage, le grand saut, on le fera, pas de doute qu'on le fera, je le ferai, mais puisque ce n'est pas possible pour le moment, je vais faire semblant, mais attention, tout est vrai dans ce que je vais raconter, je n'inventerai rien, mais il est temps de commencer. Hier, un avion American Eagle ATR 72 s'est écrasé à Roselawn, dans l'Indiana. Bilan : 64 morts. Le vol, c'était d'Indianapolis à Chicago. On pense que c'est à cause du froid qu'il y a eu cet accident, mais bien sûr qu'on ne sait pas encore tout, une enquête est ouverte. Quand j'irai en Amérique, je ne voyagerai pas en avion, je prendrai le train ou je louerai une voiture, je ne sais pas, ça dépend si j'ai le permis ou pas.

L'enfant est dans le corridor. Il hésite. La confiture, c'est dans la cave de derrière. Derrière quoi ? Derrière qui ? Il se retourne. Derrière lui, c'est le dessin d'un cheval, une tête de cheval au crayon papier, un cheval blanc. Derrière, ce n'est pas là. Derrière, c'est de l'autre côté d'une des deux portes, mais laquelle ? Derrière, c'est descendre des escaliers la nuit. Des deux côtés, la cave de derrière, la cave de devant, la nuit, ça fait peur. L'une des deux – laquelle ? – c'est de la terre battue et cette odeur terrible de choucroute qui pourrit ; l'autre – devant ? derrière ? – c'est du côté de la route, le grand congélateur, le couvercle si difficile à soulever, les

bonbonnes de goutte pour les hommes, avec les étiquettes pomme, poire, kirsch, pruneau ; ça sent moins mauvais mais du côté de la route, c'est par là que surgissent les voleurs et les assassins qui se tapissent derrière la haie et qui soudain vous sautent à la gorge et vous mordent et vous tuent, mais la confiture, c'est de l'autre côté – derrière ou devant ? – du côté du hangar, du côté où il n'y a pas de voleurs mais seulement cette puanteur qui donne envie de vomir. L'enfant reste immobile sous le cheval blanc et il pleure. Il n'y a pas seulement devant et derrière qu'il ne comprend pas, l'enfant, il y a d'en haut et d'en bas et aussi en ça et en-là et même à gauche et à droite il a de la peine même si on lui a donné le truc pour à gauche et à droite, à droite – ou à gauche ? – c'est du côté de la tache mais la tache est sous le pantalon et il n'ose pas se déshabiller comme ça au milieu du corridor, ça ne se fait pas, alors il essaie de faire comme si c'était un jeu, un de ces jeux de l'école avec une carte et les courbes de niveau et les rivières en bleu, les forêts en vert, des petits carrés pour les maisons, des traits pour les routes. Il imagine le dessin sur la carte : le corridor, un trait, coupé par un autre trait, la porte de devant – celle de derrière ? – le trait, il est de quel côté du corridor ? Il faut tenir la carte dans le bon sens. Il y a le nord, le sud, l'est et l'ouest, sur la carte, pas le devant, pas le derrière, pas l'en haut – le nord, c'est en haut sur la carte – ni tous ces mots qu'ils disent, en ça, en-là, tout ça. L'ouest, il sait où c'est. Le matin, l'ouest, c'est où le soleil se lève et c'est du côté de chez grand-maman que le soleil se lève. Papa raconte que chaque matin, grand-maman ouvre la porte de sa grange et qu'elle libère le soleil, mais c'est faux, à l'école, ils ont dit que le soleil, c'est très loin et très grand et très chaud, mais c'est la nuit, il n'y a pas de soleil et ce

corridor, il n'est pas tourné vers l'ouest et peut-être que l'ouest c'est où le soleil se couche, pas où il se lève, l'enfant est perdu mais la porte de devant, c'est soit au nord soit au sud et il ne sait plus comment on fait pour le nord et le sud, l'enfant, alors il choisit le moins pire, la choucroute plutôt que l'assassin, et il descend très vite les escaliers et arrive à la cave mais il n'y a pas de lumière. Il se souvient : pour la cave de derrière, il faut peser sur le bouton dans le corridor. C'est donc bien la cave de derrière mais sans lumière comment trouver la confiture ? L'enfant se résout à remonter les escaliers, quatre à quatre, malgré la nuit. Il entre dans le corridor, claque la porte, se retrouve devant les boutons. Il y en a deux, de boutons, c'est sur lequel qu'il faut peser, celui d'en haut ou celui d'en bas ? Il se dit que logiquement, la cave, c'est en bas, donc logiquement il faudrait peser sur le bouton d'en bas, mais il sait qu'à une place c'est faux, le bouton d'en haut c'est pour en bas et celui d'en bas c'est pour en haut mais c'est peut-être dehors que c'est faux et dedans c'est juste, alors va pour le bouton d'en bas. Il sort. Il ne faut pas oublier la clé pour la cave, elle est dans le trou du mur, c'est facile, il n'y a que cette clé-là. L'enfant se trouve à nouveau devant la porte de la cave de derrière. Il est certain maintenant d'être à la bonne place, ce n'est pas la première fois qu'il vient chercher de la confiture ; dans l'autre cave, c'est pour chercher des glaces. Tout est clair maintenant : la cave de derrière, c'est celle de la confiture et de la choucroute mais il y a encore un problème, il faut tourner la clé dans la serrure, mais est-ce qu'il faut tourner la clé vers la gauche ou vers la droite, il ne sait plus, de toute façon la gauche et la droite il n'a jamais su, alors il faut essayer comme ça vient et si ça ne marche pas on fait deux tours dans l'autre sens. Ça

va dur, il faut un peu soulever la porte pour la décoincer mais c'est bon, c'est ouvert et c'est allumé, il a fait tout juste, l'enfant, il ne lui reste plus qu'à ouvrir l'armoire des confitures, vite prendre un pot et remonter à la course. C'est facile. L'armoire est juste en face, il y a une porte coulissante, il suffit de pousser et voilà les pots, mais il y a encore un souci, c'est qu'il faut prendre le bon pot, celui que maman a dit, mais il ne se souvient plus, l'enfant, est-ce que c'est fraise-rhubarbe ou cerise ou raisinets ou de la gelée aux coings, il ne sait plus, l'enfant. Il y a aussi de la confiture aux abricots, c'est facile à reconnaître, mais il y en avait hier, de la confiture aux abricots, alors c'est sûrement une autre, pour changer, mais laquelle ? L'enfant est planté devant l'armoire à confitures. Ça pue la choucroute rance. Il faut choisir vite. Maman a fait de la tresse, il se souvient qu'elle a fait de la tresse et il aime la confiture à la cerise sur la tresse, alors il prend ça, c'est facile, c'est écrit sur une étiquette et il sait lire, l'enfant, alors il prend un pot de confiture à la cerise et il remonte les escaliers mais pas trop vite parce qu'il ne faut pas laisser tomber le pot. C'est en verre et il est pieds nus, l'enfant. Il ferme la porte de devant – ou bien celle de derrière, maintenant ça n'a plus d'importance – et le voilà au chaud dans la cuisine avec maman qui lui dit : tu as éteint la lumière à la cave ?

L'homme est immobile. Il regarde les dessins. Le perroquet et la fleur, ce sont des dessins d'adulte mais sans doute pas du même adulte. Il ne saurait dire, l'homme, si ce sont des

dessins d'homme ou de femme. La fleur – il ne saurait en dire le nom – semble tracée avec plus de lenteur, plus de tendresse que le perroquet. Il imagine la main de celle – de celui ? – qui commence par esquisser au crayon gras une forme, la tige dont on doit sentir qu'elle n'est que le prolongement à l'air libre des racines, une tige solide, verte bien sûr, d'un vert intense, d'un vert que l'homme aurait envie de nommer naturel ou du moins inspiré de la nature, d'un vert qui porte à bout de bras – la tige de la fleur, ce serait son bras – une corolle rouge. Il n'est pas sûr du mot, l'homme, mais corolle, ça sonne bien, la frêle corolle, disait la chanson, il essaie de se souvenir, comme le vent du printemps, comme un doux rêve caressant, c'était une chanson d'amour un peu tragique, mais il n'y a dans cette corolle-là aucune tragédie, c'est la corolle d'un amour serein, il n'y a rien de frêle non plus dans cette corolle, le rouge est vif et solide, sûr de lui, sans pastel, un rouge qui serait le sang de la fleur exhibé sans pudeur parce que ce qu'il faut cacher, ce sont les racines, les origines, la plongée dans le sombre terreau d'où l'on vient. L'homme est ému par cette fleur. Est-ce ce dessin la solution ? Le perroquet à côté semble parler, il dit non, ce n'est pas ça la solution, non, la solution, tu ne la trouveras pas si tôt, suis-moi, envole-toi, la solution n'est pas enfouie sous terre, la solution est dans le ciel, la solution est dehors, il faut que tu sortes de cette grange pour trouver la solution – mais il est écrit *dans la grange*, la solution se trouve forcément dedans – c'est que tu ne sais pas lire, répond le perroquet, la solution est dehors, sors, va voir devant la grange, va voir derrière la grange, c'est dehors que ça se passe, viens avec moi, tu verras.

Là, c'est chez moi. Après, c'est chez moi. Après les travaux. Là-bas, c'est chez elle. Après les travaux, c'est chez elle. Et aussi la petite. Moi, là, c'est le salon. Après les travaux, c'est le salon. Et là-bas, c'est la cuisine, il y a aussi une chambre et deux terrasses. Sérieux ? Deux terrasses ? Oui, deux terrasses, une devant, une derrière. Devant c'est ici et derrière c'est là ou bien derrière c'est là et devant c'est ici, c'est ça, deux terrasses, une devant l'autre derrière. Sur la terrasse, on boit de la Bilz, c'est bon, la Bilz, et on mange de la viande. Moi, je prends le plus gros morceau, toujours. J'ai reçu des étiquettes, il faut les coller, mais attention, les coller droit et à la bonne place. Les rouges, il y en a deux les mêmes juste à côté. Les rouges, c'est l'Espagne. Ils ont perdu. Les bleus, c'est l'Italie. Ils ont gagné. La Suisse aussi, ils ont gagné, oui, ils ont gagné, il n'y avait pas faute, l'arbitre, pas vrai, pas faute, j'ai bien vu, moi, pas faute, pas carton rouge, j'ai vu. Mais c'est qui celui-là ? Jamais vu. Un monsieur. Un monsieur qui marche. Pas un des étiquettes. Un monsieur. Voilà. On peut aussi faire un jeu, sur la terrasse, Uno, j'aime bien Uno, je gagne toujours à Uno.

Il réajuste les jumelles. C'est bien là. Il n'y a pas de doute. Une ferme aux volets verts, c'est bien cela, même si la peinture défraîchie s'effrite et laisse apparaître du gris sous le vert. La piscine désaffectée, la fontaine, le hangar, tout est à sa place, même ce pneu plein de sable avec ses vieilles pelles

en plastique et ses tamis troués. Ainsi donc, c'est là. La façade se lézarde, la peinture craquelle, des touffes d'herbe s'insinuent dans les fissures du béton. Comme prévu, il n'y a personne, c'est abandonné. Il relit : *Ferme abandonnée, dans la grange. Ne pas être vu.* Vu de qui ? Il n'y a personne. Il réajuste les jumelles. Seulement ces moutons. Ne pas être vu des moutons ? Il tend l'oreille. Les moutons s'agitent, semble-t-il. Ils courent tous dans la même direction. Tous, c'est quatre. Un homme. Il y a un homme près du pré. Les moutons s'agglutinent auprès de l'homme. Il est sorti d'une camionnette blanche et c'est comme s'il leur parlait, aux moutons. Il a ouvert le coffre. Il est là pour leur donner à manger, voilà tout, il va s'en aller bientôt. Bruit de moteur. La camionnette redémarre. Il faut attendre encore. Toute sa vie se résume à cela : attendre. Combien de temps a-t-il attendu avant d'arriver ici ? Combien de temps devra-t-il encore attendre ? Un rideau semble avoir bougé derrière une fenêtre. Peut-être y a-t-il quelqu'un. Il réajuste les jumelles. Personne. Il aurait aimé qu'il y ait quelqu'un. Il est seul. Seul à attendre. Cette piscine, ce hangar, ce restant de jardin potager envahi par les ronces, ce chemin de cailloux qu'on devine sous les orties, tout cela jadis fut rempli de vie. Depuis combien de temps est-ce ainsi ? Depuis combien de temps ce vide ? En lui aussi, un vide. Depuis toujours. Ce rideau, encore. Vouloir croire que quelqu'un. Il réajuste ses jumelles. Des idées, des espoirs, des illusions. C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit. S'approcher ? Trop tard. La nuit cache tout. Il n'est pas bon de trop s'attarder.

Les moutons, ce sont ceux à Ernest du village en dessus. Il les met pâturer par chez nous. Pâturer, c'est manger l'herbe dans un pré puis une fois que tout est ras déplacer les moutons dans le pré d'à côté. Ernest vient voir ses moutons tous les soirs. Ils n'ont pas de nom, les moutons à Ernest. Ce n'est pas pour leur donner des noms qu'il les élève, ses moutons, c'est pour la viande. Ce sont de gros moutons, de volumineuses bêtes qui donnent aussi de la laine. Le mouton est un animal bien pratique dans nos campagnes. Il fait partie des ovins, il est muni de quatre pattes et de deux oreilles, comme les ânes du pré que raconte la grand-mère, combien cela fait-il de pattes et de zoreilles ? Quatre moutons à quatre pattes et à deux zoreilles, ça fait vingt-quatre. Mais revenons à nos moutons. Les moutons sont élevés pour la laine et pour la viande, ceux à Ernest en tout cas. La laine il faut la tondre. Si ton tonton tond ton tonton, la grand-mère a toujours une histoire avec des mots bizarres à raconter, mais pour les moutons, la tonte a lieu une fois par année. Ceux à Ernest, c'est pour bientôt, vu comme ils sont gros. C'est un volume en trompe-l'œil : après la tonte, ils ont l'air deux fois plus petits. Mais ce n'est pas la laine qui intéresse le plus Ernest, c'est la viande, la merguez surtout. Certains moutons sont uniquement transformés en merguez. Mais il y a bien d'autres viandes dans le mouton : le gigot, la selle, le filet, les côtes, la poitrine, l'épaule, le papillon, le collier, tout un tas de morceaux à mijoter ou à griller, même si la viande de mouton, c'est un peu fort et que souvent quand on dit du mouton, c'est de l'agneau, même si ceux à Ernest, gros comme ils sont, ce ne sont à coup sûr pas des agneaux,

même pas des brebis, ce sont de bons vrais mâles, des béliers comme on dit, comme ceux du Jura, les Béliers et les Sangliers, vous savez, ceux qui sont pour le Jura bernois et ceux qui sont contre. Pourquoi, ceux du vrai Jura indépendant, ceux qui chantent la main dans la main la Rauracienne *du lac de Bienne aux portes de la France*, ceux qui ont volé la pierre d'Unspunnen pour y graver les étoiles européennes, pourquoi ceux d'en haut les crêtes du Jura, on leur dit les Béliers ? Le bâlier, ce n'est pas que le mâle de la brebis, c'est aussi un poutre pour enfoncer les portes – chez nous, on dit *un poutre*, n'en déplaise aux puristes – mais c'est encore une autre question à se poser : pourquoi dit-on bâlier pour ça aussi ? Le bâlier est une arme de siège d'il y a bien long-temps, on en trouve des traces déjà chez les Mésopotamiens mais là n'est pas la question : souvent, au bout du poutre, il y avait une tête de bâlier avec des cornes. Ceux à Ernest, de bâliers, n'ont pas de cornes, parce qu'on les brûle. Ça ne fait pas mal. Comme ça, on risque moins si on se fait attaquer. Mais revenons à nos moutons. Les moutons ont un comportement gréginaire, ça veut dire que c'est comme dans des troupeaux, il y en a un tu lui dis de se jeter au lac, tous ils vont comme lui se jeter au lac, ce n'est pas qu'ils soient plus bêtes que les autres bêtes, les moutons – les poules, c'est beaucoup plus bête que les moutons, les vaches pas beaucoup moins – c'est seulement qu'ils ont l'habitude d'être autrement qu'en pâturage dans des parcs comme ceux à Ernest, les moutons, souvent, ils sont en transhumance, comme on dit, avec bergers et chiens, dans les montagnes, ils sont des centaines à se déplacer ensemble de vallées en alpages et c'est dangereux de quitter le troupeau, parce qu'en faire qu'à sa tête ça peut vous coûter la vie : il y a des loups

dans nos montagnes. Mais revenons à nos moutons. Pourquoi vous raconter tout cela alors que vous le savez déjà, n'est-ce pas ? Parce que les moutons – quand ils crient on dit qu'ils bêlent – sont les seules traces de vie par ici et c'est quand même intrigant, vous trouvez pas ?

Il fait demi-tour, entre à nouveau, referme la porte. Le mur de briques comporte des ouvertures refermées par des panneaux de bois. On peut les ouvrir, semble-t-il. Il essaie, n'y parvient pas. Une échelle est appuyée au mur. Il grimpe, marche sur un plancher craquant, tente d'en éviter les fissures, pose sa main sur un nouveau mur, lève la tête. Une tuile transparente laisse deviner le ciel, bleu. Plus haut, c'est comme une mezzanine mais sans escalier pour y monter. Escalader ? Les planches semblent fragiles, il vaut mieux redescendre. Tout est vide ici. Il n'y a rien. L'échelle tremble un peu. Il est content de retrouver la dure dalle de béton et se décide à ressortir par la première porte. Une piscine sans eau, ruine d'enfances passées ici voilà fort longtemps, un hangar, un pneu de tracteur couché rempli de sable, une fontaine où l'eau coule à flots ininterrompus. Le son régulier de l'eau se déversant dans le grand puis dans le petit bassin n'est accompagné que par les bêlements des moutons de l'autre côté de la route. Il n'y a personne. Il cherche mais ne trouve pas. Il cherche quoi ? Il cherche. Une seconde échelle est appuyée au mur. Ce n'est sans doute pas un hasard. Quelqu'un l'a appuyée contre le mur, cette échelle. Qui ? Il tend l'oreille. Rien sinon les moutons, leurs bêlements

rauques, leurs clochettes. Il grimpe. S'il y a une échelle, c'est qu'il faut grimper, non ? La solution est en haut. En bas, il n'y a rien : un seau en fer plein de clous rouillés, des clous anciens à tige carrée, ce n'est forcément pas cela. À moins que... les clous de la Sainte Croix, les vrais, les trois vrais clous de la Sainte Croix, peut-être est-ce cela, l'objet de sa quête, mais il en est plein, de clous, ce bidon, comment savoir lesquels sont les vrais ? Des clous de la Sainte Croix, de toute façon, on en trouve par paquets de douze aux quatre coins de la chrétienté : sous la forme d'un mors dans l'abside de la cathédrale de Milan ; dans le trésor des cathédrales de Carpentras, de Trèves, de Bamberg et de Colle di Val d'Elsa ; plantés dans la Sainte Lance des régales impériales à Vienne et dans la couronne de fer de Lombardie à Monza ; partout des clous tout ce qu'il y a de plus authentiques, avec des traces du sang de Jésus qui suinte encore aux offices des Ténèbres le Vendredi Saint quand le chantre dans une nuit d'encre marmonne d'une voix sépulcrale *Et inclinato capite, emisit spiritum.* Ou serait-ce le quatrième clou de la Sainte Croix, sa quête ? Celui qui ne crucifix personne mais qui illumina le désert et qui poussa, voilà deux-mille ans, les Tsiganes et autres Gitans sur les routes de l'errance. Non. Ces clous sont une diversion : il faut grimper l'échelle, la solution se trouve en haut. Il marche sur un plancher craquant, craint à chaque instant de tomber, s'accroche à un mur. C'est vide, désespérément vide. Il n'y a aucun moyen de monter sur le toit. Il n'y a rien. On l'a envoyé sur une fausse piste. Ou alors c'est le perroquet. L'homme regarde l'oiseau. Sors, semble-t-il à nouveau lui suggérer, mais la fleur à côté lui donne l'ordre de rester.

L'ancien président Ronald Reagan est atteint de la maladie d'Alzheimer. Il commence à oublier ce qu'il a fait quand il était à la tête du pays. Ce n'est peut-être pas une mauvaise chose. Ce que je me demande, c'est s'il se souvient encore qu'il a fait du cinéma. Ce serait drôle qu'il se souvienne avoir joué dans *La collégienne en folie* – si, si, je vous assure, il y a bien eu un film qui s'appelait comme ça, une comédie musicale, et Ronald Reagan y chantait – mais qu'il ait oublié ses huit années de présidence, vous trouvez pas ce que ce serait drôle ?

Tendre le cou et lécher. Il n'y a rien. Il est où ? Ce n'est pas lui. C'est un autre. Il n'a pas de fourche, celui-là. Prends-en une alors. Vas-y. On a faim. Tendre le cou pour lécher quoi ? Du sel. Des fois, ils mettent du sel, mais le sel, c'est dehors, ici c'est de l'herbe, c'est ça le meilleur, l'herbe, mais il n'y a pas d'herbe aujourd'hui, il n'y a que celui-là qui n'empoigne pas sa fourche quand on a faim. L'autre, il était mieux. Quand il venait, c'était pas pour rien. Il empoignait la fourche et on avait de l'herbe. Celui-là, il est là et il en fout pas une pendant que nous, on crève la dalle. Peut-être qu'en poussant un cri, ça va le réveiller. Dis donc, toi, tu vas te sortir les pouces ou bien ? C'est l'heure. On est réglées, nous, et là, c'est l'heure de la bouffe, alors tu te magnes, mon petit ? Toujours rien. Il grimpe aux échelles. Et l'autre, il est où ? On n'en peut plus, nous, de lécher de la terre. Ce qu'on veut, nous, c'est de l'herbe, de la bonne herbe bien fraîche

qui vous fait du bien dans les estomacs.

Une trentaine d'années, des mains pour travailler dans des bureaux, pas ces crevasses, pas ce rêche, des ongles limés, des bras blancs, un homme de la ville, un étranger, un de ceux qui viennent chercher du lait et qui s'arrêtent avec les enfants pour regarder les veaux, mais celui-là n'a pas d'enfant avec lui et il a l'air perdu, il doit se dire que c'est bien vide par ici, parce que vide, ça l'est, il a fallu tout déblayer et c'était pas une mince affaire, mais ce n'est pas fini, il faut réfléchir à ce qu'on va faire de toutes ces planches, ce serait dommage de les jeter. Bien sûr, les moins bonnes, ce sera pour le feu. Ils aiment les grillades, ça leur évitera d'acheter du charbon. Mais les bonnes, on pourrait peut-être ajouter une étagère au hangar pour ranger ce qui traîne ici, parce que la grange est déblayée, c'est une bonne chose de faite, mais il y a encore les écuries à vider et ça s'est vachement accumulé là-dedans avec les années, il va falloir trier, alors une étagère de plus au hangar, peut-être que ça ne serait pas de trop, mais peut-être qu'il faudrait demander à cet homme si on peut l'aider, ou bien c'est un type de la banque qui vient pour évaluer, mais on leur a dit, nous, que ce qu'on veut, c'est rentrer dans nos frais, pas plus, et avoir notre droit d'habiter, c'est tout.

Il a posé la carte sur le petit bureau de bois, a ouvert un

tiroir : la Bible et le code Wifi. De la fenêtre, on voit la gare, une maison ordinaire, un peu délabrée, un quai qu'on a refait récemment mais où personne n'attend. Un train toutes les demi-heures, à vingt-huit et à cinquante-huit. Il regarde sa montre : vingt-six. Les barrières. Du train nul ne descend. Qui peut bien descendre ici ? Pour y faire quoi ? Lui est descendu, bien sûr, mais parce qu'il le fallait. Sur le lit, la valise est fermée. Combien de temps restera-t-il dans cette chambre ? Faut-il ranger les habits dans l'armoire ? Il regarde la carte : trois fermes au lieu indiqué, entourées au crayon rouge. Bien sûr, la carte ne mentionne pas la piscine. Le hangar ? Il y a toujours des hangars à côté des fermes. Laquelle est la bonne ? La carte n'est pas le territoire : il n'y a pas le choix, il faudra se rendre sur place. C'est pour se rendre sur place qu'il est venu là. Il n'y échappera pas, pas moyen de se défiler, c'est maintenant ou jamais. La valise sur le lit ne bouge pas. C'est cette vieille valise qui l'accompagne à chaque fois. Un jour, elle sera trop usée, mais pour l'instant, elle tient le coup. Les yeux fixés sur la valise, il pense à ces films où comme lui dans des chambres d'hôtel des types attendent, mais dans leur valise à eux, c'est une arme, un fusil de sniper ou une kalachnikov. La scène suivante, au cinéma, ce serait démonter l'arme, la nettoyer, la graisser, la remonter, mais il n'a pas d'arme, ce n'est pas nécessaire, il est seul et le restera encore longtemps. La valise est ouverte. Il pend les chemises à des cintres, replie les pantalons, pose les chaussettes dans un tiroir, s'installe pour une nuit ou pour une année. Voilà. Il est prêt. Il n'y a plus qu'à attendre.

Élections de mi-mandat : Clinton se prend une fessée (il aime ça). Les Républicains tiennent le Sénat et le Congrès. Du côté démocrate, c'est la débandade (même Clinton débande). Ce que j'aime bien, en Amérique, avec la politique, c'est cette histoire d'ânes et d'éléphants. Pourquoi, me demanderez-vous – il y aurait des exposés à faire sur ces bêtes-là, ça me changerait des moutons – les Démocrates se comparent-ils à des ânes ? Est-ce lié à leur défaite actuelle, comme une sorte de prophétie ? Quant aux Républicains, un éléphant, franchement... Ils sont fous, ces Américains.

Un jeu ? Non, pas maintenant, parce que je dors. Je dors ? Mais non, je suis assis au bureau et je regarde des jeux. Un jeu ? Je regarde seulement. Non, je dors. Je joue aussi au jeu des trains, j'aime bien le jeu des trains, parce c'est l'Amérique, le jeu des trains ; ils disent le nom des villes, je répète après eux mais j'oublie à mesure. Attends : les villes en Amérique, il y a quoi ? Ce qui est facile avec Uno, c'est qu'il n'y a qu'un mot à dire, Uno, quand on n'a plus qu'une seule carte. Des fois, je perds, à Uno, mais d'habitude, je gagne, mais pas maintenant, après. Maintenant, je dors. Je regarde des jeux. Je pense à quoi ? Attends : Chicago. C'est une ville en Amérique, ça, Chicago. Ils disent ça pour dire escargot. Ils sont bêtes. Je les aime tous, sauf les enfants. Ils m'embêtent mais je les aime bien. Et le bébé, il est chou, j'aime le porter. C'est qui qui y est déjà allé, en Amérique ? Pas moi. Ils ont été à New York. Pas moi. J'ai été où, moi ? en France.

J'ai été en Allemagne aussi, j'ai mangé des frites en Allemagne et je suis tombé. La Forêt Noire, c'est en Allemagne. C'est un gâteau avec du chocolat. J'aime le chocolat. À Uno, ce que j'aime le mieux, c'est la carte +4, mais je dors. Sérieux ? Je dors ? Mais non, je joue avec eux. Trois wagons orange. Depuis Chicago jusqu'à je ne sais pas où. Je dors. Dans mes rêves, il y a quoi ? Je ne dors pas. Ce sont des vraies gens. Je les connais. C'est tous ceux qu'il y a toujours. Demain, j'ai congé. On boit l'apéro. Des fois, je prends de la bière. J'aime la bière mais je préfère la Bilz, c'est comme de la bière mais c'est bon ; la bière, je n'arrive jamais aller au fond, je n'aime pas tellement la bière, le préfère le coca, c'est ça qu'ils m'ont mis dans la piqûre, du coca, je l'ai dit, moi, du coca, et ils ont tous éclaté de rire, mais j'ai pas eu mal quand ils ont fait la piqûre, je suis fort, moi, j'ai jamais mal. À Uno, j'aime bien quand c'est interdit au prochain et aussi changer de sens. Des fois, je dis que je coupe, c'est quand c'est la même carte que celle d'avant, un trois jaune ou un sept vert, ça dépend, j'aime aussi bien la bataille, les as surtout et les rois, mais est-ce que je dors ou pas ? Uno ! Je dis : bleu. Six bleu. J'ai gagné. Je suis troisième. J'ai gagné troisième. Non, j'ai vu, moi, il n'y avait pas faute, il a touché le ballon, regarde. Ou bien c'est un rêve peut-être, ceux des étiquettes qui courent dans ma chambre depuis tous les pays : des bleus, c'est la France, des blancs, c'est l'Angleterre, des jaunes, c'est quoi ? Suède. Des jaunes, c'est la Suède. Et des rouges ? Deux rouge. Uno !

L'enfant dedans le livre d'Amérique rêve du grand dehors, l'enfant dehors rêve de revenir dedans pour retrouver le livre d'Amérique, l'enfant rêve de l'homme qu'il deviendra, de l'homme d'Amérique, l'enfant dans l'écurie pour sortir les fumiers, l'enfant sous les assots pour donner aux veaux, l'enfant regardant son père traire les vaches, la main réche du père caressant le ventre de la vache, puis la tétine, puis les trayons, la main réche du père ne caresse pas l'enfant, la main du père est malhabile avec l'enfant, l'enfant parfois voudrait se transformer en vache, le père lui dirait Dahlia ma belle, c'est le nom de la vache, Dahlia, la préférée du père, une vache noire, exotique, pense l'enfant, une vache qu'on dirait venue d'Afrique, et le rêve de l'enfant s'égare, il a appris les continents, l'Afrique et l'Amérique et aussi l'Asie et l'Australie où les kangourous sautent la tête à l'envers et l'Antarctique, le continent de glace, le continent de peur, le continent blanc, des histoires de citées englouties, l'Antarctique terrifiant l'enfant qui rêve d'Amérique, l'Amérique des cow-boys, le grand dehors d'Amérique où sortir les fumiers, où donner aux veaux, où traire les vaches même deviennent une aventure, l'Amérique des chevaux fous et des bisons, l'Amérique des gratte-ciels, l'Amérique du livre avec ses déserts et l'océan, l'Amérique des routes, il veut rouler en camion sur des routes d'Amérique, l'enfant, en Amérique tout est différent, tout est plus grand qu'ici, en Amérique, les stations d'essence, les motels, les saloons, les trains à vapeur, les Indiens, les abattoirs, en Amérique les studios de cinéma, les casinos, les pénitenciers, Alcatraz, Las Vegas, Hollywood, en Amérique l'immensité quand ici tout est si petit

que l'enfant se sent coincé dedans même quand il est dehors, même quand il est sur ce tas de terre qu'il appelle la grande montagne et qu'il creuse à la truelle pour trouver de l'autre côté la Nouvelle-Zélande, des montagnes aussi mais à l'envers, mais c'est d'Amérique qu'il rêve, l'enfant, il y a l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud et entre les deux le canal de Panama, l'Amérique dont il rêve, l'enfant, c'est l'Amérique du Nord, celle des cosmonautes et des chercheurs d'or, c'est pour ça qu'il tamise le sable, l'enfant, pour faire comme si on était déjà en Amérique, on a appris la chanson à l'école, *on trouve l'or au fond des ruisseaux*, alors l'enfant part à l'aventure, il sait où il y en a un, de ruisseau, il a pris sa pelle et son tamis et il va jusqu'au ruisseau, ça sent bon, les ruisseaux, ça sent les orties et la bouteille de limonade enveloppée dans du papier journal pour les trois heures quand on doit râtelier le foin, ça sent la fraîcheur de l'eau quand il fait chaud, on se penche lentement pour boire, on a peur de tomber dans le ruisseau et d'être tout mouillé et d'avoir froid et de devoir rentrer dedans se changer et d'entendre maman dire qu'aller jusqu'au ruisseau qu'est-ce que je t'ai déjà dit et de devoir rester dedans parce qu'on peut pas vous laisser seuls cinq minutes et reprendre le livre d'Amérique quand on est bien au chaud dans son lit et rêver de Marylin Monroe, elle a une robe blanche et il y a du vent qui vient de dessous, l'enfant est tout surpris de ce qui lui arrive, qu'est-ce qu'il se passe, il tourne la page, c'est encore l'Amérique mais ça ne le fait plus rêver, c'est la maison blanche et le président et on a tiré sur le président, il est dans une voiture sur une route toute droite avec à côté des immeubles, il y a des confettis qui volent et il y a aussi un tueur qui tire sur le président et le président est mort, c'est aussi

ça, l'Amérique, alors l'enfant a peur, il préfère rester ici, dedans, bien au chaud dans son lit, il ne veut plus aller en Amérique ; il y a aussi l'Europe, dans les continents, et c'est bien, l'Europe, c'est plein de châteaux, et c'est plein de vieilles villes, l'Europe, des vieilles villes avec des châteaux, il aime entendre ces noms de villes d'Europe, l'enfant, et les noms des rues et des monuments, Madrid, Puerta del Sol, Berlin, Checkpoint Charlie, et Prague aussi et Paris, la Tour Eiffel, et Rome encore et Varsovie, Lisbonne, Copenhague, il aime rêver d'y aller pour de vrai dans ces villes d'Europe, l'enfant, à Istanbul qui s'appelait Constantinople qui s'appelait Byzance ou à Saint-Pétersbourg qui s'appelait Leningrad qui s'appelait Petrograd, toutes ces villes d'Europe il les aime, mais l'Amérique, les villes d'Amérique, ça le fait rêver plus fort, l'enfant, Chicago, Philadelphie, Miami, Los Angeles, et le fleuve Mississippi, les trappeurs, les pionniers, les yeux de Clint Eastwood, il a vu des western, l'enfant, il veut aller là-bas, il est là-bas quand il est dans le livre, il rêve du grand dehors d'Amérique, des bretelles d'autoroutes gigantesques, des supermarchés plus grands que des villages et des aéroports, il se voit sur le tarmac, il aime le mot tarmac, l'enfant, mais l'aéroport, c'est trois lettres, JFK, et c'est le nom du président qu'ils ont assassiné, JFK, et l'assassin du président lui aussi a été assassiné, en Amérique on s'assassine à tout bout de champ, alors il a un peu peur d'aller en Amérique, l'enfant, il ne veut pas se faire assassiner, il est trop petit pour se faire assassiner et chez nous on n'assassine personne même si on a trouvé un monsieur pendu dans sa grange mais ce n'était pas notre grange, dans notre grange on ne se pend pas, dans notre grange on travaille, on entasse les bottes de

paille et les bottes de foin et les bottes de regain, on décharge l'herbe, on renverse la béraule de maïs, on puise dans les sacs d'aliment, dans notre grange il n'y a qu'une seule chose qui compte, c'est que les vaches aient à manger, et quand il n'y a plus rien d'autre, on leur donne des pommes de terre, mais les vaches d'Amérique, elles mangent quoi, il veut savoir, l'enfant, ce qu'elles mangent, les vaches d'Amérique, il y a du maïs, en Amérique, beaucoup de maïs, est-ce qu'elles ne mangent que du maïs, les vaches d'Amérique, il veut faire cow-boy quand il sera grand, il ne veut pas faire paysan, même si cow-boy c'est comme paysan, la seule différence, c'est que cow-boy, c'est paysan en Amérique et ce qu'il veut, l'enfant, c'est l'Amérique, rien que ça, l'Amérique, le grand dehors de l'Amérique, il y a une chanson aussi qui dit ça, l'Amérique, je veux l'avoir et je l'aurai, tous les sifflets de trains, toutes les sirènes de bateau, c'est la chanson de l'Eldorado, on trouve l'or au fond des ruisseaux mais il n'a pas le droit d'aller jusqu'au ruisseau, l'enfant, alors il rêve d'Amérique et le ruisseau derrière le pré à Lisa il a changé de nom, il s'appelle le Mississippi et l'enfant aussi a changé de nom, il s'appelle Tom Sawyer parce que Tom Sawyer, c'est l'Amérique, c'est la chanson du dessin animé, et l'Amérique, c'est la liberté, il y a une statue qui s'appelle comme ça, en Amérique, c'est elle qui vous accueille quand vous arrivez, la statue de la liberté, et l'enfant il rêve de ça, d'Amérique, de liberté, d'aventures.

Le tarmac. Il a toujours aimé ce mot : *tarmac*. *Tarmac*, ça fait

penser à *hamac*, c'est reposant. Tarmac, c'est l'avion qui se pose, c'est se lever enfin après dix heures de vol pour sortir de cette boîte et poser le pied sur la terre ferme. *Le plancher des vaches*, il aime aussi, d'autant plus que des vaches il va en croiser, ici, forcément, des vaches à cornes, des vaches écornées, des vaches noires et blanches, des vaches à n'en plus finir, des vaches dans les prés, des vaches sur les pâturages, des vaches allaitantes, des vaches dans l'assiette aussi, des vaches en steaks ou en tartares, des vaches à cuire, des vaches à rôtir, des vaches crues, des vaches partout, des vaches pour s'empiffrer jusqu'à en vomir. *Bouffer de la vache enragée*, encore une de ces expressions qui traversent la tête, mais il n'y a aucune rage en lui et les vaches ici sont paisibles, elles attendent, comme lui. Qu'y a-t-il en lui si ce n'est pas de la rage ? Une joie ? Oui, la joie du tarmac. Joie momentanée. Une peur ? Aussi. De la joie et de la peur. De la curiosité aussi. Le tarmac, ici, c'est le même tarmac que partout, il y a des lignes blanches et des pistes, c'est gris et dessus c'est une foule qui s'agit, mais ce tarmac-ci pourtant c'est autre chose, c'est le dernier tarmac avant. Avant quoi ? Il faut récupérer la valise et après c'est parti, le billet de train est payé puis on improvise, voilà ce qu'ils ont dit, une fois sur place on fait ce qu'on peut, on demande aux gens, on fouille, on s'arrange pour n'avoir pas fait tous ces kilomètres pour rien. Le tarmac est un espace rassurant : c'est plat, c'est droit, tout y est fléché, on ne peut pas s'y perdre. Le tarmac, ce n'est pas la vie, ce n'est qu'un lieu de passage, une étape, un point minuscule dans la jungle du monde. Il lève les yeux : des montagnes. Bien sûr des montagnes, il n'y avait même pas pensé. Il y a des montagnes ici, des hauts som-

mets éternellement enneigés, des pics, des rochers, des glaciers, des falaises, mais ce n'est pas sur ces montagnes qu'il doit grimper, l'altitude est notée sur la carte : *cinq-cents mètres*. Presque la plaine. Le tarmac, c'est à quelle altitude ? Pourquoi se poser une telle question ? Le tarmac est un entre-deux. Il existe à peine. Il faut partir, prendre le train et oublier le tarmac, parce que le tarmac n'est rien, rien du tout. Il n'y a jamais eu de tarmac.

Et la paille ? Où est passée la paille ? On a besoin de paille pour se coucher, c'est trop dur ici, de la pierre, du froid, on a besoin d'être allongée pour ruminer et si on reste là-dedans il faut de la paille, sinon comment voulez-vous qu'on fasse ? Dehors, on va sous un arbre, on ronge l'écorce, on attrape des pommes avec la langue, on se trouve un coin de terre un peu mou, on plie les pattes et nous voilà confortable, on a les mâchoires qui remuent, ça remonte dans le cou puis ça redescend, on chasse les mouches avec la queue, on se relève pour évacuer, on se recouche, on rerumine et on regarde les gens dans le train, même s'il n'y a pas grand monde dans le train, les gens dans le train, ils sont un peu comme nous, ils ruminent, ils sont penchés sur un objet en forme de rectangle et ils bougent les doigts et les yeux ; nous, les doigts, on n'en a pas, et les yeux, on regarde toujours à la même place, ce qui bouge, chez nous, c'est le ventre, et la queue, pour les mouches, mais enfermées là-dedans et sans paille, qu'est-ce que vous voulez qu'on fabrique ? On attend. Il viendra. Pas celui-là, l'autre. Celui-là, il est venu par le

train, on l'a vu dans le train, c'était le même, cet air de pas savoir ce qu'il faut faire, des yeux qui bougent, une tête qui se tourne d'un côté de l'autre, qui cherche et qui revient en arrière, une tête avec dedans des choses qui ruminent, comme nous dans les estomacs, dans le cou, sous la langue, mais le problème, ça reste la paille, on a besoin de paille, nous, et puis ça commence à devenir lourd par en dessous, il faut qu'il vienne nous vider, on aime ça, quand il vient nous vider, il a les mains chaudes, pas lui, l'autre, des mains qui savent y faire, pas ces machins qui lui pendent au bout des bras, à celui-là, qui ne sait pas quoi en faire, de ses mains, mais nous non plus on ne saurait pas, on n'en a jamais eu, des mains, mais ce qui nous manque, ce ne sont pas des mains, c'est de la paille et de l'eau, parce qu'on a beau pousser tant qu'on peut avec la langue dans l'abreuvoir, il n'y a rien non plus, ni paille ni eau ni herbe ni maïs ni aliment ni rien.

L'eau longue, l'eau à perte de vue, l'eau dont on ignore si elle s'arrête un jour. Il est assis au bord de l'eau. Ses pieds frôlent le flux et le reflux. S'il reste encore un peu, l'eau le touchera, mais il ne restera pas, il sait que cet instant au bord de l'eau n'est qu'un instant, qu'il va falloir qu'il se lève et qu'il abandonne ce quai, ce port, ce monceau d'océan. Son regard se perd dans les flots. L'eau, l'eau infinie entre ici et là-bas, l'eau qu'on évitera, l'eau calme, l'eau presque absente, l'eau presque rien, l'eau transparente. Il lève les yeux : le ciel aussi long que l'eau. S'il se retourne – mais il ne se retourne

pas, il ne veut pas se retourner, ce n'est pas derrière qu'il faut regarder, c'est devant – le ciel, il n'en resterait que des briques, que des coupons éparpillés, parce que s'il se retournait, ce serait la terre – le fer, le verre – qui mangerait le ciel, mais devant, le ciel n'est strié que de lignes blanches. Les avions s'en vont. Les avions ne reviennent pas. Lui ne reviendra pas, il le sait. Il laisse derrière lui la ville et il va vers là-bas, vers là-haut, vers devant, vers derrière, il ne sait ni vers où ni vers quoi ni vers qui il va, il va où il va, c'est tout, mais avant d'aller là-haut, avant d'aller là-bas, avant d'aller il ne sait où, il faut quitter l'eau, s'en débarrasser pour de bon, se lever et marcher une dernière fois vers la ville. Les flots sont calmes. C'est une eau domestiquée. L'eau sauvage, il ne la verra pas, l'eau sauvage, il bondira au-dessus d'elle, il l'en-jambera, il l'oubliera, car c'est le ciel qui compte, et la terre, celle de devant, la terre de là-bas, la terre – mais peut-être n'est-ce pas cela, ils l'envoient là-bas mais est-ce bien pour cela ? – la terre – il n'ose prononcer le mot – la terre natale – voilà, c'est lâché – la terre de là-bas, peut-être, est-ce la terre natale, il ne le sait pas mais il y va. S'ils l'y envoient, c'est que cela doit vouloir dire quelque chose que ce soit précisément à cet endroit qu'ils l'envoient, mais l'eau est si longue, l'eau est si haute, l'eau est un mur, et il le franchira, ce mur, bien sûr, mais des murs, il y en aura d'autres, il le sait ; s'ils l'envoient là-bas, s'ils l'envoient là-haut, c'est qu'il y a des murs à franchir, c'est certain, des murs de pierre, des murs de terre, des montagnes. Derrière, ce sont des gratte-ciels, devant, ce seront des montagnes. L'eau n'est rien. L'eau n'est qu'une formalité, une flaque à franchir, un pas, un seul pas avant de marcher sur une terre nouvelle. Un instant, il hésite : l'eau, on pourrait s'y jeter, s'y perdre, s'y

noyer. L'eau, ce pourrait être la réponse. Mais l'eau n'est rien. Des gens viendront, des gens le sauveront et il ne sera plus question d'aller là-bas, au pays – il se fait des idées sans doute – au pays – comme ce mot, *pays*, sonne étrange à ses oreilles – de rentrer – mais est-ce vraiment rentrer ? – au pays natal. Il lève les yeux. D'abord le ciel. Après, on verra.

La chanson que tout le monde écoute en Amérique, c'est *I'll make love to you*. Ici aussi, ils la passent à la radio, ça fait comme un pont vers l'Amérique. Le problème, c'est que je ne comprends pas grand-chose aux paroles, le titre, bien sûr j'ai compris, même si voilà, je n'ai encore jamais, parce que, c'est comme ça, ça viendra, j'ai encore le temps, d'autres à l'école ont déjà, mais moi pas, c'est trop tôt, même si quand j'écoute cette chanson, j'ai l'impression d'être avec toi – je n'écrirai pas ton nom ici, c'est mon secret – et il y a ce qu'il y a quand on, mais à la radio c'est déjà les nouvelles, mais ils ne parlent pas d'Amérique et ils ne parlent pas de toi, et je me demande si quand je partirai en Amérique tu viendras avec moi.

Au début, c'était pas parce qu'il était gentil. Au début, c'était les yeux verts, les cheveux longs, cet air qu'il avait de ne pas se rendre compte de l'effet qu'il faisait, le pensionnat de jeunes filles à la grand-messe qui se retourne tout entier quand il entre dans la nef et moi qui me retourne aussi, bien

sûr, et ses cuisses de footballeur quand au bord du terrain tu viens t'asseoir et que le foot, tu n'y comprends rien, la règle du hors-jeu il n'a jamais réussi à t'expliquer mais tu t'en fous, tu ne viens pas pour ça, tu viens pour les cuisses des garçons, parce qu'à l'époque on leur voyait les cuisses, aux footballeurs ; aujourd'hui, ils ont des shorts qui descendent jusqu'aux genoux, mais lui, il avait des cuisses musclées, et elles le sont toujours mais elles sont moins bronzées, il ne porte plus que des pantalons et des salopettes, il n'a plus les cheveux longs, il n'a plus de cheveux du tout même, mais il est gentil, il l'était déjà à l'époque, c'est un homme gentil et il a toujours les yeux verts. C'était à la jeunesse. On devait trouver un cavalier pour la levée des danses. Normalement, c'est aux garçons de demander, mais lui, même si toutes elles auraient dit oui, il attendait, il hésitait, il tergiversait. Alors j'ai pris les choses en main et ça a commencé comme ça, on allait au bal, il dansait plutôt bien, même s'il hésitait à m'emboîter la taille un peu plus fort, comme j'aurais voulu. C'était moi qui guidais, avec lui ça valait mieux, sinon on en serait encore là, des valses et des tangos, des cafés noirs, un bec et au revoir bonne nuit. Son problème, déjà à l'époque, c'est qu'il réfléchissait trop. Il avait eu quelques bonnes amies, mais elles s'étaient vite ennuyées, parce qu'elles attendaient monts et merveilles de lui et que lui il attendait aussi, mais quoi ? Elles n'avaient pas compris qu'avec les gentils il faut un peu leur forcer la main et c'est ce que j'ai fait ce soir-là. Pendant la danse, je me suis serrée très fort, j'ai donné des bisous dans le cou, j'ai joué l'animal qui veut se pelotonner, le petit chat qui ronronne, et ça s'est passé naturellement, il s'est laissé faire et aujourd'hui encore il se laisse faire.

La valise est ouverte sur le lit. Qu'y mettre ? Quelques vêtements, une trousse de toilette, la carte. Non, la carte, il la gardera sur lui. Ce lit, son lit. Une seule femme, une seule nuit, dans ce lit. Sinon il y a dormi seul. Cette nuit avec cette femme, une nuit parmi d'autres, nuits d'insomnies, nuits de cauchemars et cette femme, sa seule, une seule nuit. Il essaie de se souvenir de son dernier rêve dans ce lit, c'était il y a à peine quelques minutes : un singe est perché sur son épaule et une autre bête se glisse sur sa poitrine, une sorte de ver qui avance vers son cou, se rapproche de son visage et soudain c'est autre chose, il est dans un magasin de chaussures et cela coûte cinq-mille dollars, pourquoi cela coûte-t-il si cher ? Dans la valise, il n'y a pas de chaussures, est-ce qu'il faut en ajouter une paire, les vieilles ? Les neuves, il les mettra aux pieds. Le lit encore, comme un appel. Se recoucher ? Dormir un peu ? Il est en avance. Rappeler cette femme ? Il n'a pas son numéro. Le nom se terminait par *a*. Sonia, Sofia, Lisa, il ne sait plus. Une brune. Mignonne. Mais il manque quelque chose dans cette valise, il en est sûr, il manque toujours quelque chose dans les valises, quelque chose d'important, quelque chose d'essentiel, quelque chose sans quoi il sera perdu, mais quoi ? Le lit est défait : Sonia – il croit se souvenir que c'était Sonia – était partie au matin, elle avait dit merci, rien de plus, ça avait été bien mais à quoi bon ? Penser à cette fille ne servait à rien. Des yeux clairs. Penser qu'elle avait été la seule dans ce lit, une seule nuit, ça non plus, ça ne servait à rien. Deux seins ronds, deux petites pommes. Il manque quoi dans cette valise ? Des vêtements, des sous-vêtements, des couches pour le froid, pour la pluie,

pour le vent, une brosse à dents, un livre à lire pendant le voyage – un polar – des adaptateurs pour les prises et le carnet de notes ; tout y est, il n'y a pas besoin de plus. Le lit : Sonia, comment s'était-elle retrouvée là ? Des jambes musclées, fines, bronzées. Il vaut mieux s'arrêter de penser. La valise est prête, Sonia n'existe pas, il ne reste plus qu'à faire le lit et à partir. Il est temps.

Quand l'enfant sera grand, il sera chercheur d'or, il partira pour l'Amérique sur un grand bateau et il fera fortune, il achètera des villes qu'il construira dans des déserts, il y bâtira des gares et des casinos, et aussi des parcs d'attractions avec des grandes roues et des trains fantômes, ce sera sa ville à lui, rien qu'à lui, ses villes à lui, parce qu'il aura à lui toute l'Amérique, de Miami à Seattle, mais d'abord il faut s'entraîner. C'est un travail pénible, de s'entraîner, mais c'est moins pénible que décharger des bottes de paille ou donner aux veaux ou porter le bois ou laver le bassin ou ramasser le tabac ou trier les patates ou essuyer la vaisselle, il suffit de prendre le sable et de le passer dans le tamis et on peut trouver de l'or. Pour l'instant, de l'or, il n'y en a pas, c'est parce que l'enfant n'est pas encore en Amérique. Ici, l'or, c'est dans les coffres-forts des banques qu'ils le planquent, mais là-bas, l'or, c'est partout, dans les lacs, dans les rivières, dans les fleuves, dans la mer, dans l'océan, partout il y a de l'or, l'Amérique, c'est le pays de l'or, et il pourra, l'enfant, s'il n'a pas les moyens de partir en Amérique, devenir perceur de coffres-forts, mais c'est un métier dangereux, perceur de

coffres-forts, on peut finir en prison, alors que chercheur d'or en Amérique, c'est permis, on trouve l'or au fond des ruisseaux, c'est dans une chanson qu'on a apprise à l'école, j'en ramènerai plusieurs lingots, ils disent aussi ça, et l'enfant ira voir Margot mais lui, sa petite copine, il ne dira pas son vrai nom, c'est un secret et pour l'instant elle ne sait rien, alors l'enfant préfère passer du sable dans un tamis et regarder ce qu'on trouve à la place de l'or. Il a fait la liste : des cailloux, bien sûr, beaucoup de cailloux ; des capsules de bière, des bouchons de bouteilles de limonade ; des cacas de chat ou d'autres animaux, il ne sait pas tellement faire la différence, plus gros que des cailles de poules et plus petits que des beuses de vaches ; des bouts de plastique de toutes les couleurs ; des clous, des vis, des boulons ; un ressort, ça c'est bien, un ressort, on pèse dessus et ça saute ; il a aussi trouvé une bille, une vraie bille pour jouer avec comme un œil dedans, et encore des copeaux de bois, des feuilles mortes, une noisette, un papillon sec, un morceau de papier avec écrit dessus quelque chose qu'il n'arrive pas à lire, pas des lettres qu'on a apprises à l'école, peut-être du russe ou de l'arabe, l'enfant aurait bien aimé savoir mais quand il l'a montré à maman, son papier, elle lui a demandé t'as trouvé ça où et l'enfant a dit dans le sable, alors elle lui a dit d'arrêter de tout ramasser dans le sable et de tout ramener dans sa chambre c'est dégoûtant et ta chambre c'est un vrai dépotoir tu vas me faire le plaisir de la ranger illico presto et que ça saute, mais l'enfant s'en fout, il a sa cachette secrète, près du silo, il faut grimper une échelle, marcher sur le toit, ouvrir un volet, entrer dans la grange, aller derrière le tas de paille où il y a un trou et c'est là qu'il y a son trésor et personne ne va

avoir l'idée de monter jusque-là pour le lui voler, alors pendant des heures il reste ici à jouer, il fait comme si c'était de l'or et des bijoux, et il donne un collier à sa petite copine, elle est jolie avec ce collier mais sans le collier aussi elle est jolie et c'est comme si l'enfant avait pour de vrai acheté une ville en Amérique, sauf que maman crie dîner et que sûrement c'est de nouveau des haricots et que les haricots, l'enfant a horreur de ça, et que sa petite copine, c'est comme l'Amérique, un rêve pour plus tard.

Elle est un peu rentre-dedans, elle a des yeux bleus, elle a la taille fine – elle l'a un peu moins maintenant mais on dit que mieux vaut faire envie que pitié – et quand elle rit ça fait comme les étincelles quand on scie des métaux avec le casque et des fois j'ai l'impression que ce casque, j'ai de la peine à l'enlever, et elle me rit au nez, elle gigote, elle bombe la poitrine – je n'aime pas trop penser à sa poitrine, ça me gêne, ça ne se fait pas – et je ris avec, je gigote comme je peux, je bombe aussi le torse, mais ça ne me va pas de bomber le torse, j'ai l'air prétentieux quand je bombe le torse et s'il y a quelqu'un qui n'est pas prétentieux, c'est bien moi, mais elle a l'air d'aimer ça, quand je bombe le torse, elle tourne un peu la tête, elle me montre son cou, ça dit sans le dire donne-moi un baiser par ici mais peut-être que ce n'est pas ça, elle fait ça aussi avec des autres mais moins souvent qu'avec moi. Comment faire avec elle ? Plus je réfléchis, plus c'est pire. Je devrais la prendre dans mes bras comme j'en ai envie mais ce n'est pas poli, il y aurait ses seins tout contre

moi, je transpirerais, ça n'ira jamais, alors je lui souris bêtement et j'attends, mais j'attends quoi ? Pour finir, c'est elle qui a tout fait. C'est toujours elle qui fait tout. Et moi je suis. C'est reposant de suivre, on pense moins. La première fois, c'était... Non, je ne peux parler de ça, c'est privé, c'était bien, voilà ce que je peux dire, et encore maintenant, c'est bien, il faut que je pense à autre chose, il faut démonter le monte-charge, ce n'est pas une mince affaire, ça. La première fois que j'ai vu ses seins nus... Je n'arriverai jamais à me concentrer si... Ronds, parfaitement ronds. Le monte-charge, est-ce qu'on peut l'utiliser pour aller jusqu'en haut et démonter ? Mais ensuite comment je fais pour redescendre ? C'était doux, ses deux seins contre moi, très doux.

La porte est refermée. Le voilà seul. Ils ne peuvent plus rien pour lui, ils l'ont dit, c'est à toi de jouer maintenant, ne nous déçois pas. Jouer d'accord, mais à quel jeu ? La porte est en bois massif. De l'autre côté, ils doivent encore parler, ils doivent se demander s'ils ont fait le bon choix en l'envoyant lui et pas un autre, ils doivent penser comme lui, que ça passe ou ça casse, on verra bien. Pour lui, il n'y a plus qu'à. La porte. Pourquoi s'acharne-t-il à regarder cette porte ? Bois massif, poignée ordinaire, fermée. Attendre qu'elle s'ouvre à nouveau ? Ils en ont encore pour des heures, il y a d'autres affaires à traiter, des affaires autrement plus importantes que la sienne, des affaires sérieuses. Il est seul de ce côté de la porte. Les autres n'ont pas été convoqués. C'était lui qu'ils voulaient, ils savent que seul lui est capable de leur donner

satisfaction, que lui seul trouvera – mais ce sera dur – la force d'accomplir cette mission jusqu'au bout. Seul lui peut faire cela, il le sait, il le sent, même si *faire cela* ne veut rien dire. Ni lui ni eux ne savent de quoi il en retourne. Il regarde ce qu'il a dans ses mains : une carte, un lieu, une phrase. La porte est fermée mais d'autres portes restent à ouvrir, très loin. Combien ? Il faut partir au plus vite, sinon c'est foutu, mais il reste bloqué derrière – ou est-ce devant ? – cette porte de bois massif, cette porte quelconque qu'il ne reverra pas, parce que s'il va là-bas, ce qui est certain, c'est qu'il ne reviendra pas, même eux il ne les reverra pas, même eux dès demain ils ne compteront plus. Il sera seul. Il l'est déjà.

Décès de Jeffrey Dahmer, le cannibale de Milwaukee. Le type a tué dix-sept jeunes hommes, il les a violés, démembrés et bouffés. C'est aussi ça, l'Amérique. Au début, il s'est entraîné sur des animaux, qu'il ramassait dans la forêt près de chez lui, qu'il disséquait et clouait sur des troncs d'arbres, et quand je dis animaux, c'était pas seulement des souris et des écureuils, figurez-vous qu'on a même trouvé une tête de chien empalée sur une branche. Charmante découverte. Imagine : tu te promènes avec ta copine en forêt, main dans la main, tu lui récites des poésies et tout à coup : une tête de chien empalée sur une branche. Ta copine, tu peux faire une croix dessus. Mais notre cher Jeffrey ne s'est pas arrêté en si bon chemin. C'est à dix-huit ans qu'il commet son premier meurtre : un autostoppeur – allez donner le permis à un type pareil – qu'il invite chez lui pour boire des bières puis qu'il

frappe à la tête avec un haltère et étrangle à l'aide de ce même haltère – c'était un costaud, Jeffrey Dahmer – mais ce n'est pas fini, une fois son forfait accompli il démembre le cadavre et l'enterre dans le jardin. Non, vraiment, l'Amérique, des fois, je me demande. Milwaukee, c'est le Wisconsin. J'irai en Californie, je crois, ou en Floride, pas dans le Wisconsin, parce que Jeffrey, neuf ans plus tard, se remet à tuer, comme ça, pour le plaisir, comme d'autres jouent aux fléchettes. Durant l'été 1991, il assassine environ un type par semaine. Il leur coupe la tête, met celle-ci dans son frigo, leur perfore le crâne avec une perceuse électrique et leur injecte de l'acide chlorhydrique pour les transformer en zombies mais comme ça ne fonctionne pas il faut bien trouver une nouvelle victime et chaque semaine il hante les boîtes de nuit à la recherche du prochain pote à déglinguer, lui montre *L'exorciste III* à la télé puis le zigouille, sauf qu'il y en a un qui parvient à s'échapper et qu'il prévient la police qui va de découverte macabre en découverte macabre dans l'appartement de Jeffrey, qui finalement sera condamné à 957 ans de prison, soit la perpétuité pour ses dix-sept meurtres. Finalement, il n'y passera que deux ans, parce qu'un de ses codétenus va le tabasser à coup de barre centrale d'haltère et qu'ainsi la boucle sera bouclée puisque c'est ainsi que la carrière du cannibale de Milwaukee avait commencé. Charmante histoire, n'est-ce pas ? Je crois que je ne suis pas encore prêt pour l'Amérique et que je ne vais pas très bien dormir cette nuit.

Dahlia est une vache. Les vaches sont des mammifères, c'est-à-dire des animaux à mamelles, vous le savez sans doute aussi. Ce sont des femelles. Le mâle s'appelle le taureau mais les vaches n'en ont pas besoin, elles vivent entre elles, entre femelles, et le taureau se résume à une semence sélectionnée qu'une main intruse vient planter en elles. Nul plaisir dans cette opération. Engrosser la vache, lui fourrer un veau dans le ventre, espérer que ce soit une femelle, une vachette, c'est le mot qu'on emploie, ou une génisse, pas un boc, parce que les mâles sont inutiles sinon pour la reproduction. Les mâles, on les trouve dans des catalogues. Ils ont pour nom Biniam, dont la mère, Sherma Haegar Britney VG-85 (pis 86), a produit 11'600 kg de lait, 4.90 % de graisse et 3.83 % de protéine, ou Dylan, fils de Fernando, champion Simmental 2018 au Marché-concours à Bulle, mais il faut bien admettre que les vaches se contrefoutent du nom de leur père. Parfois, elles sont en chaleur, elles se grimpent les unes sur les autres et on sait que c'est le moment, on enfonce la main, on attend de voir ce que ça donne et la plupart du temps ça donne un veau qu'on sépare de sa mère – il y a aussi des vaches allaitantes qui s'occupent de leurs veaux elles-mêmes et qui sont dangereuses quand on les croise dans les pâturages parce qu'elles les protègent – mais revenons à nos vaches et à nos veaux qu'on enferme dans des iglous, sorte de petits abris de plastique blanc qui de loin ressemblent aux bâties des Esquimaux, mais revenons à nos vaches, car les veaux ne sont pas tous destinés à devenir des vaches, ce sont seulement les femelles qui deviennent

des vaches, comme déjà dit, mais nous ne saurions trop insister sur ce point. Les vaches, une fois adultes, mènent une vie bien réglée. Le matin, vers six ou sept heures, on les trait. Le paysan leur enfonce dans les trayons des caoutchoucs qui aspirent le lait contenu dans le pis. Une fois vidées de leur trop-plein de lait, un lait tout à fait inutile pour elles puisque leur veau leur est enlevé, elles peuvent s'adonner à leur activité préférée : manger. Les menus sont assez peu variés : herbe, foin, maïs, aliment et pierre à lécher. Parfois, elles ont la chance de sortir au parc, où elles peuvent, après avoir mangé, laisser s'opérer en elles le processus qui les occupe le reste du temps : la digestion. En effet, la vache dispose non pas d'un ni de deux ni de trois mais bien de quatre estomacs, la panse, le bonnet, le feuillet et la caillette. Tout d'abord, la nourriture descend directement dans la panse, sans que la vache, qui a une grande langue mais des dents insignifiantes, n'ait pris la peine de mâcher son repas. Le tout est ensuite régurgité et c'est la phase préférée de la vache : elle rumine en regardant passer les trains. Puis la nourriture redescend dans la panse, y fermenté pendant deux jours, fait un petit tour par le bonnet qui l'expulse dans le feuillet, qui essore le tout, séparant le sec du mouillé avant de rejeter la partie sèche dans la caillette qui achèvent tranquillement – la vache est un animal tranquille – la digestion avant d'envoyer les restes dans le petit puis dans le gros intestin et de produire de magnifiques beuses. Précisons ici une bonne fois pour toutes que l'on parle, par chez nous, de beuse et non de bouse et que de bottes souillées d'excréments bovins on dit qu'elles sont embeusalées. Mais revenons à nos vaches. La digestion terminée, les vaches rentrent à l'écurie. Les puristes s'indigneront peut-être : une

écurie, affirmeront-ils du haut de leur science lexicale, content des chevaux, mais c'est dans une étable qu'on attache les vaches. Outre le fait qu'il est désormais interdit d'attacher les vaches, nous répondrons à ces rabat-joie que chez nous on dit écurie et que ce n'est pas à des gens de la ville de venir nous faire la leçon. Nous ne résistons pas, afin de prouver nos dires, devant le plaisir de réciter ce petit chef-d'œuvre poétique que tous les enfants de nos campagnes connaissent par cœur :

Je t'aime à la folie

Comme une vache à l'écurie.

Je voudrais te serrer contre mon cœur

Comme une beuse sous un tracteur.

Une fois les vaches de retour à l'écurie a lieu la seconde traite, parce ce que ce que la digestion n'a pas transformé en beuse est devenu du lait et que les mamelles sont lourdes et qu'on n'a pas de veau qui tête, alors il faut se vider de son lait qui partira dans des camions se transformer en fromage ou en yogourt dans des usines, mais avant de laisser les vaches dormir un peu – ce sont des animaux diurnes, contrairement aux hiboux – il faut évoquer un dernier détail à propos des vaches : leurs cornes. Vous aurez remarqué, si vous avez l'habitude de silloner nos vertes prairies, qu'on y rencontre de moins en moins de vaches avec des cornes, la plupart de ces bêtes n'arborant plus désormais que des oreilles généralement affublées d'un morceau de plastique jaune sur lequel on peut lire leur nom, à partir duquel on peut déterminer leur âge, étant donné qu'à chaque année correspond une lettre de l'alphabet, ce qui nous permet sans

peine de savoir que Dahlia est plus jeune que Carabine qui elle-même a un an de moins que Bégonia. Mais revenons à nous vaches à cornes. Pourquoi ôter à ces animaux ce merveilleux ornement, telle est sans doute la question qui vous turlupine. On voit bien que vous ne vous êtes jamais fait encorner par une vache enragée, car sachez qu'une vache, même si nous l'avons présentée, en forçant le trait, comme un être docile et mollachu, peut parfois s'énerver, et qu'une vache qui s'énerve et qui vous plante ses cornes pointues dans le ventre, ça peut vous être fatal, alors on leur brûle les cornes quand elles ne sont encore que des veaux, mais ça ne leur fait pas mal, elles n'en ont pas besoin, de ces cornes, de toute façon, et au moins on se sent un peu plus en sécurité si jamais elles décident de vous vouloir du mal, parce qu'une vache, il faut savoir que ça peut peser pas loin d'une tonne et que ça a beau être un animal domestique, ça reste imprévisible. Même si Dahlia est une vache particulièrement calme, même si elle a toujours été la préférée du patron, moi, à votre place, je ne lui tournerais pas autour sans prendre quelques précautions, parce qu'il ne faut pas oublier qu'il y a aussi les maladies des vaches et que Dahlia a peut-être des quartiers, des mammites, des panaris ou pire, la tuberculose, la gangrène emphysémateuse, la maladie de la langue bleue, voire l'encéphalopathie spongiforme bovine, plus connue sous le nom de maladie de la vache folle. Des troupeaux entiers ont dû être abattus à cause de la vache folle, parce que des salopards leur donnaient à bouffer des farines animales alors que la vache, avons-nous besoin ici de le rappeler, est un herbivore, ce qui signifie que lui refouguer de la bidoche, c'est aller contre la nature et que la nature, quand on va contre, tôt ou tard, elle se venge. Mais revenons à nos

vaches, parce qu'il y a vache et vache, il y a des Holstein et des Red Holstein, des Montbéliardes et des Charolaises, des races à lait et des races à viande, des vaches de combat dans le val d'Hérens, des vaches chevelues dans les Highlands, des bœufs de Kobe massés à la bière, et il y a aussi la vache Milka et la vache qui rit, mais Dahlia on ne saurait pas trop dire de quelle race elle est, c'est une vache noire aux yeux langoureux, une vache bâtarde, une vache qui peut-être n'existe que dans votre imagination.

Elle voit tout, la vieille, elle a tout vu depuis le début, elle sait tout, elle connaît la chanson, la vieille, elle la fredonne dans sa cuisine, c'est une chanson de notre enfance, *ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs*, il y avait eu un enfant aussi chez eux, un bon à rien, un rêveur, un qui lit des livres et que ça lui monte à la tête, parce que la vieille, les livres, elle s'en méfie, les livres, ça vous gâte l'esprit, le seul livre qu'elle lit, la vieille, c'est la Bible, et encore, elle l'écoute plutôt qu'elle le lit, à la messe, elle écoute ce que dit le curé, la vieille, mais celui dans la grange, la vieille, elle sait bien qui c'est, elle l'a reconnu au premier coup d'œil, mais c'est peine perdue, mon petit, il n'y a plus rien là-dedans, c'est vide, depuis. Elle n'a plus rien à fredonner, la vieille, alors elle joint les mains et elle prie : *je vous salue Marie pleine de grâce soyez bénie entre toutes les femmes*. Lui et elle, quand ils fréquentaient, le mioche qui leur dit l'Amérique par-ci l'Amérique par-là, la vache Dahlia, elle sait tout, la vieille, mais il ne faut pas compter sur elle pour révéler quoi que ce

soit, ce ne sont pas ses affaires, mêle-toi de ce qui te regarde, *priez pour nous pauvres pécheurs maintenant et à l'heure de notre mort*, et pour F. aussi, elle sait, F., c'est tout ce qu'il y a à sauver, le reste, qu'est-ce que vous voulez ? Elle goûte la soupe, la vieille, c'est trop salé, elle ne sait plus trop les quantités, ce qu'elle sait, c'est pourquoi il est revenu, celui-là, ça elle sait, et elle sait aussi pour les autres, elle sait pour Dahlia et pour tout le reste, mais il ne reste rien dans cette grange, rien du tout et eux, ils ne peuvent rien pour lui et pour elle, mais ce ne sont pas ses affaires, pour vivre heureux vivons cachés, *on trouve l'or au fond des ruisseaux*, qu'est-ce qu'il l'a braillée, celle-là, à l'époque, mais qu'est-ce que vous voulez, le temps passe, les enfants s'en vont, ils font leur vie loin du pays, mais l'Amérique, quand même. Les vaches meurent, les moutons bêlent et F. veut jouer à un jeu, il veut toujours jouer à un jeu, F., mais les autres ne veulent pas, après dîner ils lui disent, après le dessert, après le café, mais F. vient avec son jeu et ils sont bien obligés de jouer, *boucher voudrais-tu me loger*, c'est une chanson affreuse qu'elle s'est mis à fredonner, la vieille, le boucher tue les enfants qui dorment sept ans dans le saloir, un peu comme eux là-bas, lui et elle, je t'aime, je t'adore, des tchuffées à n'en plus finir, elle qui rentre par la fenêtre de derrière pour pas que les parents sachent par quoi il en est, lui le matin avec les yeux en bataille, elle et lui derrière le hangar, elle a tout vu, la vieille, c'était du joli, lui la main sous son pull à elle, il hésite, il rougit, il souffle fort, elle qui le guide, lui qui se laisse aller et neuf mois plus tard ce gamin tout maigre qui viendra à rien, elle a toujours dit ça, la vieille, voilà un gamin qui viendra à rien, des heures qu'il lui fallait pour descendre à la cave chercher un pot de confiture, à ce gamin, une vraie mauviette, qu'est-

ce que vous voulez faire de gamins pareils à la campagne, on n'a besoin de bras, par chez nous, pas de têtes, et dans sa tête, au gamin, Dieu sait ce qu'il se passait, il devait se raconter des histoires d'Amérique du matin au soir, *dix-huit nauuds quatre-cents tonneaux nous irons jusqu'à San Francisco*, elle en a soupé de cette chanson, la vieille, mais sa soupe est allée au feu, elle oublie tout, sauf leur histoire à eux, ça, elle ne l'oubliera jamais, mais il ne faut pas compter sur elle pour vous en dire quoi que ce soit, et le type dans la grange, il faudra qu'il se débrouille tout seul. Elle se souvient de ce matin-là, la vieille, quand ils ont disparu, comme on dit au village, mais ils n'ont pas vraiment disparu, elle sait tout, la vieille, mais elle ne dira rien, motus et bouche cousue, mais celui pour qui ça lui fait pitié, c'est F. ; les autres, ils l'ont bien cherché, voilà ce qu'elle pense, la vieille, même Dahlia, elle l'a bien cherché, une vache noire aux yeux langoureux, qu'il disait, sa préférée, et ces moutons qui n'arrêtent pas de bêler, elle irait bien les rosser, la vieille, mais ce serait se fâcher avec Ernest et se priver de merguez et elle aime ça, les merguez, la vieille, ça pique un peu mais ça réchauffe le go-sier mieux qu'une cigarette, voilà ce qu'elle pense, la vieille, qu'il vaut mieux ne pas se fâcher avec le monde et que leurs affaires, c'est leurs affaires, de toute façon ils ne peuvent que s'en prendre à eux-mêmes.

Un jeu ? Pas envie. Des fois, je veux seulement rien. Rien faire, être là, sur ma terrasse, bientôt ma terrasse, derrière ou devant, être là et faire rien, aller chercher un papier là-bas et

tourner, seulement ça, avoir le papier dans la main et tourner la main et le papier, tourner comme un hélicoptère, c'est facile à faire, on prend un papier et on tourne, ça fait passer le temps, voilà, on a un papier, pas de celui pour dessiner, un papier pour nettoyer, un papier pour les vaches, on le tient avec deux doigts et on tourne, comme un hélicoptère mais ça ne vole pas, bien sûr que ça ne vole pas, on tourne et c'est tout, on tourne et voilà, on pourrait passer sa vie à faire ça, tourner un papier et c'est tout, mais il y a encore le monsieur qui rôde, il est planté devant un dessin et il regarde, il ne fait que ça, rester debout devant un dessin et regarder, c'est un monsieur et il est venu regarder les dessins, la fleur surtout et le perroquet un peu, il regarde les dessins et il sourit, le monsieur, un peu, puis il vient vers ici, mais moi, je tourne mon papier, et derrière ses rideaux, je l'ai vue, moi, elle est tout le temps derrière ses rideaux et elle regarde, elle est vieille, c'est une vieille dame, elle est tout le temps à regarder par ici et moi je tourne mon papier, elle me regarde tourner mon papier et c'est tout, mais maintenant c'est le monsieur qui est tout près, alors bien sûr il ne me voit pas, il ne peut pas, et la vieille non plus ne me voit pas, j'ai mon papier qui tourne et je suis invisible, mais on dirait qu'il va parler, le monsieur, parler tout seul comme je fais des fois aussi.

Comme à chaque fois, il sent monter un frisson. Peut-être aujourd'hui. Peut-être enfin. Il connaît le liseré sur l'enveloppe. Elle est posée sur la table. Il n'ose l'ouvrir. Il le faudra pourtant. Il essaie de deviner : *Nécessitons vos services. Jeudi 24,*

8h30 où vous savez. Efficacité avant tout. Ne pas attendre d'eux des discours solennels. Ils appellent, on vient. Ils n'appellent pas, on ne vient pas. Depuis combien de temps n'ont-ils pas appelé ? Il s'était demandé, cette nuit-là, si cette fille, ce n'était pas eux, mais pourquoi auraient-ils fait cela ? Ce n'est pas dans leurs habitudes, ce ne sont ni des espions ni des voyous, ils n'emploient pas ce genre de méthode, du moins est-ce l'impression qu'ils donnent, alors pourquoi tant de réticence à ouvrir cette enveloppe ? Il a le coupe-papier dans la main. Il est prêt. Il n'y arrive pas. Le liseré est bleu, pas moyen de confondre. Une petite enveloppe avec l'adresse d'ici écrite à la main.

Un certain Raymond Kinnaman est mort hier au Texas. Pas mort n'importe comment : exécuté par injection létale. C'est le quatorzième de l'année, dans le seul État du Texas. Les autres se nomment Harold Barnard, Freddy Lee Webb, Richard Lee Beavers, Larry Anderson, Paul Rougeau, Stephen Nethery, Denton Crank, Robert Drew, Jessie Gutierrez, George Lott, Walter Williams, Warren Bridge et Herman Clark. En tout, trente-et-une personnes ont été assassinées par les États-Unis cette année, je veux dire condamnées à mort, au Texas bien sûr, mais aussi dans l'Idaho, en Virginie, en Géorgie, en Floride, en Illinois, en Arkansas, dans le Maryland, dans le Washington, en Caroline du Nord, dans le Delaware, dans le Nebraska et dans l'Indiana. J'ai mis une petite croix sur la carte à l'emplacement de ces États, parce que quand j'irai en Amérique je ne veux pas y mettre les

pieds, dans ces États, pas parce que j'ai peur de finir sur la chaise électrique, comme Johnny Watkins et Timothy Spencer en Virginie, William Henry Hance en Géorgie, Roy Allen Stewart en Floride, Harold Lamont Otey dans le Nebraska, qui est le vingt-quatrième État à avoir rétabli la peine de mort depuis 1977, et Gregory Resnover dans l'Indiana, bien sûr que je n'ai pas peur non plus d'être pendu, comme Charles Cambpell dans le Washington ou gazé – oui, vous avez bien lu, gazé ! – comme David Lawson en Caroline du Nord, mais je refuse de cautionner cette barbarie, c'est tout. Et puis il me reste quand même vingt-six États que je peux visiter, à commencer par le Michigan, qui est le premier État à avoir à aboli la peine de mort, en 1847, du moins pour les criminels de droit commun. Son voisin le Wisconsin – c'est pour ça que le cannibale de Milwaukee n'a pas été condamné à mort – est le premier à avoir aboli totalement la peine de mort, en 1853. Ce que je pourrais faire, comme voyage, ce serait passer dans tous les États sans peine de mort dans l'ordre de l'abolition. Ça donnerait : Michigan, Wisconsin, Maine, Minnesota, Hawaï, Alaska, Virginie Occidentale, Iowa, Vermont, Dakota du Nord, Rhode Island et Massachusetts. Si je calcule bien, ça ne fait pas vingt-six, mais douze. C'est qu'il y a certains États qui ne tuent plus, même si officiellement ils pourraient. Ceux-là, est-ce que je vais aussi les visiter ? Parce que quand même, c'est limité, douze États, et ça fait plein de lieux mythiques où je ne peux pas aller, alors quoi, on y va quand même, dans ceux-là ? Par exemple la Californie, ils en sont où ? Ils tuent, en Californie, alors tant pis pour Hollywood, tant pis pour San Francisco, tant pis pour l'or au fond des ruisseaux, c'est de l'or imbibé de sang, l'or de Californie, tant pis pour le Grand

Canyon, même si je ne suis pas sûr que ce soit en Californie, le Grand Canyon. D'après le livre, c'est en Arizona, le Grand Canyon. Est-ce qu'ils tuent, en Arizona ? Ils tuent, en Arizona, tant pis pour le Grand Canyon. Et Las Vegas, est-ce qu'au moins je pourrai aller à Las Vegas ? Las Vegas, c'est dans le Nevada. Ils tuent, dans le Nevada. Tant pis pour Las Vegas. Finalement, est-ce que ça vaut la peine d'y aller, en Amérique, voilà la question que je me pose. Et pourtant, l'Amérique, c'est l'Amérique, alors tant pis pour la peine de mort, tant pis pour ces types – et ces femmes, il y a aussi des femmes – qu'on assassine, moi je veux aller en Amérique et quand j'irai, je leur dirai, je leur crierai que tuer des gens, même des types comme le cannibale de Milwaukee, ce n'est pas bien, j'irai même au Texas pour leur dire, ça ne servira à rien, mais j'irai quand même. Autre chose : c'était hier le sommet des Amériques. À Miami – en Floride, ils tuent aussi – étaient réunis tous les chefs d'État du continent américain. Tous ? Sauf un : Bill Clinton n'a pas invité Fidel Castro. Tous les pays d'Amérique, à l'exception de Cuba, se sont réunis à Miami, mais pour y faire quoi, me demanderez-vous, se prélasser au soleil en sirotant des cocktail pendant que déambulent des nanas en bikini aux poitrines gonflées par le désir de vivre et le silicone – rien à voir avec la Silicon Valley, c'est en Californie, la Silicon Valley, ce sont des types à lunettes qui passent leur temps les yeux rivés à des écrans d'ordinateur et qui créent ce faisant la nouvelle économie de demain, ce que le vice-président Al Gore nomme les autoroutes de l'information qui transformeront le monde entier en un seul village global – mais revenons à Miami reposer la question : au sommet des Amériques, ces trente-quatre dirigeants, ils venaient pour

quoi ? Justement, ils venaient pour développer les échanges, pour abolir les frontières, pour le créer pour de vrai, ce village global, et c'est quand même extraordinaire de penser que désormais je peux me retrouver en un clic à l'autre bout de la planète, en Amérique par exemple, à Miami Beach, par exemple, sur une plage de sable chaud par exemple, avec des filles en bikini qui déambulent, par exemple, avec des cocktails, par exemple, c'est incroyable, le progrès, ils appellent ça le web, ça vient de sortir de la tête de ces types de la Silicon Valley, il n'est plus nécessaire de voyager pour voir le monde et mon problème de tout à l'heure est résolu, la Californie, l'Arizona, le Nevada, je peux m'y rendre en quelques secondes à l'aide seulement d'un ordinateur, vous ne trouvez pas ça extraordinaire ?

Tout est vide, cette fois. La grange n'est plus une grange, ce ne sont plus que des murs, des parois et un toit. Ce n'est plus chez nous. Bientôt viendra un acheteur, peut-être est-ce cet homme-là, mais si c'est le cas, c'est un drôle d'acheteur et je me vois mal vendre la grange à un type aussi louche, parce qu'il ne faut pas oublier qu'il faudra habiter à côté, même s'il y aura F. entre deux, mais qu'il soit là ou pas, F., qu'est-ce que ça change ? Ce sera petit, chez F., il n'a pas besoin d'un grand appartement. Il aura deux terrasses, c'est bien pour lui, comme ça, il pourra faire des jeux et tourner son papier dehors, il pourra boire des Bilz et il sera heureux, il ne lui faut pas grand-chose pour être heureux, à F., mais

moi, est-ce que je suis heureuse ? Ce ne sont pas des questions à se poser. Il faut aller chercher des patates au hangar et passer au jardin voir si ça a besoin d'arrosage et faire à dîner et repasser et plier et ranger, on n'a pas le temps de se poser ce genre de question, mais ce qui est sûr, c'est que derrière le hangar, cette fois-là, j'ai été heureuse. Des fois, je lui dis viens, on y retourne, tu te souviens ? Bien sûr qu'il se souvient mais il me dit t'es bête et il ne veut pas, on a un lit pour ça, c'est plus confortable, mais cette fois-là, derrière le hangar, c'était la première, alors ça compte et il dit que bien sûr ça compte mais qu'après tu te souviens ? Elle dit oui, je me souviens, et il a raison, il vaut mieux ne pas trop retourner derrière le hangar, de toute façon c'est envahi d'orties maintenant, alors dans le lit, ça va tout aussi bien, mais il faut aller chercher des pommes de terre et je ne suis pas en avance et ce type qui rôde ça ne me rassure pas trop, il est planté devant mon perroquet et devant sa fleur, mais notre grange, ça n'est pas un musée, ils valent rien, nos dessins, et de toute façon ils vont disparaître, forcément, il ne va rien rester de ce qu'il y avait dans cette grange, ou presque rien, cette manivelle rouillée, ils veulent la garder pour le côté pittoresque, paraît-il, avec cette plaque, *FUCHS Frères Constructions mécaniques PAYERNE Suisse* et le mot BREVETE gravé, et même le numéro de téléphone des frères Fuchs, qui sont morts depuis soixante ans au minimum, parce que des manivelles comme celle-là, qu'est-ce que vous voulez en faire de nos jours, d'ailleurs l'entreprise est en liquidation, c'est fini, l'affaire des frères Fuchs, alors qu'est-ce que vous voulez garder ce machin en souvenir, c'est pas bien beau, mais justement, ils disent, c'est le côté désuet qui plaît, à l'époque ça servait à quelque chose mais maintenant c'est

juste pour décorer, c'est un témoignage du passé, mais dans le passé, tout n'est pas à garder, il y a des choses dont il faut se débarrasser, cette grange, elle était pleine de bordel, on a mené une grosse partie à la déchetterie, bon débarras, du passé on ne va garder que les bons souvenirs, le bal ce soir-là et le vélo sur lequel il m'avait ramené, j'essayais de tenir sur la barre et de m'accrocher au guidon, il essayait de péda-ler, on s'emmêlait les pattes, de temps en temps on se cassait la figure mais on roulait tellement lentement que ça ne faisait pas mal, on se retrouvait dans l'herbe les quatre fers en l'air, je profitais pour le bécoter dans le cou mais il se relevait en me disant d'arrêter ces bêtises et on remontait sur la ma-chine qui roulait dix mètres puis retombait mais c'était mieux comme ça, on arriverait moins vite chez moi et on pourrait continuer plus longtemps à s'emmêler les pattes et à se bécoter mais lui, il avait promis de me ramener pas trop tard alors il me disait d'arrêter mes bêtises mais ça me faisait continuer ça de plus, il devenait tout rouge quand je glissais ma main dans son dos mais il se laissait faire un petit mo-ment puis se remettait debout, reprenait le vélo et essayait de pédaler sans penser à la prochaine chute qui forcément arrivait après dix mètres et je recommençais mon cirque à chaque fois et il faisait semblant de s'énerver tout en me laissant faire, il a passé sa vie à me laisser faire et il continue à me laisser faire, sauf quand je lui ai dit qu'est-ce que tu veux garder cette vieille bécane, tu vois bien qu'elle a les deux roues voilées ; c'est sentimental, qu'il m'a répondu, tu sais bien, qu'il a ajouté, et je lui ai bécoté le cou comme cette fois-là, et les jours suivants il a passé son temps à réparer le vélo et même s'il ne roule pas dessus, quand je passe cher-cher des patates au hangar je vois ce beau vélo et je me dis

que j'ai quand même de la chance d'être tombé sur cet homme-là.

L'enfant lit. Il est couché dans son lit et il lit. Il lit le livre. Quel livre ? Le livre. Toujours le même livre, le livre d'Amérique, toujours l'Amérique, il n'a que cette idée en tête, l'enfant, l'idée de l'Amérique, et cette idée lui vient du livre. Il tient le livre fermé, pour commencer, et il regarde la photo. C'est comme ça, l'Amérique, se dit l'enfant, c'est comme sur la photo, mais il sait, l'enfant, que ce n'est pas partout comme ça, l'Amérique, parce dans le livre, quand il l'aura ouvert, il verra d'autres photos, toutes sortes de photos, des photos de villes et des photos de désert, des montagnes, des champs de blé, des fleuves. Mississippi, il aime lire ce mot dans le livre, l'enfant, Mississippi, il se le répète sans cesse, c'est le mot qu'il se répète pour s'endormir, Mississippi, Mississippi, Mississippi, il préfère répéter ce mot, Mississippi, Mississippi, que de compter les moutons, parce que les moutons à Ernest, il y en quatre, pas un de plus, pas un de moins, et une fois qu'ils sont comptés, on est encore loin de dormir, et les moutons, bien sûr que c'est intéressant, il a fait un exposé sur les moutons à l'école, l'enfant, et un autre sur les vaches où il a parlé de Dahlia mais celui sur les moutons c'est surtout maman qui l'a fait et celui sur les vaches papa, et lui il aurait aimé faire un exposé sur les bisons, parce que c'est un animal d'Amérique, mais le régent a dit que c'était sur un animal de chez nous qu'il fallait faire un exposé, un animal de la ferme par exemple, puisque ton papa

est paysan, alors ça a été les moutons puis les vaches et l'année prochaine ce sera quoi, les lapins, les poules, les cochons ? Dans la photo sur le livre, l'animal, c'est un cheval, et sur le cheval il y a un cow-boy, et derrière eux un ranch, c'est une maison en bois avec des barrières devant la maison, c'est une maison toute seule au milieu d'un désert, mais juste à côté il y a de l'eau alors on peut arroser le maïs et donner à boire aux chevaux, mais le cow-boy sur le cheval est inquiet, il a peur, parce qu'il va bientôt y avoir le train et que des gens de la ville vont arriver avec des dollars et qu'ils vont vouloir lui racheter le ranch pour construire une gare et un saloon et une ville avec des croque-morts et un pénitencier, parce qu'il y a d'autres livres qui se passent en Amérique, pas des aussi beaux que celui-ci, pas de ceux avec des photos et plein d'explications, des livres avec des dessins, il y a Lucky Luke, c'est un cow-boy lui aussi, son cheval s'appelle Jolly Jumper et il court après les Daltons comme dans la chanson, *tagada tagada il n'y a plus personne*, mais le livre d'Amérique que l'enfant a maintenant ouvert, ce n'est pas l'histoire de Lucky Luke, c'est un livre qui dit tout sur l'Amérique, si on veut savoir pour les routes on peut aller voir, si on veut savoir pour les lacs ou pour les chercheurs d'or on peut aller voir aussi, mais là, ce qu'il veut aller voir, l'enfant, ce sont les animaux, parce que monsieur le régent, cette année, je ne ferai pas un exposé sur les moutons ou sur les vaches ou sur les chats ou sur les chèvres, je ferai un exposé sur les bisons ou sur les coyotes ou sur les ours noirs ou sur les alligators dans le Bayou, le Bayou, c'est des marécages, des grandes gouilles avec de la forêt autour et des alligators, et c'est près d'une ville qui s'appelle Nouvelle-Orléans où il

y a des noirs qui jouent de la trompette dans des enterrements et les enterrements des noirs à Nouvelle-Orléans ça devient des fêtes parce que les noirs ne jouent pas de la trompette comme les blancs, ils ne portent pas des uniformes de fanfare, ils ne marchent pas au pas, ils dansent avec leur trompette, mais il y a aussi des photos terribles dans le livre, et l'enfant n'aime pas tellement les regarder, pas juste avant de dormir, sinon le truc du Mississippi ça ne marche pas et on fait des cauchemars : ce sont des noirs qui sont pendus à des arbres et en-dessous il y a des blancs qui rigolent et l'enfant ne comprend pas pourquoi ils rigolent, ces blancs, ils devraient pleurer, ces noirs pendus aux arbres, ils sont morts, c'est triste d'être mort, mais les blancs dessous l'arbre, ils sont vivants et ils rigolent de ces noirs qui sont morts et l'enfant lui aussi il est blanc mais il ne rigole pas ; des noirs, il n'en connaît pas, même s'il y a une famille de noirs dans les nouveaux blocs et que des fois papa dit que tiens voilà un noir qui fume sur le balcon mais il ne dit pas ça méchamment, papa, c'est juste que par chez nous, on n'est pas en Amérique, des noirs on n'en voit pas beaucoup alors ça fait bizarre de voir un noir qui fume sur le balcon, mais ça ne nous viendrait pas à l'idée d'aller le pendre à un arbre, ce noir, et de rigoler de l'avoir pendu à un arbre ; le noir, s'il a envie de fumer sur son balcon qu'il fume sur son balcon, c'est son affaire, même si fumer, c'est mauvais pour la santé, il le sait, ça, l'enfant, le grand-père en est mort, ils lui ont dit ça, mais sur les photos de cow-boy ils ont toujours une cigarette dans la bouche, Lucky Luke aussi il fume, en Amérique tout le monde fume, alors l'enfant a un peu peur d'aller en Amérique, parce que si c'est pour être obligé de fumer en rigolant des noirs qui sont pendus aux arbres il

préfère rester dans son lit et tourner les pages du livre vers des images qui sont mieux, parce l'Amérique c'est le progrès, c'est écrit dans le livre, l'Amérique c'est la modernité, l'Amérique c'est l'avenir et l'enfant il veut bien avoir un avenir et l'Europe, c'est aussi écrit dans le livre, c'est l'Ancien Monde alors que l'Amérique c'est le Nouveau Monde et l'enfant, il veut aller dans le Nouveau Monde parce que c'est là que l'avenir aura lieu et il veut être sur place quand ça sera en vrai, l'avenir.

L'homme est debout devant la grange. Ou derrière. Il ne sait pas. Une table, un banc d'angle, des mouches, beaucoup de mouches et une tapette à mouches posée sur la table. L'homme s'assied sur le banc, il prend la tapette à mouches en main, en assomme quelques-unes. Oui, s'entend-il dire, les mouches, il faut les tuer, ce n'est pas un mal de tuer les mouches sinon on est envahi. À qui parle-t-il ? Les mouches, répète-t-il, si tu fais rien, c'est foutu, elles sont partout, alors il faut les tuer, c'est comme ça, on ne va commencer à avoir pitié pour des mouches, tu es d'accord avec moi ? Personne ne répond, bien sûr. L'homme s'est relevé. Il a l'impression de ne pas être à sa place. Le papier disait *dans la grange, pas devant ni derrière*, mais voilà, dans la grange, c'est vide, il y a seulement des clous dans un bidon, des clous anciens mais ordinaires, et imaginer des histoires de Sainte Croix, ça n'a aucun sens, l'homme n'est pas Perceval le Gallois, l'homme n'est pas Lancelot du Lac, l'homme n'est pas Galaad, l'homme n'est que l'homme et il est là à cause d'eux,

à cause du papier. Mais oui, c'est sérieux, pourquoi ce ne serait pas sérieux, et non ce n'est pas un jeu, c'est sérieux, je te l'ai déjà dit. À qui parle-t-il ? L'homme debout devant la grange, ou derrière, a le sentiment de ne pas être seul. Pourtant, il en est sûr : il n'y a personne. Non, je ne te vois pas, s'entend-il dire. À qui parle-t-il ? C'est le voyage, sans doute, la fatigue, il n'y a personne, de toute évidence il n'y a personne, l'homme en est certain. Panneau solaire ? Comment ça, panneau solaire ? Il n'y a pas de panneau solaire sur le toit, du moins il n'en a pas vu. Aller contrôler ? À quoi bon ? Tout est à l'abandon, à quoi pourrait bien servir un panneau solaire ici ? Sale mouche ! L'homme a repris la tapette à mouches, parce que c'est une vraie invasion, il tape à n'en plus finir sur la table, mais ça n'arrête pas, il en vient de partout. L'homme tape, les mouches tombent, d'autres mouches sont déjà là, l'homme tape, d'autres mouches encore, un essaim de mouches, des mouches partout, des mouches en furie et l'homme qui n'arrête pas de taper avec sa tapette à mouches des mouches qui renaissent sans cesse, mais non, je ne vais pas te donner la tapette, mais non tu n'es pas meilleur que moi pour tuer les mouches, regarde combien il y en a sur la table, mais non ce n'est pas un jeu. L'homme n'en peut plus : à qui parle-t-il ? Soudain, il n'y a plus de mouches. La tapette à mouches s'agitait toute seule dans l'air et les fait fuir. L'homme ferait mieux de se reposer, oui, sérieux, il a besoin de repos, non, ce n'est pas un jeu, arrête à la fin, ça devient pénible. Une Bilz ? Qu'est-ce que c'est, une Bilz ? Il s'est rassis à la table. Ce papier enroulé sur lui-même n'était pas là tout à l'heure. Il le déplie. Il y a quelque chose écrit dessus, une lettre suivie d'un point : F.

Les chevaux sont des équidés et comme les vaches ils sont herbivores et ongulés, ce sont des animaux bien pratiques, les chevaux, parce qu'on peut monter dessus, mais attention on ne monte pas n'importe comment sur les chevaux, il faut une selle et il faut harnacher, et c'est tout un art que de préparer un cheval pour lui monter dessus, même s'il y a des gens qui montent à cru, ça veut dire sans selle, mais avec une selle c'est plus sûr, même s'il faut qu'elle soit fixée correctement parce que si ça se casse la figure, tu peux te faire très mal, tu peux même mourir ou perdre connaissance comme c'est arrivé à Montaigne, pendant deux ou trois heures il est resté évanoui et après il a écrit un essai pour dire que c'était comme la mort d'être évanoui et que c'était aussi comme dormir et qu'il faut faire attention avec les chevaux que la selle soit bien accrochée, comme nous pouvons le citer dans la langue qu'on parlait à son époque, voilà, ce que ça donne :

À mon retour, une occasion soudaine s'étant présentée, de m'aider de ce cheval à un service, qui n'était pas bien de son usage, un de mes gens grand et fort, monté sur un puissant roussin, qui avait une bouche désespérée, frais au demeurant et vigoureux, pour faire le hardi et devancer ses compagnons, vint à le pousser à toute bride droit dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et le petit cheval, et le foudroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contre-mont : si que voilà le cheval abattu et couché tout étourdi, moi dix ou douze pas au-delà, étendu à la renverse, le visage tout meurtri et tout écorché, mon épée

que j'avais à la main, à plus de dix pas au-delà, ma ceinture en pièces, n'ayant ni mouvement, ni sentiment, non plus qu'une souche.

Mais revenons à nos chevaux. Pour monter à cheval et ne pas te retrouver les pieds contre-mont, comme l'écrit fort à propos Montaigne, parce que les quatre fers en l'air ça marche pour les chevaux mais pas pour les hommes, étant donné que ceux-ci ne portent pas de fers aux pieds, il faut surtout que le cheval soit d'accord que tu lui montes dessus, il faut le préparer psychologiquement, le cheval, même si en Amérique ils font du rodéo, ils excitent un cheval et ils essaient ensuite de tenir sur son dos pendant qu'il rue, qu'il remue ses pattes dans tous les sens parce qu'il refuse qu'on lui monte dessus, le cheval enragé, et si l'Américain tient huit secondes c'est gagné, mais chez nous, on n'est pas en Amérique, chez nous, on traite mieux les animaux, et les chevaux, à l'époque, c'était pour tirer tout un tas de choses, des charrettes, des fiacres et des diligences, comme il y en avait aussi en Amérique, c'était à l'époque d'avant les voitures, et d'ailleurs on parle encore de chevaux pour la puissance des voitures, comme la deux chevaux, c'est comme s'il y avait deux chevaux pour la tirer et le sigle de Ferrari – les deux chevaux, c'est Citroën, pas Ferrari, les Ferrari, c'est beaucoup plus de chevaux que deux – c'est un cheval qui rue mais sans Américain dessus pour faire le rodéo, parce que Ferrari est une marque italienne, pas américaine. Mais revenons à nos chevaux. Sous leurs pattes, on cloue des fers qu'on appelle fers à cheval, et celui qui cloue ces fers à cheval est appelé le maréchal-ferrant, mais pourquoi ces fers à cheval, vous demandez-vous sans doute, portent-ils bonheur ? C'est à cause

de saint Dunstan, forgeron devenu archevêque, parce qu'au lieu de ferrer le cheval du diable il a ferré le diable lui-même, clouant son fer sur le pied fourchu du démon qui pour être libéré a dû promettre de ne jamais entrer dans une maison protégée par un fer à cheval. Mais revenons à nos chevaux. Il y a plusieurs robes pour les chevaux mais il ne s'agit bien sûr pas de robes comme pour les femmes, la robe n'étant que la couleur du pelage de l'animal, comme par exemple alezan, bai, isabelle ou pie, mais rassurez-vous, certains chevaux ont des couleurs normales, il y a des chevaux blancs en Camargue qui galopent ou qui trottent, parce qu'il y aussi des mots pour la manière de marcher des chevaux, ce qu'on appelle l'allure, il y a le pas quand il ne va pas vite, puis le trot, puis le galop et le tölt, où le cheval garde toujours un pied en contact avec le sol ; on peut voir des concours où les chevaux doivent marcher comme on leur dit et s'ils se trompent c'est perdu et ensuite ils sautent par-dessus des obstacles si possible sans les faire tomber et à la fin c'est seulement le cavalier qui reçoit la médaille, ce qui est injuste, parce que c'est le cheval qui fait tout le boulot et on devrait pouvoir comme l'empereur romain Caligula nommer les chevaux sénateurs ou champions olympiques. Mais revenons à nos chevaux. On dit que le cheval est le meilleur ami de l'homme, mais on dit ça aussi du chien, même si les chevaux, contrairement aux chiens, ne mordent pas. Pourquoi meilleur ami ? Prenons un exemple : Jolly Jumper est le meilleur ami de Lucky Luke, il est le cheval le plus rapide de l'Ouest, il court plus vite que son ombre, et si on le compare au chien Rantanplan, Jolly Jumper est un animal très intelligent, et on pourrait citer d'autres héros qui ne seraient rien sans leur cheval, je pense bien sûr à Rossinante, la vieille

carne, le vieux canasson, la haridelle sans qui Don Quichotte serait resté triste sire à la triste figure entre les mains de son curé et de son barbier. Mais revenons à nos chevaux pour conclure car qui veut voyager loin ménage sa monture.

Il est accoudé au bar et il commande une bière. Un type le dévisage. Son accent, sans doute, pas d'ici. Il le scanne. Ça peut aller. Il aura sa bière. En attendant, il observe. Des bou teilles de whisky à bon marché, du gin, des pompes à bière Budweiser, accrochées au mur des photos en noir et blanc, hommes au visage buriné, et en couleur, pin-up décolletées, un juke-box hors d'usage, musique vaguement rock vaguement country, un billard, un flipper, presque personne, une fille à l'autre bout du bar. On se croirait dans un film de série B, pense-t-il, le mec aborde la fille, ils se soulèvent ensemble, ils se racontent leur vie, couchent ensemble puis il quitte la chambre avant l'aube et repart sur sa Harley en quête de nouvelles conquêtes. Lui, bien sûr, n'a jamais osé agir ainsi. Il détaille néanmoins la fille, brune, assez petite, bien fouteue, tout à fait son genre. Il est seul d'un côté du bar, elle est seule de l'autre côté. Entre deux, il y a un barbu qui essuie des verres. Derrière, des vieux, silencieux, sirotent. Cette fille, se rend-il compte soudain, est la seule présence féminine de ce bar. Elle est assise au bar et elle boit un café. Des vêtements simples, un pantalon moulant, un pull à col roulé, fine, mignonne, assez ordinaire au fond, mais seule femme ici, donc extraordinaire. Il faudrait se rapprocher. Quel mal y aurait-il ? Il aurait quelqu'un avec qui causer, il ne demande

pas plus, du moins pas forcément, pas à ce stade. Au cinéma, entre le moment où le mec s'assied à côté de la fille et celui où il dort nu à côté d'elle, c'est coupé, comme si s'asseoir à côté d'une fille dans un bar c'était forcément finir dans son lit, mais lui s'était souvent assis à côté de filles dans des bars et cela ne s'était jamais terminé au lit, du moins pas aussi vite qu'au cinéma. Sa bière est vide. Il n'est pas venu pour se soûler, il n'est pas un type malheureux cherchant à noyer sa dépression dans l'alcool, il s'est arrêté parce qu'il avait soif et que de toute façon une fois chez lui qu'est-ce qu'il aurait bien pu faire ? Allumer la télé, regarder une série où se passerait exactement ce qui se passe ici en ce moment, un homme assis à un comptoir dans un bar, une femme assise à l'autre bout du comptoir, une bière, un café, la fille habillée de manière plus provocante que celle-ci mais pas plus jolie, plus tape-à-l'œil peut-être, et blonde, pas brune, et le mec qui dit au serveur de payer un verre à la fille, dites-lui que c'est de ma part et un clin d'œil et s'asseoir à côté d'elle puis être couchés nus dans le même lit et s'en aller sans faire de bruit, retrouver sa Harley encore garée devant le bar fermé et s'en aller ailleurs voir si d'autres bars, d'autres filles, et le lendemain soir le même mec dans un autre bar, le juke-box, la musique un plus rock un peu moins country, la fille presque identique, le clin d'œil, le lit, le petit matin, la Harley, la route, un autre bar, une autre fille, une autre ville, un autre lit, le même homme, mais le type du bar est en train de lui parler : de la part de la fille à l'autre bout du comptoir. Il lève la tête. Une bière pleine. La fille sourit. Elle se lève, s'assoit à côté de lui, s'appelle Sonia, est-ce que vous venez souvent ici, non c'est la première fois, moi aussi, un silence, ils ne savent déjà plus quoi se dire, il aimerait lui raconter sa vie

mais qu'est-ce que c'est sa vie, il ne sait pas, sa vie, c'est attendre, alors c'est elle qui parle, elle ne boit plus du café, elle boit du gin, est-ce que vous aimez le gin, il ne sait pas trop, ce n'est pas dans ses habitudes de boire du gin, ça ne coûte rien d'essayer, d'ailleurs c'est elle qui paie, elle y tient, je ne me fais jamais payer à boire par des hommes dans des bars, je ne suis pas une fille comme ça, il goûte, ce n'est pas mauvais, encore un, il ne sait pas si c'est bien raisonnable mais qui a dit qu'on devait être raisonnable et les voilà dans son lit à lui, il est bien, elle gémit, puis c'est fini, ça s'est passé comme au cinéma, il s'endort sans même se demander si elle sera encore là demain matin.

L'enfant est planté devant l'armoire à confitures. Ça pue la choucroute rance. L'enfant est planté devant son assiette. Ça pue. Tu dois finir. L'enfant est planté. La choucroute pue. Tu dois finir ton assiette. L'enfant se bouche le nez. La confiture, il faut choisir la confiture, pas la choucroute. C'est la choucroute qui pue, pas la confiture. L'enfant est planté devant l'armoire à choucroute. Il est planté, l'enfant. C'est une armoire à confitures, pas à choucroute. Il est planté devant l'armoire à confitures dans la cave de derrière. Devant, il y a l'armoire et derrière dans un tonneau il y a la choucroute. Ça macère, ça fermenté, ça rancit, ça pue. L'enfant ne veut pas finir son assiette. Ce n'est pas qu'il ne veut pas, c'est qu'il ne peut pas, c'est plus fort que lui, la choucroute dans l'assiette c'est celle du tonneau dans la cave de derrière,

celle qui macère, qui ferment et qui pue, il ne peut pas, l'enfant, ça ne descend pas, il a envie de vomir, mais tu dois finir, tu ne sortiras pas de table avant d'avoir fini, tu dois finir ton assiette de choucroute rance, tu racontes n'importe quoi, elle n'est pas rance, cette choucroute, elle est très bonne, tu veux que j'appelle le camion ? L'enfant est planté devant l'armoire à confitures, il se bouche le nez, il essaie d'imaginer comment ça sent, la confiture, celle aux abricots, la casserole, le sucre, la spatule en bois qui tourne dans la casserole, la main de maman sur la spatule et l'odeur que ça a, l'odeur de choucroute rance, parce que l'enfant n'est pas dans la cuisine, il est dans la cave de derrière et ça pue la choucroute rance et la maman élève la voix, le camion, c'est pour l'Afrique parce que là-bas ils ont faim et ils ne sont pas pénibles comme toi, alors on appelle le camion pour l'Afrique, on te met dedans et on prend à ta place trois petits noirs qui crèvent de faim, ils feront moins les pénibles, eux. L'enfant est planté devant l'armoire, devant son assiette, devant la confiture, devant la choucroute, il ne veut pas aller en Afrique, l'enfant, il veut aller en Amérique, l'enfant, mais il n'y a pas de camion pour l'Amérique parce que les enfants d'Amérique ne crèvent pas de faim, ils bouffent des hamburgers à longueur de journée, les enfants d'Amérique, et ils enflent, on dirait des ballons tellement ils sont gros, les enfants d'Amérique, mais les enfants d'Afrique n'enflent pas, ils fondent, ils n'ont que la peau et les os, il a vu des photos, l'enfant, des enfants d'Afrique, il a vu des mouches autour des yeux des enfants d'Afrique, il a vu les côtes et les bras avec les os comme s'ils traversaient la peau, il a vu les enfants d'Afrique assis par terre avec des yeux qui font la moitié de la tête, des yeux immenses avec des mouches – encore

ces sales mouches – dans les coins, des yeux qui ne pleurent pas, alors que lui, l'enfant, devant l'assiette de choucroute, il pleure, il ne peut pas faire autre chose que pleurer parce qu'elle a raison, ils ne se plaindraient pas, les enfants d'Afrique, d'avoir de la choucroute à manger, même de la choucroute rance ils ne se plaindraient pas, alors il se dit qu'elle a raison, il faut m'envoyer en Afrique et me remplacer par trois enfants de là-bas, comme ça ils ne mourront pas de faim et moi oui, mais l'enfant a peur, il ne veut pas mourir de faim, il a mangé le saucisson et le lard et les pommes de terre, il a tout mangé sauf la choucroute mais pas question de sortir de table avant d'avoir fini ton assiette, cette fois on ne cédera pas, mais lui non plus ne cédera pas, tant pis pour les enfants d'Afrique, ce n'est pas de sa faute à lui s'ils crèvent de faim, les enfants d'Afrique et il faut qu'il se décide, l'enfant, qu'il ouvre cette armoire et qu'il choisisse une confiture, il faut qu'il pense à la casserole, au sucre, à la spatule, mais ça pue la choucroute rance et le camion va venir, des hommes armés vont en sortir, il vont lui passer les menottes et ils vont l'emmener en Afrique mourir de faim, mais lui il veut aller en Amérique, lui il veut bien manger que des hamburgers et enfler jusqu'à éclater comme un ballon quand on le pique avec une épingle, il veut bien n'importe quoi tant qu'il n'y a ni choucroute ni camion, il veut bien aller à moto, à cheval, à pied même il veut bien aller, ou en bateau ou en jeep ou tout ce qu'on veut sauf en camion pour l'Afrique. Il y a une route en Amérique, elle a un numéro, cette route, c'est 66 le numéro, et sur cette route, on roule en décapotable et on s'arrête faire le plein dans des stations-service au milieu du désert, parce qu'il y a des déserts en Amérique, comme en Afrique, mais dans les

déserts d'Amérique on ne meurt pas de faim et on n'est pas obligé de manger de la choucroute rance qui pue comme dans cette cave où l'enfant reste planté devant l'armoire des confitures. En Amérique il y a une ville au milieu du désert et c'est Sin City, ça veut dire la ville du péché, la ville du mal, la ville de la choucroute rance qui pue, Las Vegas, c'est le nom de la ville, et l'enfant veut aller à Las Vegas, parce que non, ce n'est pas vrai, il n'y a pas de choucroute qui pue à Las Vegas, il y a des machines à sous et on peut devenir très riche à Las Vegas rien qu'en tirant sur les manettes des machines à sous, on peut devenir plus riche que si on trouve de l'or au fond des ruisseaux, à Las Vegas, Sin City, la ville du péché, la ville du mal, mais le mal c'est le camion, le mal c'est l'Afrique et c'est cette odeur de choucroute rance dans la cave de derrière où l'enfant reste planté et s'il restait planté là, dans la cave derrière devant l'armoire à confiture, pour toujours, jamais il ne pourrait aller en Amérique, l'enfant, jamais il ne deviendrait milliardaire à Las Vegas, il resterait planté là comme une statue, le nez rempli de cette odeur de choucroute rance à essayer de sentir d'autres odeurs mais l'argent n'a pas d'odeur, Las Vegas non plus, ce qui a de l'odeur c'est cette choucroute en train de pourrir dans ce tonneau et lui à côté, l'enfant, il est aussi en train de pourrir, parce qu'il reste planté là, dans l'humidité de la cave de derrière à essayer d'imaginer ce que c'est que l'odeur de l'Amérique, est-ce que ça pue comme la choucroute rance l'Amérique, est-ce que ça sent bon comme la confiture aux abricots ou aux cerises ou comme la gelée aux coings, l'Amérique, est-ce que ça sent la friture et le hamburger, sûrement que ça sent la friture et le hamburger, l'Amérique, et le désert, qu'est-ce que ça sent le désert, il voudrait savoir,

l'enfant, ce que ça sent, un désert, il se dit que ça doit sentir le chaud, un désert, mais le chaud, ce n'est pas une odeur, ça doit sentir le sec, un désert, on ne peut pas faire rancir et fermenter et pourrir de la choucroute dans un désert, parce que c'est sec, un désert, et la choucroute, c'est humide, c'est moite, c'est mou, c'est puant, la choucroute, ça te plante devant l'armoire à confiture dans la cave de derrière, la choucroute, mais dans un désert, la terre est trop dure pour creuser des caves, un désert, c'est un monde où la choucroute n'existe pas, alors oui, il est d'accord d'aller en Afrique, l'enfant, parce qu'en Afrique, il y a encore plus de désert qu'en Amérique et que dans le désert, peut-être bien qu'il fait chaud, peut-être bien qu'on meurt de faim, peut-être bien que ça sent pas toujours la rose, parce que les roses ne poussent pas dans un désert, ça sent le cactus, un désert, et les cactus, ça ne sent rien, et si ça ne sent rien, au moins ça ne pue pas la choucroute rance et l'enfant, tout ce qu'il veut, c'est échapper à la choucroute, tu peux appeler le camion, maman, tu peux m'envoyer en Afrique, tu peux me remplacer par trois petits noirs, tu peux faire tout ce que tu veux, maman, mais mon assiette, jamais je ne la finirai, parce que la choucroute, ça pue.

Le surfeur hawaïen Mark Foo a été bouffé par les vagues. Littéralement bouffé. Ça s'est passé en Californie, à Maverick's Point, pas loin de San Francisco et ce fou – désolé, je n'ai pas pu m'en empêcher – a eu l'idée saugrenue d'aller se

jeter dans l'océan en furie en plein hiver, parce que les surfeurs veulent la vague, ils la désirent, ils feraient tout pour la vague et là, la vague, c'était un mur, c'était le reste d'une tempête venue du Japon, c'était pire que Pearl Harbor, la vague, et Mark Foo, ça l'a – je m'excuse d'avance – rendu fou et il s'est précipité dans la vague et la vague a eu raison de lui, la vague est plus forte que l'homme, c'est toujours ainsi, même en Amérique, la vague est plus forte que l'homme, la vague a bouffé Mark Foo et elle l'a recraché. Les secours n'ont rien pu faire, la vague a gagné.

Des mouches. Il faut les tuer. Tuer les mouches. Tu prends la tapette à mouches et tu tues les mouches, c'est facile. Tu as la tapette à mouches dans la main, tu l'empoignes très fort, tu serres le poing sur le manche et tu tapes, comme ça, d'un coup, c'est facile, tu tapes sur la table ou tu tapes sur le mur ou tu tapes sur la tête à quelqu'un, mais il n'y a personne, alors tu tapes sur la table et sur le mur seulement et les mouches, c'est fini, elles ne t'embêtent plus, sauf qu'elles reviennent, les mouches, tu vois, il y en a encore et encore qui reviennent et toi, tu dois garder ton poing serré sur le manche de la tapette à mouches et tu dois taper, taper encore une fois et encore tout un tas d'autres fois et ton papier tu ne peux plus le tourner alors que tu voudrais bien, et boire une Bilz tu peux encore parce que tu as deux mains, une pour les mouches, une pour la Bilz. Sérieux ? Une main pour les mouches et une pour la Bilz ? Et pour un jeu, pas de main ? Tu dois tenir les cartes dans une seule main, pas les

laisser tomber et pas les montrer au voisin, c'est plus facile quand il n'y a plus qu'une seule carte, mais il ne faut pas oublier de crier Uno, et pas lui dire ce que c'est, la carte, pas lui dire trois vert, pas lui dire, non je ne te dirai pas, et tu ne dois pas regarder, je t'ai vu, moi, si, je t'ai vu, et j'ai aussi vu sur le toit, j'ai vu un panneau solaire, pas sur ce toit ici, sur un autre toit j'ai vu un panneau solaire, c'est vrai, je l'ai vu, et j'ai aussi vu qu'il y avait faute, penalty, j'ai tout vu, moi, faute, et je t'ai vu aussi, toi, j'ai vu que tu regardais mes cartes alors je te mets un plus quatre et c'est bien fait pour toi, mais ces saletés des mouches, je les ai vues aussi et tu vas voir ce que tu vas voir, toi, j'ai la tapette à mouches dans une main et je tape, tu as vu comme je tape, et dans l'autre main, j'ai une Bilz, toi aussi tu en veux une, de Bilz, c'est comme de la bière mais c'est bon, parce que moi j'aime bien la bière mais je préfère la Bilz parce que c'est bon et il y a encore des mouches et je tape et je tape et mon papier que j'aime bien tourner est sur la table et il se déroule tout seul, je l'ai vu se dérouler tout seul, à cause du vent peut-être, ou alors c'est toi qui l'as déroulé et qui lis ce que j'ai écrit, c'est un bout de mon nom que j'ai écrit, seulement un bout, le reste je sais aussi l'écrire mais la première lettre ça suffit, tout le monde m'appelle rien que par ma première lettre, les autres ils ont des autres lettres dans leurs noms, moi j'ai un F et je mets un point après, parce que c'est facile à faire, les points, et voilà, le papier est tout déplié sur la table. Il n'y a plus de mouches. Le monsieur est parti. Quel monsieur ? Il n'y a personne. Attends, monsieur, tu as oublié le papier, c'est pour toi. Sérieux ? C'est pour ce monsieur, le papier ? C'est seulement écrit F. dessus mais s'il n'est pas trop bête, il comprendra, le monsieur, ou alors il demandera à la vieille, elle

sait tout, la vieille, et elle a tout vu, elle voit toujours tout, la vieille.

Elle trouve ça étrange quand même, la vieille. Cet homme, bien sûr que c'est lui, mais pourquoi ? Il chasse les mouches. Elle aussi, elle chassait les mouches, elle se souvient, la vieille, elle sortait par la porte de devant avec son tricot ou avec le linge à étendre et elle s'énervait, elle disait ces sales mouches, elle ne les supportait pas, ces sales mouches, et elle disait à F. aide-moi à les chasser et F. faisait ce qu'elle disait, qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse d'autre, F., il chassait les mouches avec la tapette, et elle, elle cherchait d'autres moyens, des pièces de cinq centimes sur la table, des bouteilles d'eau, du papier collant, des bougies parfumées, du marc de café qu'on brûle, chaque année c'était une nouvelle manie qu'elle avait pour chasser les mouches, mais F., lui, il avait sa tapette et il tapait, c'était encore ça qui marchait le mieux, et cet homme il tue les mouches un peu à la façon de F. et c'est ça qui est étrange, elle pense, la vieille, étrange et bizarre, elle pense, mais ce ne sont pas ses affaires, elle doit finir son repassage, la vieille, et lui, les mouches, il s'en foutait, c'est pour ça qu'ils ont commencé à s'engueuler, tous les deux, elle n'en pouvait plus des mouches et lui il s'en foutait, c'est rien que des mouches qu'il lui disait et à la ferme il y a des mouches, c'est comme ça, qu'est-ce qu'on peut y faire, elles se posent sur les vaches et les vaches les chassent avec la queue, Dahlia, par exemple, pendant qu'elle rumine, elle chasse les mouches avec sa queue, et elle qui lui

disait arrête avec ta Dahlia, des fois j'ai l'impression que tu la préfères à moi, et lui qui venait vers elle et disait arrête de raconter n'importe quoi tu sais bien que et c'était bon, ils étaient réconciliés, elle savait comment le prendre, et lui aussi il savait comment la prendre, et tu les voyais courir vers dans la grange, dans l'herbe, et tu l'entendais pousser des cris, elle, pour tout le quartier, ça se fait pas, des choses pareilles, qu'elle se disait, la vieille, il y a des hôtels pour ça, en ville, avec des miroirs au plafond, elle avait vu ça à la télé, la vieille, et ça l'avait dégoûtée, en tout cas elle celui qui lui passerait dessus n'était pas né, vieille fille qu'elle était la vieille et fière de l'être, vieille fille, parce que quand on commence à pécher par ce bout-là, c'est foutu, on ne peut plus s'arrêter, et ces deux-là jamais ils ont compris la leçon, même ce gamin ça ne les a pas empêchés, pourtant un mioche pareil, c'est à vous dégoûter d'en faire d'autres, et voilà encore cette chanson dans la tête, *à son doigt je passerai l'anneau*, si au moins ces deux-là avait été mariés à la naissance de l'enfant, vite en vitesse parce que le ventre a grossi, mais non, rien, ils vivaient comme ça et le même c'est derrière le cul des vaches qu'ils l'élevaient, et comment voulez-vous que ça tourne pas mal, cette affaire ? Un beau jour, le bon Dieu tape du poing sur la table et c'est fini, la grande vie, le mioche grandit, il envoie paître ses parents avec les moutons à Ernest, ça crie de partout, le gamin, le père, la mère, et les vaches beuglent, les moutons bêlent, les chevaux hennissent, F. pleure, parce que F., lui, c'est le seul à sauver, le seul qui n'a pas fait de mal dans cette affaire, même les vaches chez eux, ça valait rien, surtout cette noire aux yeux langoureux, cette Dahlia, non, il n'y avait que F. à sauver, et voilà que cet homme est là et qu'il chasse les mouches

comme si c'était F., et voilà qu'il a dans les mains un de ces papiers que F. tournait sans arrêt, mais bien sûr que ce n'est pas F., cet homme, F., elle sait où il est, elle sait tout, la vieille, mais elle ne dira rien, à quoi bon touiller ce vieux pot de choucroute, elle se souvient, la vieille, de l'enfant qui gueulait pas de choucroute et de la mère qui gueulait plus fort et du père qui ne disait rien et de la vache qui beuglait et de F. qui pleurait, parce qu'il ne comprenait pas, F., que tout le monde se mette à gueuler pareillement, alors il pleurait et elle avait pitié de lui, la vieille, seulement de lui, pas des autres, et de toute façon, ce qui leur est arrivé, ils ont tout fait pour que ça arrive, sauf F., à qui c'est arrivé aussi, et c'est pour ça que ça lui reste en travers de la gorge, à la vieille, parce que F., il n'y est pour rien, *priez pour nous pauvres pécheurs maintenant et à l'heure de notre mort*, le pire, c'est que tout le monde pense qu'ils sont morts, mais elle, elle sait, bien sûr qu'ils ne sont pas morts, elle sait, la vieille, mais tu peux aller te gratter, mon gars, tu sauras rien, ou en tout cas pas par moi, *nous irons jusqu'à San Francisco*.

Quand on trouve des chatons dans la grange, il faut se veiller, rester discret, grimper dans la paille pour aller les voir, ne pas alerter la mère et ne rien dire aux vieux, parce que les vieux tuent les chatons, ils pensent qu'il y en a trop et ils les tuent. Il y a plusieurs façons de tuer les chatons mais nous ne les détaillerons pas ici tant cela nous heurte de savoir qu'il y a des gens, des vieux surtout, qui peuvent avoir ne serait-ce que l'idée de tuer des chatons. Mais revenons à nos chats,

parce que ce ne sont pas seulement les chatons qui nous intéressent mais les chats en général, et les chattes. Ceux à trois couleurs, ce sont toujours des femelles, il faut donc dire celles à trois couleurs, et pourquoi est-ce que ce sont toujours des femelles, vous aimeriez bien le savoir, n'est-ce pas ? Déjà, les trois couleurs en question sont le noir, le roux et le blanc, mais cela ne répond pas à la question, parce que c'est une affaire de génétique. Le chat – le saviez-vous ? – possède dix-neuf chromosomes, ça fait quatre de moins que nous mais ça ne le rend pas plus bête pour autant et ce n'est pas là que se détermine qu'un chat à trois couleurs est toujours une chatte à trois couleurs. Ce qu'il faut regarder, c'est un seul de ces chromosomes, le X, et là, pour les chats, c'est comme pour nous, XX, ça veut dire femelle, et XY, ça veut dire mâle, et c'est le chromosome X qui non seulement détermine le sexe du chaton – remarquez au passage qu'on ne parle pas de chatonnes pour les chatons femelles même si on devrait, c'est écrit dans le dictionnaire – mais c'est aussi le chromosome X qui dit quelle sera la couleur de son pelage, raison pour laquelle s'il y a deux X il peut y avoir plusieurs couleurs alors qu'avec un seul pas. Mais revenons à nos chats, qui sont de la même famille que les lions et les tigres mais on dirait pas, parce que les chats, ça fait pas peur, c'est tout mignon tout plein, les chats, surtout les chatons et les chatonnes, mais il faut se méfier, les chats sont des chasseurs, ils bouffent non seulement des souris et ça ne se passe pas toujours comme dans *Tom et Jerry*, des fois ils arrivent à les chopper, mais aussi des oiseaux et là aussi ce n'est pas toujours comme dans *Titi et Gros Minet* et les vieilles qui ont des chats ne sont pas toujours aussi gentilles que dans les dessins animés – madame Adélaïde de Bonnefamille dans

Les Aristochats par exemple – il y une vieille à côté de chez nous par exemple, c'est une sorcière et savez-vous pourquoi les sorcières ont des chats noirs ? Ce n'est pas seulement parce que ça porte malheur, mais pour comprendre cette histoire, il faut qu'on fasse un petit détour par le Moyen-Âge, car c'est à cette époque que tout a commencé. Les chats noirs, voilà ce qu'on disait à l'époque, c'est le diable réincarné, voilà pourquoi on en avait peur, de ces chats noirs, parce qu'à l'époque, tout ce qui était noir, on n'aimait pas trop, c'est l'époque de la peste noire, et d'ailleurs on disait que peut-être bien que cette peste noire passait par les chats noirs, et les sorcières aussi s'habillaient en noir, et comme par hasard on les voyait souvent avec des chats noirs et elles aussi elles vénéraient le diable, parce que le diable, au Moyen-Âge, il n'était pas rouge comme de nos jours, il était noir, pas noir comme des Africains, plutôt noir comme des ramoneurs mais les ramoneurs ça porte bonheur sauf quand ils passent sous des échelles avec des chats noirs et des fers à cheval, à cause du diable aussi, c'est une histoire que nous avons déjà racontée. Mais revenons à nos chats pour vous apprendre qu'environ soixante pour cent des chats blancs aux yeux bleus sont sourds. Et pourquoi donc, vous demanderez-vous étonnés ? C'est aussi, comme pour les trois couleurs, une histoire de génétique, mais cette fois liée au gène W, donc si vous avez un chat blanc il faut toujours contrôler qu'il n'est pas sourd, il suffit de l'appeler quand il est de dos et s'il ne se retourne pas soit il vous boude soit il est sourd, mais ce n'est pas de génétique que nous avons envie de parler ici, parce que les chats non seulement sont les compagnons des sorcières mais aussi ceux des poètes, même si nous n'oserions affirmer que les poètes sont les sorcières

d'aujourd'hui, d'autant plus qu'aujourd'hui, les poètes, ça ne court pas les rues, alors que les chats oui, surtout les chats de gouttière qui sont des chats bâtards mais n'allons pas affubler nos chers félins de qualificatifs canins et revenons à nos poètes qui chantèrent jadis les chats avec tant de ferveur, à l'instar bien sûr de Baudelaire, dont pas moins de trois poèmes de ses célèbres *Fleurs du Mal* sont consacrés à cet animal. Voici quelques vers inoubliables que je vous conseille de savoir par cœur et de réciter à votre matou préféré en vous assurant tout d'abord, s'il est blanc aux yeux bleus, qu'il n'est pas sourd :

*Lorsque mes doigts caressent à loisir
Ta tête et ton dos élastique,
Et que ma main s'enivre du plaisir
De palper ton corps électrique.
Je vois ma femme en esprit.*

Nous ne nous attarderons pas sur les rapports entre la femme et le chat car vous savez tous que nous ne pourrions éviter de glisser sur des pentes savonneuses. Par contre, cette histoire de corps électrique, il faut bien avouer qu'elle nous intrigue. S'agit-il d'une allusion au ronronnement, dont on connaît encore mal le mécanisme, mais qui ferait penser à une machine électrique dont on brancherait la prise ? Cette explication nous paraît peu convaincante et nous pensons en outre qu'expliquer la poésie c'est la dénaturer. L'autre solution à ce problème de corps électrique, c'est ce qu'on appelle l'électricité statique : quand tu caresses un chat ou que tu frottes un ballon avec ton pull en laine (en ce qui concerne la laine, tu sais déjà que ça vient du mouton et pas du

chat, le poil de chat n'est pas réutilisé par les humains contrairement à ses boyaux, qui servent pour les cordes des violoncelles), ça te hérisse les poils ou les cheveux, alors que c'est peut-être ce corps électrique du chat de Baudelaire ou bien c'est seulement pour la rime avec *élastique*, même si là aussi on ne peut dire que le dos d'un chat soit vraiment élastique, souple peut-être mais élastique, c'est un peu exagéré, monsieur Baudelaire, mais nous avions parlé de trois poèmes, donc voici encore un vers des *Fleurs du Mal*, juste un mais que nous livrons à votre sagacité sans le moindre commentaire :

De grands sphinx allongés au fond des solitudes

C'est beau, non ? Vous en voulez encore ? Laissons la parole à un autre poète :

*Je souhaite dans ma maison :
Une femme ayant sa raison,
Un chat passant parmi les livres,
Des amis en toute saison
Sans lesquels je ne peux pas vivre.*

Vous avez trouvé de qui c'était ? Guillaume Apollinaire, bien sûr, mais revenons à nos chats, pour conclure, car si, comme nous l'avons déjà affirmé, qui veut voyager loin ménage sa monture, les chats sont par nature sédentaires, et d'ailleurs Baudelaire l'affirmait déjà, les chats sont frileux et sont sédentaires, mais parfois les chats s'en vont et on trouve des affiches un peu partout, perdu chat angora ou perdu chat siamois (un des deux) ou perdu chat sphynx (des horribles machins sans poil qui coûtent la peau des fesses,

pas ceux qui s'allongent au fond des solitudes, d'ailleurs ça ne s'écrit pas de la même façon) ou perdu chat de gouttière, bref si vous retrouvez mon chat, ramenez-le-moi, je vous en supplie, parce que comme l'écrit si bien Guillaume, il est des êtres *sans lesquels je ne peux pas vivre*. Si au passage, vous trouvez une femme ayant sa raison, ramenez-la-moi également.

L'année se termine bien aux États-Unis. À Brookline, dans le Massachussetts – j'espère avoir mis le bon nombre de *s* et de *t*, d'où est-ce qu'ils ont pu trouver un nom pareil ? – un militant antiavortement a tué deux femmes qu'il considérait sans doute comme des meurtrières, puisqu'elles avaient, selon lui, assassiné leur enfant, sauf que lui aussi est un assassin puisqu'il a tué ces deux femmes et que tuer des gens pour défendre le droit à la vie c'est complètement con, c'est comme la peine de mort, assassiner des assassins, c'est assassiner encore et on n'en sort pas. En plus, Brookline, dans le Massachussetts – tout est à double, les *s* et les *t*, sauf le *s* de la fin – c'est la ville de naissance du président Kennedy, qui s'y connaît en assassinat, même si c'est à Dallas qu'il a été assassiné et que cette histoire de l'assassinat de Kennedy, voilà encore une drôle d'affaire, mais revenons à Brookline dans le Massachussetts – il y a bien *ch* et non pas *sh*, il ne faut pas abuser avec les *s* – et pensons à ces deux pauvres femmes et à ce fou – les journaux disent que c'est un fanatique religieux – qui s'est pris pour qui, pour Dieu ? Comment peut-on en arriver là ? Je réponds à la question de tout à l'heure : Massachussetts – je commence à l'écrire juste du

premier coup – ça vient d'où ? Voilà l'histoire : les Massachussets vivaient jadis paisiblement dans la baie qui porte encore leur nom, dans la région de Boston. Puis débarquèrent les colons et avec les colons débarquèrent les maladies et avec les maladies les Massachussets disparurent. Triste histoire mille fois répétée en Amérique. En reste-t-il encore aujourd'hui, des Massachussets ? Une cinquantaine environ, alors même que le Massachussets est un État certes petit mais très peuplé. Signalons au passage que lors de la fameuse Boston Tea Party, qui a eu lieu – est-ce nécessaire de le rappeler ? – le 16 décembre 1773, ce n'est pas en Massachussets que les colons fâchés contre les taxes sur le thé se sont déguisés mais bel et bien en Mohawks, c'est-à-dire en Iroquois, alors que les Massachussets étaient – sont encore – de langue algonquine. Pourquoi des Mohawks – qu'on appelait à l'époque Agniers – et non des Massachussets ? Pour ficher la trouille, parce que les Mohawks, ce sont les mangeurs d'hommes en Algonquin, donc des ennemis redoutables pour nos braves Massachussets. C'est pour cela sans doute que l'État se nomme Massachussets et non Mohawks, même s'il reste aujourd'hui beaucoup plus de Mohawks que de Massachussets, sauf qu'ils ne se trouvent pas dans le Massachussets mais au Québec. Quand je dis beaucoup plus, il ne faut pas exagérer non plus : toutes les tribus amérindiennes ont été décimées, absolument toutes. Décidément, l'Amérique, quand on y regarde de plus près, ça donne moins envie qu'au cinéma et puisqu'il est question de cinéma, je vais revenir sur le film américain de l'année, qui raconte aussi l'histoire de l'Amérique, mais à sa façon : Forrest Gump habite l'État d'Alabama, dans le comté de

Greenbow. L'Alabama, c'est un des États du Sud qu'on appelle la Bible Belt, la ceinture de la bible, où vivent tout un tas de fanatiques religieux du genre de ceux qui assassinent les femmes qui avortent, mais ce n'est pas cela le sujet du film, parce que Forrest Gump est un type un peu limité à qui il arrive plein d'histoires extraordinaires et qui rencontre plein de présidents des États-Unis, comme par exemple – je ne les sais plus tous par cœur – Kennedy, Johnson ou encore Nixon, parce que c'est un héros de la guerre du Vietnam et un champion de ping-pong, mais ça n'a pas l'air de le surprendre de rencontrer tous ces présidents, parce que le problème, pour lui, c'est Jenny et que la pauvre Jenny, qui ne veut pas de lui parce qu'il est stupide – n'est stupide que la stupidité, lui dit toujours sa maman, qui lui dit aussi que la vie c'est comme une boîte de chocolat, on ne sait jamais sur quoi on va tomber – mais qui, la pauvre Jenny, se laisse embarquer dans toutes les dérives de la société américaine de l'époque, et il y en a beaucoup, des dérives, à l'époque, les hippies, la drogue, la politique, la prostitution – elle chante toute nue derrière une guitare des trucs à la Joan Baez mais les spectateurs ne sont pas venus pour la musique, alors il y en a un qui essaie de la toucher et Forrest Gump vient sauver Jenny qui lui dit qu'il ne faut pas tout le temps essayer de la sauver mais lui il n'y peut rien il l'aime et il est envoyé au Vietnam où il sauve son ami Bubba et le lieutenant Dan qui perd ses deux jambes et qui rejoindra néanmoins Forrest quand il deviendra capitaine de crevettier parce que Bubba, finalement, il ne l'a pas sauvé, alors il reverse la moitié de sa fortune à la famille de Bubba, fortune gagnée grâce aux fameuses crevettes Bubba-Gump mais le problème pour Forrest c'est que Jenny n'est toujours pas heureuse, alors il

décide de courir jusqu'à l'océan puis jusqu'à un autre océan seulement parce qu'il a juste envie de courir et que sa maman est morte et tout à coup il ne court plus, plein de gens courent derrière lui parce qu'ils ont trouvé un sens à leur vie et lui il leur dit qu'il est fatigué et il rentre à Greenbow en Alabama où il passe ses journées à tondre la pelouse, sauf qu'un jour Jenny lui écrit une lettre et qu'il va la rejoindre, qu'il s'assied sur un banc et qu'il raconte sa vie à des gens, une vieille dame, un homme qui ne le croit pas, une autre dame, il raconte les champs de maïs, le grand arbre, la maison du père de Jenny, les cailloux qu'on lance dessus puis le bulldozer, prier pour avoir des ailes et voler comme un oiseau, Jenny sur le bord d'un balcon un soir de nouvel an, le même soir Forrest avec le lieutenant Dan et deux filles, Forrest en rejette une parce qu'elle sent la cigarette, Jenny qui renonce à sauter, cette histoire de Forrest Gump, c'est à la fois terrible et tendre, c'est ça, je crois, l'Amérique, un monde terrible – la peine de mort, le cannibale de Milwaukee, les milices anti-avortement, le massacre des Indiens, des noirs lynchés qui pendent à des arbres sur des cartes postales – et un monde qui fait rêver, un nouveau monde, c'est cette idée-là qui me fait rêver, un nouveau monde pour remplacer l'ancien, un nouveau monde où on trouve l'or au fond des ruisseaux, je l'ai tant chantée, cette chanson, il est temps d'aller y voir pour de vrai, grand temps et l'année qui commence tout à l'heure, si ça pouvait pour moi devenir l'année de l'Amérique, ce serait réaliser mon vœu, mais en attendant je vais continuer à noter ici tout ce que je trouve sur l'Amérique, le pire et – c'est plus difficile à trouver – le meilleur.

Il est debout dans la grange. Retour à la case départ. Il a deux papiers dans la main. Il relit le premier : pourquoi l'ont-ils envoyé ici ? que savent-ils, eux, de cette histoire ? qui sont-ils ? Il enroule puis déroule le second papier. La lettre F. disparaît puis réapparaît. Que signifie-t-elle ? C'est sans doute, ça ne peut être que ça, une signature, l'initiale de quelqu'un, mais de qui ? Il n'y a personne. Seulement les moutons, quatre, de l'autre côté de la route, et ces dessins, une fleur, un perroquet et ces chats aux moustaches exagérées. Ce sont des chats qui se tiennent debout. Ils ont des pattes immenses. Des bottes, oui, ce sont des bottes, ce sont des chats bottés, mais pourquoi sont-ils bottés ? Pour aller sortir les fumiers. D'où entend-il cela ? Ce n'est pas dans sa tête, ça vient d'ailleurs, comme si quelqu'un lui parlait. F. ? Non (c'est encore cette voix qui répond). Qui alors ? Les moustaches, c'est pour bien reconnaître que ce sont des chats et pas des lapins. Les lapins n'ont pas de moustaches ? Si, mais pas des moustaches comme les chats. L'homme se dit qu'il est fatigué, que cela n'a aucun sens de discuter avec une voix mystérieuse à propos de la taille des moustaches des chats et des lapins. Qui es-tu ? Est-ce lui qui pose la question ou est-ce à lui qu'on la pose ? L'homme ne sait plus. Est-ce que tu es allé en Amérique ? L'homme se retourne. Il regarde derrière lui. Il n'y a rien. Le grenier. Il n'y a pas de grenier. De l'autre côté de la paroi. D'abord il faut monter l'échelle. Il monte. Marcher sur le soliveau. Le quoi ? Le plancher. Trouver la porte secrète. L'homme transpire. Il pose ses mains un peu partout sur la paroi. Soudain, une planche tombe, puis une seconde, une ouverture s'est faite

dans la paroi. Il entre dans une pièce exigüe. Il n'y a rien. Si. Comment, si ? Entre la poutre et le toit. Il glisse sa main. En effet, il y a quelque chose. Un livre. Le livre d'Amérique, murmure la voix, ça faisait si longtemps que je le cherchais. L'homme a de plus en plus chaud. Il s'apprête à redescendre mais la voix, ce n'est plus un murmure, c'est un cri. Attends, il y en a un autre. Il glisse la main. C'est plus petit qu'un livre. C'est un cahier. Il l'ouvre, lit : une écriture d'enfant qui petit à petit trouve sa personnalité, lettres penchées en avant, longues jambes qui mordent les lignes au-dessus ou au-dessous, impression qu'au fur et à mesure que le cahier se remplit, c'est écrit de plus en plus rapidement. Première page : un titre souligné à la règle. Écrit à la plume (vers le milieu du cahier, on passe au stylo, tantôt bleu, tantôt noir, parfois coulant), une marge elle aussi bien droite, trois carrés sur la gauche (dès la page suivante, c'est écrit jusqu'au bord du papier). Il lit :

Les moutons, ce sont ceux à Ernest du village en dessus. Il les met pâturer par chez nous. Pâturer, c'est manger l'herbe dans un pré puis une fois que tout est ras déplacer les moutons dans le pré d'à côté.

S'ensuit une espèce d'étrange divagation à propos des moutons, suivie d'autres élucubrations animales, les vaches, les chevaux, les chats, d'autres encore, mélanges de considérations zoologiques, d'anecdotes plus ou moins vérifiées et de citations littéraires de plus en plus sophistiquées. Aucune date n'est mentionnée, mais il semble qu'entre chaque texte un temps assez long se passe, puisqu'à chaque fois la graphie change alors que s'affirme une écriture de plus en plus –

l'homme n'a pas les mots pour qualifier cette écriture, il a l'impression que l'auteur petit à petit se lâche, qu'il trouve une certaine aisance ou un certain plaisir à raconter plus ou moins n'importe quoi à propos d'animaux qu'il devait côtoyer au quotidien – une écriture de plus en plus délirante ou décousue ou libre, peut-être est-ce cela, un enfant qui devient adolescent et en parallèle une écriture enfant qui murit. L'homme a d'emblée imaginé que l'enfant qui écrivait dans ce cahier était un garçon. Pourquoi ? L'écriture ? Le soin qui se délite lentement ? Il ne sait pas. C'est peut-être une fille. Non, c'est un garçon, ça ne peut être qu'un garçon. L'homme referme le cahier. Il commence à faire nuit. Il hésite : faut-il emporter le livre et le cahier ou revenir demain les lire sur place ? Il ne sait pas. Arracher ces objets du lieu où ils ont passé les – de quand date-t-il, ce cahier ? et le livre, est-ce qu'il y a une année notée ? il fait trop sombre maintenant pour voir – dix, vingt, trente dernières années, qui sait, est-ce que ce n'est pas une sorte de sacrilège ? Mais s'il a été envoyé ici, c'est bien pour en ramener quelque chose, non ? Il redescend l'échelle, le cahier et le livre sous le bras, manque à plusieurs reprises de tomber, retrouve l'équilibre, parvient à ne pas lâcher les objets précieux qu'il porte, se fraie un chemin entre les vélos sans selle et les ballons crevés et se retrouve une nouvelle fois devant la porte de la grange. Les moutons bêlent. Ceux à Ernest, pense-t-il. Dans la maison d'à côté, c'est allumé. Il y a quelqu'un.

JOUR 2

Les pieds collés, toi les pieds froids, moi les pieds chauds, ou le contraire, moi les pieds chauds, toi les pieds froids, nos quatre pieds chauds et froids, nos quatre pieds à température ambiante, bien au chaud, bien au froid sous le duvet, toi et moi, nos corps endormis, nos souffles réguliers, quelques gestes infimes, des fourmis dans la main, nos jambes qui se frôlent, une paupière tremble, la vision floue d'un rayon de soleil à travers le volet, d'une chevelure en pagaille, d'un coussin, nous émergeons, je te vois, tu es là, tu dors encore ou tu fais semblant, il faut que tu te lèves, c'est l'heure, encore une minute, la radio s'est allumée, de la musique classique, c'est pour se réveiller en douceur, des violons, un clavecin, la voix d'un inconnu, cette voix familière, la première qu'on entend le matin, elle dit le nom du compositeur, inconnu lui aussi, puis c'est une autre musique, une clarinette, un cor, un hautbois, nos pieds petit à petit se décollent, tu as froid, j'ai chaud, ou tu as chaud, j'ai froid, il est trop tôt pour savoir qui est qui, nous dormons encore, un deuxième œil s'est ouvert, le tien, le mien, un œil vert un œil bleu, un œil qui a vu qu'un autre œil lui aussi l'avait vu, un corps qui s'étire, ce n'est pas encore le moment, reste avec moi, un corps qui s'est assis sur le rebord du lit, nous voilà séparés, nous sommes deux êtres différents désormais,

jusqu'à ce soir, maintenant que tu es assis sur le bord du lit, bouge-toi, va-t'en, que je puisse me rendormir quelques instants, avant l'enfant, mais le corps reste immobile, assis sur le bord du lit, il attend, ce n'est pas encore l'heure, une clarinette, un cor, un hautbois, une flûte aussi, un basson peut-être, attendre que la musique se taise, attendre que tu te sois rendormie, attendre les nouvelles, écouter, la crise, la guerre, la défaite d'une équipe de football, la bourse, la météo, le corps est debout, il enfile une salopette, elle s'est rendormie, je fais semblant pour le laisser partir, je n'aime pas le voir quand il s'en va, mais c'est l'heure, la météo annonce du brouillard, j'enfile un pull, tu peux y aller, je dors, vas-y, avant l'enfant, il vient toujours quand elle est seule, l'enfant, il sait, la place est chaude à côté d'elle, j'aurais aimé rester, ce lit, ce n'est pas celui de l'enfant, vas-y, tu les entends, elles t'appellent, Dahlia t'appelle, c'est ta préférée, elle a des yeux noirs, langoureux, l'enfant viendra près d'elle dans le lit, il caressera Dahlia, nous serons séparés, vas-y, enfile tes bottes, les escaliers craquent, c'est l'enfant.

Qubilah Shabazz a tenté d'assassiner Louis Farrakhan. Qui sont ces gens-là¹ ? Qubilah Shabazz n'est autre que la fille de Malcolm X, alors que Louis Farrakhan est le leader de *Nation of Islam*, dont Malcom X fut le plus célèbre des adhérents avant de claquer la porte d'un mouvement qu'il a fini

¹ L'homme les a déjà entendus, ces noms-là, Louis Farrakhan surtout, le Hitler noir, voilà comment ils l'appellent là-bas, mais que vient faire ce sinistre individu dans cette grange ?

par considérer comme raciste. Il s'agirait donc d'un règlement de compte post-mortem, étant donné que Louis Farrakhan serait, d'après Qubillah Shabazz, à l'origine de l'assassinat de Malcolm X, auquel elle-même, alors qu'elle n'avait que cinq ans, a assisté en direct le 21 février 1965 à Harlem. Dix-huit balles sont tirées². Qubillah Shabazz voit son père s'effondrer. Pas de doute possible : derrière ce crime, il y a *Nation of Islam* et derrière *Nation of Islam* il y a Louis Farrakhan, qui a déclaré à propos de Malik El-Shabazz, c'est-à-dire de Malcolm X, qui avait changé de nom, alors que Farrakhan lui-même s'est un certain temps fait appeler Louis X et que son vrai nom est Louis Eugene Walcott³, Louis Farrakhan, disais-je, avait déclaré à propos de Malcolm X qu'un tel homme ne méritait pas de vivre, ce qui jette, c'est le moins que l'on puisse dire, le soupçon sur l'ancien bras droit d'Elijah Muhammad, alors chef de *Nation of Islam*, dont le rôle dans cette affaire lui aussi semble louche,

² Il y a dans ces textes – il appelle cela *Chroniques d'Amérique* – une obsession de la violence, une fascination pour les armes à feu, mais cela ne colle pas, se dit l'homme, avec celui qui écrit, cela colle avec l'Amérique, cela traduit une prise de conscience, une déception : le rêve américain tourne toujours au cauchemar, l'homme en sait quelque chose (mais il n'est pas certain de savoir ce qu'il en sait, de ce cauchemar, il a le sentiment de savoir que le rêve américain tourne toujours au cauchemar mais ce n'est pas, ou pas seulement, à cause de la violence et des armes à feu, c'est aussi pour une autre raison, mais il ne sait pas laquelle, l'homme, il ne sait plus).

³ À aucun moment, dans le cahier, on ne découvre le nom de son auteur. L'homme ne connaît le nom de personne, sauf cette lettre, ce F. sur un bout de papier. L'homme se pose une autre question, plus grave, celle de son propre nom. L'homme – qui est-il pour se poser une telle question ? – se demande s'il le sait, son propre nom, il se demande même, l'homme, s'il a un nom.

mais comme ce dernier n'est plus de ce monde – il a rejoint au paradis Wallace Fard Muhammad, selon lui incarnation terrestre d'Allah, leader charismatique de *Nation of Islam*, proclamant la supériorité raciale des noirs sur les blancs alors que selon toute vraisemblance lui-même n'était pas noir⁴ – bref la fille de Malcolm X a tenté de venger l'assassinat de son père, même si toute cette affaire demeure d'un opacité quasi-totale, dont je peine à démêler le vrai du faux et dont je me demande dans quelle mesure elle sert la lutte légitime des noirs d'Amérique pour l'égalité⁵.

C'est comme une histoire d'amour. On se lève le matin, il fait encore nuit, on pense déjà à lui, on l'attend, et il vient. C'est une corvée, on est bien dans le lit, avec elle à côté depuis des années, ses pieds chauds contre les miens, son souffle lent, ce calme qu'elle a quand elle dort, parce qu'une fois réveillée, c'est parti, elle a rechargé ses batteries et elle y va, elle court partout, elle parle, elle nettoie, elle va en commissions, elle pèle les patates, elle fait tout ça sans se plaindre, elle va chercher des carottes au jardin, elle vient aider pour laver la brouette, qu'est-ce je ferais si elle n'était pas là, mais maintenant elle

⁴ En Amérique, se souvient l'homme, on ne parle que de cela, la couleur de la peau. L'homme est blanc, cela va de soi. L'enfant aussi. Quand on ne précise pas sa couleur de peau, on est blanc, sauf peut-être précisément dans le cas de Wallace Fard Muhammad, mais l'homme n'avait jamais entendu ce nom-là avant de le lire dans ce cahier.

⁵ Au fond, se dit l'homme, l'auteur de ce cahier manque d'originalité. Ses idées sont banales : antiracistes, universalistes, politiquement correctes. L'homme a les mêmes idées.

dort, elle a les pieds chauds et je dois me lever, elles m'attendent. *Ce sont des caresses, il est assis sur un tabouret, il commence par le ventre, il tapote, puis il descend plus bas et on se laisse aller.* C'est la première, toujours commencer par elle, parce que les autres, ça va être plus difficile, les autres sont parfois encore couchées, elles font comme s'il n'était pas encore là, mais elle, Dahlia, c'est sa préférée, il aime qu'elle soit noire, ça prolonge la nuit, c'est une étrange manie qu'il a, commencer par traire les plus foncées et finir par les plus claires, une fois que le soleil est levé. *On sait par laquelle il commence, on sait que c'est parce que c'est sa préférée, on est levée très tôt, on attend des heures, les autres sont couchées dans la paille, mais on sait que c'est celle qui est levée la première qui est servie la première, alors certaines nuits c'est à peine si on dort, on l'attend, et tôt ou tard il vient.* Il ne sait pas pourquoi Dahlia est sa préférée. Elle a des yeux langoureux, voilà ce qu'il se dit, mais des yeux langoureux de vaches ça reste des yeux de vaches, elle a les yeux aussi noirs que la peau, ça fait comme si on allait en Afrique, mais c'est bête de penser ça, c'est bête de comparer les vaches et les femmes, ça ne se fait pas, si elle – elle la femme, pas elle la vache – savait qu'il s'imagine des choses comme ça, elle dirait quoi ? Elle commencerait par rigoler puis elle se demanderait si ce n'est pas sérieux. Sérieux ? Tu regardes tes vaches comme si c'étaient des femmes ? Sérieux ? Elle répéterait ce mot, sérieux, et lui entend F. le répéter, ce mot, *sérieux*, mais ce n'est pas sérieux, on n'a pas le droit de comparer des vaches à des femmes et pire, à des femmes noires, il n'a jamais été attiré par les femmes noires, non pas qu'elles soient moins bien que les femmes blanches, mais elle, la seule femme qui l'attire vraiment, elle est un peu rouquine et elle a les yeux bleus, ça n'a rien à voir avec une femme noire. Il

y en a qui vont sur l'île Maurice chercher des femmes noires parce qu'ils aiment ça – ils disent que les Mauriciennes, c'est plus docile que les femmes d'ici – mais lui, c'est ici qu'il a trouvé la femme de sa vie et ce n'est pas une femme docile, il ne veut pas d'une femme docile, il ne veut pas d'une femme qui ferait penser à une vache, même si bien sûr les Mauriciennes ne font pas penser à des vaches, mais eux, ceux qui vont là-bas en chercher – en acheter – ils pensent un peu comme ça, l'île Maurice, c'est la foire au bétail, on va tâter des tétines, mais c'est qu'ils n'ont rien compris, ceux-là, une vache c'est une vache, une femme c'est une femme, ça n'a rien à voir. *On ne bouge pas, on le laisse faire, il presse un trayon puis il presse un autre trayon, puis un troisième, puis le dernier, et le lait coule, on le lui donne, ce lait, c'est un cadeau pour lui, il aime le lait, le lait chaud, le lait crémeux tout juste sorti du pis, il aime le lait et on aimerait que ce ne soit plus sa main mais sa bouche ici sur le trayon, sa bouche qui ne dit rien, il y a des voix qui parlent, la radio, ça raconte leur monde à eux, ça raconte des guerres, et les vaches écoutent ces histoires de guerres sans rien y comprendre, il n'y a pas de guerre chez les vaches, et le voilà qui se lève, il a fini, on lui a tout donné, il donne une petite tape sur le ventre, il va vers les autres, on l'impression qu'il les trait avec moins de tendresse que la première, sa préférée, sa Dahlia, qui lui lance des regards langoureux de vache amoureuse.*

Ici, c'est chez moi, ma chambre, mon lit. Ici, c'est interdit, pas pour les enfants, j'ai mis un panneau. Ici, pas d'enfants, s'ils ne sont pas sages, les enfants, on les enferme dans le réduit, parce qu'ici c'est interdit aux enfants, c'est chez moi, ma chambre, mon lit. Un jeu ? Après. D'abord, un papier à

tourner, écrire mon nom dedans, mais il n'y a plus de papier à tourner, il faut aller en chercher, je sais où. À l'écurie. C'est à l'écurie qu'il y a des papiers à tourner mais il fait froid, aux pieds surtout il fait froid, alors je reste au lit, alors je ne bouge pas, je ferme les yeux, mais il y a le bruit de la machine à traire, pas possible de dormir, il faut se lever. Sérieux ? Se lever ? Il fait nuit. Dormir. Ici, dans ma chambre, dans mon lit, dormir. Les enfants, ils cassent tout, c'est pour ça que c'est interdit, ma chambre, pour les enfants, et ils crient et ils se bagarrent et moi, je n'aime pas quand les gens se bagarrent, ça me fait pleurer et je n'aime pas pleurer, je préfère rire ou faire un jeu, parce qu'aux jeux, je gagne toujours, surtout à Uno, quand il reste une seule carte il faut dire Uno et quand il en reste plusieurs il ne faut pas dire Uno ou rien dire du tout ou dire changer de sens ou interdit, comme les enfants dans ma chambre, interdit, parce qu'après il faut ranger et je n'aime pas ranger, je préfère passer l'aspirateur dans la voiture parce qu'on me donne vingt francs et que je peux payer un verre aux autres quand on va le dimanche après la messe pour l'apéro, mais je n'aime pas la messe, c'est trop long, on ne doit pas bouger et je ne comprends pas ce qu'ils disent à la messe, mais il faut aller à la messe, c'est à cause de Jésus, il a dit qu'on doit aller à la messe, alors je vais mais parce qu'après il y a l'apéro et que je peux payer un coca pour moi et une bière pour les autres, ou une Bilz, c'est de la bière mais c'est bon, la Bilz mais c'est trop tôt pour boire de la Bilz, c'est le matin, je suis dans mon lit, il faut que j'aille chercher un papier à l'écurie mais d'abord il faut s'habiller, on met un pantalon et un t-shirt sans manches. Sérieux ? Sans manches, le t-shirt ? On met aussi un pull par-dessus, comme ça on a moins froid, un pull avec un capuchon, c'est pour la pluie, on est moins mouillé, mais est-

ce qu'il pleut ce matin ? Pour savoir, il faut ouvrir les volets mais pour ouvrir les volets il faut sortir du lit et on est bien dans le lit, j'ai un dragon sur mon duvet, un vrai dragon mais il ne crache pas de feu, un dragon de hockey, ils ont gagné tous les matchs, je l'ai vu moi, on est allé à la patinoire, ils ont gagné, deux à zéro, ils sont premiers, les dragons de hockey, ils sont meilleurs que les ours et que les aigles, les dragons de hockey, et c'est pour ça que je ne veux pas sortir de mon lit mais il faut ce papier, écrire mon nom dedans, juste une lettre, c'est facile, et ensuite tourner le papier pendant qu'on est sur les toilettes, parce que le matin il faut aller aux toilettes mais pas trop longtemps à cause des tartines et du chocolat chaud. Sérieux ? Chocolat chaud ? Chaud cacao. Il y a du brouillard. On peut sortir. Il faut mettre des chaussures.

Rose Kennedy est décédée. Elle avait cent-quatre ans. Kennedy, le nom vous dit quelque chose ? Un joli président dézingué sous les confettis dans sa bagnole à Dallas, un aéroport baptisé JFK, Marylin Monroe, *Ich bin ein Berliner*, le désastreux débarquement de la Baie des Cochons, Rose Kennedy, de son nom complet Rose Elisabeth Fitzgerald Kennedy décédée aujourd'hui à l'âge de cent-quatre ans, n'était autre que sa maman, ainsi que celle de Joseph Patrick Kennedy Jr, mort en Angleterre dans l'explosion de son avion le 12 août 1944 dans le cadre d'une mission expérimentale nommée *Opération Anvil*, opération dont on peut affirmer sans trop de doute qu'elle fut un échec, mais aussi – je parle de Rose Kennedy – celle de – je veux dire la maman

de – Rosemary Kennedy, devenue handicapée mentale suite à une lobotomie, puis abusée sexuellement dans un hôpital psychiatrique – le bonheur n'a jamais été de mise chez les Kennedy – avant d'être cachée aux yeux du monde chez des religieuses franciscaines dans le Wisconsin où elle vit encore, sans avoir jamais rien su des succès et des drames de son frère, mais aussi des autres enfants de Rose Kennedy, comme Kathleen Kennedy Cavendish, dite Kick, morte dans un accident d'avion le 13 mai 1948, après avoir été reniée par sa famille – Rose Kennedy n'était pas une femme commode, semble-t-il, pas plus que Joseph Patrick, le père, à ne pas confondre avec Joseph Patrick, le frère, déjà évoqué plus haut, qui lui aussi est mort dans un accident d'avion – mais pour quelle raison Kick a-t-elle été reniée par sa famille, me demanderez-vous⁶ ? Elle épouse le 6 mai 1944 William Cavendish, marquis de Hartington, fils aîné et héritier du dixième duc de Devonshire, homme de haute naissance certes mais protestant, ce qui ne passe pas chez les très catholiques Kennedy, puisque seul Joe Jr – le même Joseph

⁶ L'homme reprend son souffle. Ce n'est pas possible qu'un enfant ait écrit cela. Toute une famille en une seule phrase. Ou le début d'une famille. Les Kennedy, c'est un clan, c'est plus qu'une famille. Les Kennedy, c'est une firme, une marque, les Kennedy, c'est une épopee, une tragi-comédie dont les rebondissements ne cesseront jamais. Il y a en effet de quoi être fasciné par cette famille-là, mais celui qui écrit, que sait-il, pense l'homme, sur sa propre famille ? Il devait – il doit ? – bien avoir une famille, ce type. Les vélos, les ballons, la piscine, la fleur et le perroquet, autant de preuves qu'il n'y avait pas là qu'un enfant ou qu'un adolescent solitaire. À la campagne, les familles sont nombreuses. Qui étaient – qui sont ? – les autres ? Que sont-ils devenus ? Pourquoi n'y a-t-il plus personne ?

Patrick qui mourra trois mois plus tard et que nous évoquons pour la troisième fois – assistera à son mariage, un mariage qui ne fera d'ailleurs pas long feu puisque William – le mari – se fait descendre en Belgique par un tireur nazi embusqué le 10 septembre 1944, ce qui n'empêchera pas Kick de se consoler dans les bras d'un homme non seulement marié mais anglican, ce qui n'est pas fait non plus pour plaire à Rose, qui n'assistera pas aux funérailles de sa fille, mais ce n'est pas tout, Rose Kennedy était aussi la maman de Eunice Kennedy Shriver, la fondatrice des *Specials Olympics*, des sortes de jeux olympiques pour handicapés mentaux, auxquels je me demande si sa sœur Rosemary a participé, ce qui paraît peu probable, mais il me faut poursuivre la longue liste des enfants de Rose en évoquant rapidement Patricia Kennedy Lawford, qui épousa l'acteur Peter Lawford dont on dit qu'il fut la dernière personne à qui parla Marylin Monroe avant sa mort, mais venons-en – il en reste trois – à Robert Francis Kennedy, dit Bob, dit Bobby, dit RFK, qui comme son grand frère se lança mais avec moins de succès dans la politique et qui comme lui fut assassiné le 5 juin 1968 alors qu'il venait de remporter les primaires démocrates de Californie, ce qui faisait de lui l'un des grands favoris pour l'élection présidentielle de novembre, qui seront finalement remportées par le républicain Richard Nixon, mais il y aurait encore tant à dire sur Bobby – sa vie privée, ses enfants qui seraient au nombre de onze, ses maîtresses dont le nombre semble incalculable et parmi lesquelles figure (toujours elle) Marylin Monroe mais peut-être aussi Jackie Kennedy, l'épouse de son frère, devinez lequel – mais nous sommes ici pour rendre hommage à Rose Kennedy et il nous reste encore deux de ses enfants à présenter,

dont pour commencer Jean Kennedy Smith, fondatrice du *Very Special Art Committee*, dont le but était de promouvoir le talent artistique des enfants handicapés physiques ou mentaux, ce qui nous ramène à sa sœur Rosemary et à l'importance cruciale des personnes handicapées dans les familles – j'en sais quelque chose⁷ – puisqu'après le sport, chez Eunice, voilà que c'est l'art, chez Jean, qui est apporté sans doute pas directement à Rosemary mais à des enfants que l'on a tendance à penser sans talents alors qu'ils en sont bourrés, mais ce n'est pas l'heure de disserter sans fin à ce propos – affirmons seulement et de façon péremptoire que les vraies héroïnes, dans la famille Kennedy, ce sont les femmes – car il nous reste Ted, c'est-à-dire Edward Moore Kennedy Sr – pour les juniors, nous attendrons, car il s'agit ici de chroniques et non d'épopées – qui est sénateur démocrate du Massachusetts – j'ai à nouveau une peine terrible à

⁷ L'homme aurait envie de souligner cette remarque mais il n'ose pas toucher au cahier. Il la recopie : *j'en sais quelque chose*. Une incise au cœur d'une phrase interminable, la seule remarque à la première personne qu'on peut lire ici, *j'en sais quelque chose*. Quelle chose l'auteur – adolescent ou même adulte, peut-être – sait-il ? Une chose liée aux personnes handicapées. Se pourrait-il que celui qui a écrit ces lignes ait été lui-même handicapé ? Il est question plus haut de handicap mental ou physique, mais si c'est dans ce coin reculé de la grange que l'enfant (ou l'adolescent, ou l'adulte) se cachait pour écrire, il semble peu probable qu'il ait été physiquement diminué, étant donné la difficulté que l'homme lui-même, qui est pourtant en parfaite santé, a eu pour atteindre un tel lieu. Ces écrits s'avéreraient donc être ceux d'un handicapé mental, une sorte d'autiste, peut-être. L'homme croit se souvenir que ceux-ci – cela s'appelle *troubles du spectre autistique* – sont parfois obsédés par certains sujets au point de collectionner tout ce qui s'y rapporte en entrant dans les moindres détails. Dans le cas présent, on serait en présence d'un obsédé de l'Amérique et d'un maniaque des animaux.

l'écrire – depuis 1962, ce qui constitue de loin la plus longue carrière politique dans la famille Kennedy, étant donné que Ted n'a pas encore été assassiné et qu'il n'est pas mort dans un accident d'avion ni n'a subi de lobotomie, même s'il compte bon nombre d'ennemis, à commencer par les militants anti-avortement qui ne lui pardonnent pas d'avoir changé d'avis sur la question, alors que les Kennedy, bons catholiques, furent peu enclins à limiter le nombre de naissances, car Rose Kennedy fut, si vous avez bien suivie, la mère de neuf enfants et qu'elle en a vu mourir quatre de façon tragique, ce qui ne l'a pas empêchée de mourir elle-même à l'âge de cent-quatre ans d'une pneumonie⁸. Nous ne tenterons pas ci-dessous de dessiner l'arbre généalogique des descendants de Rose, où nous trouverons entre autres le nom de famille Schwarzenegger, étant donné que le célèbre bodybuilder s'avère être l'époux de Maria Shriver, la fille d'Eunice, sœur de John – et de Bob et de Rosemary et de Jean et de Kick et de Ted et de Joe Jr et de Patricia – dont il a trois enfants, Katherine Eunice, Christina Maria et Patrick Arnold, qui sont donc les arrière-petits-enfants de Rose, dont le nombre demeure un mystère, étant donné que

⁸ La longueur de cette phrase, que signifie-t-elle ? L'homme a l'habitude du style bref, télégraphique : *Ferme abandonnée, dans la grange. Ne pas être vu.* Or ici, les mots cognent à la porte pour entrer tous en même temps dans la phrase. L'homme en est comme étourdi. Il a l'impression de se noyer. *C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.* Et voilà justement que l'écrit déborde, qu'il fait s'effondrer les murs de la grange, qu'il s'en échappe, comme d'une prison. Ce qu'y a dans la grange, ce qui y est écrit, ce qu'il y a dans le cahier, s'est envolé, a survolé l'Atlantique, a réuni dans une seule phrase l'Amérique entière, et l'homme ne comprend pas ce geste. Il s'acharne à penser ce qu'on lui a dit de penser : *C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.*

Bobby semble avoir semé à tout vent la petite graine des Kennedy et que la vie privée de cette famille n'est, n'en déplaît à la bonne vieille Rose, élevée par le pape Pie XII à la dignité de comtesse pontificale *ad personnam* en raison de son exemplarité familiale, pas très catholique.

Six heures vingt-six. Des gens sur le quai, l'air morne. Ils vont au travail, reviendront ce soir. Les barrières. Le train. Plusieurs personnes sur le quai. D'autres arrivent. Un autre train, dans l'autre direction. L'air tout aussi morne, les gens de ce train-là. Vont au travail aussi. Et lui, quel est son travail ? Il est envoyé ici, au milieu de nulle part, par quelqu'un, il ne sait pas qui, il vient de passer une journée à errer dans une grange, à observer des dessins, à chasser des mouches, il a trouvé un cahier d'écolier et un livre d'histoire, semble-t-il, un truc sur l'Amérique. Avoir fait tout ce trajet pour retomber sur l'Amérique, est-ce que ça en vaut le coup ? D'autres gens encore, un autre train. Récapitulons : *ferme abandonnée, dans la grange. Ne pas être vu.* L'ordre de mission. Mais est-ce vraiment un ordre ? À aucun moment, ils ne l'ont forcé. Ils lui ont dit de venir et il est venu. S'il n'était pas venu, il serait resté là-bas, c'est tout. Ne pas être vu : cette lumière dans la maison d'à côté et ces voix, surtout ces voix, comme des guides. Un papier enroulé sur lui-même avec cette lettre, F., et c'est tout. Ce moment où la tapette à mouches a semblé – la fatigue du voyage sans doute, le décalage horaire – bouger toute seule et la découverte de cette pièce secrète, là encore comme si quelqu'un lui montrait le

chemin. Le cahier et le livre. Le livre ? Il feuillette. Une sorte d'album sur les États-Unis, illustré, Christophe Collomb qui découvre l'Amérique, puis Boston, la Tea Party, il a appris tout ça à l'école, la déclaration d'indépendance, 4 juillet 1776, on lui a fait répéter les noms des pères fondateurs, ils sont écrits en gras dans le livre, Benjamin Franklin, George Washington, John Adams, Thomas Jefferson, John Jay, James Madison et Alexander Hamilton. Il a dû les citer, il se souvient, ce jour-là et il en avait trouvé six, il lui en manquait un, pas moyen de le retrouver, sur le bout de la langue, qu'il était, John Jay, ce n'est pas le plus connu, il ne saurait plus dire son rôle dans cette histoire, mais là n'est pas l'essentiel. Il tourne les pages : des cow-boys, des Indiens, des esclaves, la guerre de Sécession, la ruée vers l'or, le chemin de fer, rien que du classique, des hommes qui font fortune, Rockefeller, J.P. Morgan, quasiment aucune femme sinon celles qui dansent dans des saloons où l'on se jette des choppes de bière à la figure, puis l'industrie florissante, les usines Ford à Detroit, les abattoirs de Chicago, la Californie, Hollywood, des portraits de présidents, Wilson, Roosevelt, Eisenhower, Kennedy, son assassinat, celui de Martin Luther King, le premier homme sur la lune, de la publicité pour des cigarettes, il a loupé quelques pages, revient en arrière, la Prohibition, Al Capone, la crise de vingt-neuf, des ranchs, des rodéos, des bisons, tout un tas d'autres animaux, d'autres paysages, des montagnes, des déserts, les Everglades, le Grand Canyon, le Mont Rushmore, la route 66, tout un fatras de clichés que celui qui possédait ce livre a visiblement lu, relu et rerelu, même si rien n'est inscrit ni souligné dans le livre. C'est un livre qu'on ne touche qu'avec les yeux, pas questions d'y inscrire quoi que ce soit, ce serait un sacrilège,

pour écrire il y a le cahier.

(C'est une écriture en pattes de mouche, justement, des jambes longues, fines, alertes, peu de ratures, pas de notes en marge, pas de marge du tout, presque pas, un flux, un vol continu, irrégulier, dépassant les lignes, se chevauchant, cela ressemble – mimétisme ou hasard ? – à une nuée d'insectes.)

Les mouches sont des sales bêtes, prétend-on. Les mouches ne servent à rien, affirme-t-on, prêt à s'en débarrasser de diverses manières que nous ne détaillerons pas ici, étant donné que nous pensons que non, les mouches ont leur utilité et que ce sont, n'en déplaise aux manieurs de tapettes, des animaux précieux. Saviez-vous par exemple que c'est grâce à la mouche drosophile, alias mouche des fruits ou mouche du vinaigre, que le célèbre généticien Thomas H. Morgan – rien à voir avec J.P. – parvint à prouver que les expériences de Mendel avec les petits pois marchaient aussi pour les animaux ? Il remarqua en effet parmi des mouches aux yeux rouges un individu aux yeux blancs, un mâle mutant, ce dont il déduisit plein de choses compliquées à propos des allèles, des phénotypes, des chromosomes et de plein d'autres mots compliqués que nous vous épargnerons. Mais revenons à nos mouches, étant donné que les mouches que vous pourchassez sans relâche ne sont généralement pas des drosophiles mais de simples mouches domestiques, alias *musca domestica*, insectes de l'ordre des diptères et du sous-ordre des brachycères, comme toutes les autres mouches, dont nous pouvons citer notamment la mouche aux yeux

pédonculés, la mouche des pluies ou anthomyie pluviale, la mouche tsé-tsé et bien entendu l'incontournable mouche à merde, dite aussi scatophage du fumier, ce qui veut dire qu'elle bouffe des beuses, ce qui nous dégoûte tant que nous n'allons pas plus explorer les mystères de la mouche à merde que ceux de la drosophile. Cela étant dit et puisque qu'il est question d'excréments, je me permets de lancer un appel : quelqu'un parmi les savants qui assistent à cette conférence connaît-il la suite de cette chanson à fredonner sur l'air de la biche mutine parmi les marronniers jadis brillamment interprétée par une certaine Frédérique qui commit également une chanson sur les papillons ainsi que *Prends garde au chat*, un avertissement destiné aux petites souris que nous aurions dû intégrer à notre exposé félin aux côtés de Charles Baudelaire et de Guillaume Apollinaire, mais revenons à nos mouches dans une version un peu moins mutine – pour ne pas dire cucul-la-praline – que la version originale, bref existe-t-il une suite à ce chef-d'œuvre ?

*Une mouche patine
Sur la planche à fumier
Glissant vers la courtine
Où la merde l'attendait.*

Ce détour qui ne nous honore certes pas nous permet néanmoins d'évoquer une autre expression, la fameuse *patinoire à mouche* qui se dit des crânes chauves, et puisque nous en sommes aux idiotismes (et aux idioties), ajoutons en vrac quelques autres utilisations intéressantes du mot *mouche*, par exemple *prendre la mouche* – c'est s'offusquer – ou encore *ne pas faire de mal à une mouche*, mais aussi *on n'attrape pas les*

mouches avec du vinaigre – sauf les drosophiles – sans oublier *on entendrait voler une mouche* et bien sûr, laissons le meilleur pour la fin, *enculer les mouches*. Mais revenons à nos mouches, les vraies. Si l'on observe les yeux d'une mouche au microscope, on se retrouve face à un spectacle de toute beauté, car ce sont des yeux sphériques composés de pas moins de cinq-mille facettes qui chacune se comporte comme un véritable œil à elle toute seule, ce qui permet à la mouche, tout en volant dans tous les sens, d'éviter les obstacles, ce qui explique au passage pourquoi il faut marquer un temps d'arrêt avant de leur roiller dessus avec une tapette, parce qu'au moindre mouvement qu'elle perçoit, la mouche, qui est beaucoup moins bête que vous vous l'imaginez, s'envole vers des cieux plus cléments, du moins la mouche ayant atteint l'état adulte car enfant, la mouche n'est qu'une larve, ce qui, je vous l'accorde, n'est pas très ragoûtant. Le stade larvaire, que certains d'entre nous semblent ne pas avoir dépassé, suit immédiatement l'éclosion de l'œuf et précède la métamorphose, car oui, les mouches, comme les papillons, sont le produit de métamorphoses, elles étaient des asticots, les voilà (presque) des oiseaux, ce stade larvaire nous faisant penser immédiatement aux fameux vers à queue que l'on trouve dans nos fermes tout près des lieux humides, comme par exemple au fond des escaliers de la cave de derrière – ou de devant, peu importe – ou, après la pluie jusque dans le corridor du rez-de-chaussée, ces immondices que sont les vers à queue – avez-vous déjà marché à pieds nus sur eux ? c'est une expérience traumatisante, je vous l'assure, surtout la nuit quand vous êtes planté devant la porte de la cave de derrière – ou de devant – et que vous n'arrivez pas à ouvrir la porte parce que vous ne savez plus dans quel sens il faut

tourner la clé et qu'en plus ça pue la choucroute rance – mais revenons à nos vers à queue pour retomber sur nos pattes, car une fois qu'ils n'ont plus de queue, les vers à queue ont bel et bien des pattes, six pattes pour être précis, puisqu'ils se métamorphosent – ne devient pas papillon qui veut, nous en reparlerons peut-être, ce serait un joli sujet pour une nouvelle présentation – en un animal nommé éristale qui ressemble fort à une mouche, même si d'aucuns le prennent pour une abeille, ou *apis mellifera*, ou plus précisément pour un faux-bourdon, soit le mâle de l'abeille, alors qu'il ne s'agit que d'une sorte de mouche appelée éristale gluante en souvenir de sa larve dont je peux vous assurer en effet qu'elle est gluante, mais l'éristale est-il véritablement une mouche, c'est une autre question à laquelle il n'est pas lieu de répondre ici, étant donné qu'il est déjà temps de conclure ces savantes considérations en nous attardant quelque peu sur la mort de la mouche, trop souvent administrée sans le moindre remords, alors que, comme l'écrivait Marguerite Duras,

La mort d'une mouche, c'est la mort. C'est la mort en marche vers une certaine fin du monde, qui étend le champ du sommeil dernier. On voit mourir un chien, on voit mourir un cheval, et on dit quelque chose, par exemple, pauvre bête... Mais qu'une mouche meure, on ne dit rien, on ne consigne pas, rien.

Afin de réparer ce tragique oubli de la mort des mouches, je vous propose, chers amis, en guise de conclusion à notre évocation de cet animal injustement persécuté, une minute de silence en l'honneur de toutes les mouches disparues. Je vous remercie.

(Que cherche-t-il à faire ? Un exposé, il utilise plusieurs fois le terme, mais s'il s'agit d'un exposé, autrement dit d'un devoir scolaire, ce à quoi semblent en effet s'apparenter les premières pages du cahier, ces lignes plutôt sages à propos des moutons et des vaches, on peut constater, à partir des chevaux puis des chats, que ce n'est pas tant l'animal qu'il s'agit de présenter que ce qui tourne autour de l'animal. Même si les aspects strictement zoologiques ne manquent pas d'être abordés, à l'instar des questions génétiques soulevées par l'étude de la drosophile, ces considérations scientifiques cèdent rapidement le pas à des dérives qui s'affirment au fil des textes comme de plus en plus littéraires, citant certes les grands classiques, car comment en effet évoquer les chats sans citer Baudelaire, mais aussi des auteurs plus pointus, comme Marguerite Duras, ou des chansons populaires certes savoureuses mais pour le moins potaches, où l'on sent – c'est une hypothèse – que l'auteur en passant de l'enfance à l'adolescence – cette histoire de mouche, ce n'est pas un texte d'enfant, mais ce n'est pas un texte d'adulte non plus, c'est un texte de jeune homme – une fille ne se serait pas abaissées aux vulgarités que l'on constate ici – mal dans sa peau, car un jeune homme bien dans sa peau ne vas pas s'intéresser aux mouches, même si l'évolution – moutons, vaches, chevaux, chats, mouches – suggère une sortie progressive du monde des clichés, les animaux de la ferme à Mathurin qu'on apprend aux petits enfants cédant la place à des bêtes plus inquiétantes, les chats pouvant certes encore figurer dans le bestiaire enfantin mais les mouches marquant une réelle rupture, nous semble-t-il. Un adolescent solitaire donc, une sorte de geek ou de nerd d'avant Internet, un intello à lunette rejeté par les filles, voilà qui pourrait être l'auteur de ce que l'on pourrait appeler des conférences que peut-être, caché dans ce recoin de grange où il les écrivit, il devait s'entraîner à prononcer à haute voix, se prenant pour quelque orateur de génie ou quelque humoriste subtil parodiant les discours du savoir autorisé pour mieux en montrer les absurdités. Quoi qu'il en soit, les textes de ce

cabier, du moins ceux qui touchent aux animaux, demeurent pour le moment sans explication définitivement convaincante.)

Le matin, elle s'ennuie, la vieille. À côté, il n'y a plus personne, il n'y a plus lui qui sort en premier, les cheveux ébouriffés, mal rasé, les yeux à peine ouverts, il n'y a plus F. qui vient chercher son papier à tourner, il n'y a plus la lumière qui s'allume dans la chambre de l'enfant et puis elle qui sort, qui vient chercher le lait et qui rentre à nouveau, il n'y a même plus le meuglement des vaches. Tout ce qu'il reste, ce sont ces quatre moutons, ceux à Ernest, et encore, ce ne sont plus les mêmes qu'à l'époque, ceux de l'époque, ça fait longtemps qu'on les a bouffés, en merguez, peut-être même que c'est elle-même, la vieille, qui les a bouffés, ces moutons devenus merguez, mais avant tout, le matin, il faut faire la prière, elle marmonne, la vieille, les mots de la prière, *je vous salue Marie pleine de grâce*, la prière ça vient tout seul, c'est comme une mélodie qu'on a dans la tête, ça se dit sans qu'on y pense, *le Seigneur soit avec vous*, même si des fois elle s'emmêle les pinceaux, la vieille, elle commence une prière et c'en est une autre quand elle termine, *et avec votre esprit*, ce sont des mots qui se suivent, les prières, des formules magiques, il faut les dire tous les matins, *célébrons le mystère de la foi*, ça fait plaisir au bon Dieu qu'on les dise, les prières, le matin, comme ça on échappe aux flammes de l'enfer, *nous proclamons ta mort Seigneur Jésus*, elle est allée à Lourdes, la vieille, c'est son seul voyage, elle a vu des miraculés, la vieille, on avait pris le car et on avait récité des prières toute la journée,

ça fait beaucoup, toute la journée, *nous célébrons ta résurrection*, le matin, les prières, ça suffit, même si ça revient dans la tête un peu n'importe quand tellement on les a récitées, ces prières, *nous attendons ta venue dans la gloire*, elles font partie de nous, et quand on aura tout oublié, il n'y a aura plus qu'elles, les vieux dans les homes – elle ne veut pas aller au home, la vieille, elle n'est pas encore assez vieille pour aller au home – les vieilles dans les homes surtout, elles n'ont plus que ça dans la tête, des prières, *je confesse à Dieu Tout-Puissant*, des prières et des jurons, parce que les vieilles dans les homes, elles passent leur temps à s'insulter et à prier, et la vieille ne veut pas de ça, pas tout de suite, *c'est pourquoi je supplie la Vierge Marie*, elle a encore des choses à faire ici, cuire le lait, couper le pain, aller chercher un pot de confiture à la cave, regarder les cartes postales qu'il lui envoie. Elle est déjà allée deux fois à la boîte aux lettres, la vieille, le facteur est en retard ce matin, il est de plus en plus souvent en retard, ce n'est plus le même facteur qu'à l'époque, c'est un petit monsieur pressé, venez boire un café, pas le temps, à l'époque, il arrivait plus tôt, le facteur et il avait le temps de prendre un café, mais de nos jours il arrive plus tard et il n'a pas le temps et la vieille, en attendant, s'ennuie, elle a fini de réciter ses prières, elle a mangé une tartine et bu un café au lait, qu'est-ce qu'elle peut bien faire, si tôt le matin, s'il n'y a même pas le journal, non pas que ça l'intéresse, le journal, l'actualité, la politique, elle s'en fiche, la vieille, dans le journal, elle lit la page froide, les morts, parce qu'un enterrement, ça fait une sortie, la météo et l'international, elle lit l'international, la vieille, mais pas tout l'international, l'Afrique elle lit pas, la Chine non plus, l'Europe non plus, elle lit l'Amérique, la vieille, à cause de ce qu'elle sait, la vieille, elle lit l'Amérique

à cause de ceux d'à côté, à cause de l'enfant et de sa chanson avec San Francisco, elle lit l'Amérique, la vieille, elle se récite, quand elle a fini ses prières, le nom des présidents, ceux qu'elle sait – celui de maintenant, elle hésite souvent, elle dit le nom d'un d'il y a vingt ans – elle aimait bien le président Ronald Reagan, parce qu'il avait été acteur de cinéma, et aussi, elle essaie de faire la liste complète, Jimmy Carter, il avait été fermier sur des champs de cacahuètes, et Bill Clinton, George Bush, il y en a eu deux, des George Bush, le père et le fils, et encore – comment il s'appelait, celui-là ? il avait démissionné à cause d'une affaire d'espions, ils en avaient beaucoup parlé dans les journaux, de cette affaire, à l'époque – Richard Nixon, et ce noir maintenant – est-ce qu'il est toujours président ? – Barak Obama, elle a l'impression de les connaître tous, les présidents d'Amérique, la vieille, et les premières dames aussi, Nancy Reagan, Jackie Kennedy, Laura Bush et l'autre, celle qui a failli devenir elle-même présidente – une femme présidente, ça peut exister qu'en Amérique, elle se dit la vieille, même si elle n'a pas été présidente, celle-là, finalement, comment elle s'appelle déjà ? – Hillary Clinton, elle sait tout sur l'Amérique, la vieille, à cause du gamin qui n'avait que ça à la bouche, l'Amérique et à cause des cartes postales. Chaque semaine, elle en reçoit une, de carte postale, c'est surtout pour ça qu'elle attend le facteur, chaque semaine il lui en envoie une, elle en fait la collection, la vieille, et quand elle s'ennuie, elle va chercher la boîte dans le tiroir du buffet et elle les regarde, la vieille, il y a la statue de la liberté, c'est à New-York qu'elle est, la statue la liberté, avec des gratte-ciels, tout un tas de gratte-ciels au bord de l'eau, à New-York, là où il y a eu ces avions sur les tours, elle a vu ça à la télé, la vieille, elle a lu

ça dans les journaux, les jours qui ont suivi les avions dans les tours, il n'y avait que ça dans les journaux, l'Amérique attaquée, des gens qui se jetaient par les fenêtres, les tours qui s'effondrent, les pompiers qui sauvent des gens, le président – c'était lequel ? un des Bush, elle pense, la vieille, le père ou le fils ? – qui dit que c'est la guerre et les militaires américains qui envahissent le Vietnam, non, un autre pays, un pays avec des Arabes, elle ne sait plus lequel, la vieille, un pays de mécréants, il faut vite dire une prière, *Notre Père qui êtes aux Cieux*, elle n'a jamais pu tutoyer Dieu, la vieille, elle n'a jamais pu réciter les prières autrement que comme on lui avait appris, elle dit toujours *le fruit de vos entrailles*, elle trouve que c'est plus joli que juste *votre enfant* et dans le *Notre Père* ils ont aussi changé quelque chose mais elle ne sait plus quoi, la vieille, à la messe, elle se trompe à chaque fois, mais là, sur cette autre carte postale, ce n'est pas New-York, c'est un désert, ça s'appelle la vallée de la mort, elle ne la regarde pas longtemps, cette photo de désert, elle préfère les Montagnes Rocheuses, ça ressemble un peu aux montagnes de chez nous, ou les villes, elle se récite les villes d'Amérique en regardant les cartes postales, la vieille, Washington, c'est la capitale, sur la photo, c'est le Capitole, et aussi la Maison Blanche, où habitent le président et la première dame, Philadelphie, Miami, La Nouvelle-Orléans, Chicago, Seattle, Boston, Atlanta, Phoenix, Dallas – elle trouve J.R. très beau, la vieille, ça fait longtemps qu'ils n'ont plus passé *Dallas* à la télé – et aussi Indianapolis, Buffalo, Des Moines – elle trouve que c'est un drôle de nom, pour une ville, Des Moines, la vieille – et encore – elle a reçu des cartes de toutes ces villes, la vieille, et pas seulement des villes, mais des routes, des maisons toutes seules au milieu de nulle part, des

hôtels, des campings, des restaurants où il est écrit *Diner* dessus, des pompes à essence, des camions, des aéroports, des grands magasins, des bisons, des Indiens, des lacs, des rivières, des étangs, elle a reçu des cartes postales avec tout ce qu'on peut trouver en Amérique, la vieille – El Paso, Milwaukee, Houston, Los Angeles, Bufford – un seul habitant à Bufford, c'est écrit sur le panneau – Sioux Falls, Denver, Baton-Rouge – encore un drôle de nom – et San Francisco, elle a aussi, c'est celle tout en bas de la pile, San Francisco, *nous irons jusqu'à San Francisco*, elle a dans la main la carte de postale de San Francisco, la vieille, et elle la retourne, il n'y a rien d'écrit sur l'autre côté, une étiquette avec son adresse à elle et une seule lettre, toujours la même : F.

Le jour le plus important en Amérique, ce n'est pas le 4 juillet ni Thanksgiving ni le jour de l'élection présidentielle ni même le jour où le premier homme a marché sur la lune, le jour le plus important en Amérique, c'est la finale du Super Bowl, remportée cette année par les San Francisco 49ers face aux San Diego Chargers sur le score de 49 à 26. Le Super Bowl, c'est un match de football américain et le football américain n'a rien à voir avec notre football à nous, qu'ils appelle Soccer et qui ne les intéresse que très moyennement, étant donné que ce sont surtout les femmes, en Amérique, qui joue au Soccer, alors que les hommes, les vrais, jouent au football américain, au base-ball ou au hockey sur glace, mais attention, le Super Bowl, c'est beaucoup plus qu'un vulgaire match de football américain, c'est un vrai show qui

comme il se doit commence, après le feu d'artifice de circonstance, par l'hymne national, chanté cette année par l'actrice Kathie Lee Gifford qui n'est autre que l'épouse de Frank Gifford, mais qui est Frank Gifford, me demanderez-vous alors qu'aucun américain n'oserait poser une telle question tant cet homme est considéré comme un dieu vivant, Frank Gifford est une star du football américain, vainqueur du Super Bowl 1956 au poste de halfback – ne me demandez pas ce que c'est, j'en ai aucune idée, les règles du football américain m'étant totalement inconnues – avec les New York Giants et désormais commentateur du Super Bowl qui cette année avait lieu au Joe Robbie Stadium à Miami⁹, mais attention, le Super Bowl, nous l'avons déjà dit et nous ne le répéterons jamais assez, c'est bien plus qu'un simple match de football américain et le moment le plus extraordinaire du Super Bowl, c'est la mi-temps, avec cette année pour commencer des types tout en muscles à torse nu qui surgissent de terre en compagnie de la pulpeuse Patti LaBelle, avant que ne tombent du ciel Indiana Jones et sa blonde prêts à affronter les pires dangers afin de sauver des griffes d'immenses sauvages un Graal qui n'est autre que le Super Bowl lui-même, avant que Tony Bennett ne surgisse en caravane en compagnie d'un Arturo Sandoval aux aigus stratosphériques puis qu'éclate une bagarre générale où le brave Indiana Jones défait avec brio une horde sans pitié d'étrangers

⁹ L'homme non plus n'y a jamais rien compris, au football américain, et il n'a jamais compris non plus l'hystérie qu'il y avait là-bas le jour de ce match qui en effet surpassait tout dans le cœur des Américains, ce qui montre que l'auteur du cahier, même s'il n'a jamais mis les pieds en Amérique, a tout pigé, mieux que l'homme lui-même, pour qui les États-Unis sont toujours restés un mystère.

sanguinaires, mais voilà que c'est la chanson du Roi Lion et ce show on n'y pige rien¹⁰, ça dure dix minutes, on a tout Disney en un, le public hurle du début à la fin, il attend les joueurs, c'est reparti pour un tour, les San Francisco 49ers écrasent les San Diego Chargers sur le score de 49 à 26, de la Californie à la Floride – tout cela se passait à Miami – c'est l'Amérique triomphante, la toute-puissante Amérique, le rêve américain d'infinites conquêtes, incarné par l'intrépide Indiana Jones et par les héros du match, qui rentrent au vestiaire fiers et heureux d'avoir avec brio défendu la glorieuse et immortelle nation américaine¹¹. C'est cette Amérique-là que je veux rencontrer, l'Amérique qui n'a peur de rien, l'Amérique où tout est possible, l'Amérique clinquante et grandiloquente du Super Bowl¹².

¹⁰ Deuxième moment où l'auteur avoue son ignorance des moeurs américaines. Encore un parallèle avec l'homme : lui, qu'y a-t-il compris, à l'Amérique ? Les motos, les bars à filles, les motels crasseux, les routes interminables au milieu des déserts. De l'Amérique, il a lui aussi vu les clichés, l'homme, mais jamais il ne s'y est senti chez lui. Lui aussi, le spectacle du Super Bowl l'a impressionné, mais lui aussi est reste bouche bée devant les clinquants et les paillettes, abasourdi par la vacuité d'une culture sans autre référence que le dernier film à succès effaçant le précédent mais que le suivant poussera à peine né dans les ténèbres de l'oubli.

¹¹ L'hypothèse de l'autiste, se dit l'homme, ne colle pas. Cette phrase-là, de toute évidence, transpire l'ironie. Or les autistes, c'est du moins l'idée que l'homme s'en fait, ne sont pas capables d'ironie, ils prennent tout au premier degré, un peu comme les Américains devant le Super Bowl, même si là non plus, le terme d'autistes ne semble pas convenir.

¹² Ou alors il n'y a pas la moindre ironie, il y a juste une fascination et ce serait ça, le handicap dont l'auteur sait quelque chose, une forme de – l'homme n'a pas les mots médicaux – pouvoir d'attraction qui attire irrémédiablement l'enfant ou l'adolescent vers l'Amérique, une sorte d'obsession, de monomanie, c'est peut-être

Il faut faire attention, ne pas trop faire de bruit en descendant, ne pas se planter des échardes dans les pieds, ne pas tomber en bas des escaliers et réveiller tout le monde, même s'il sait, l'enfant, que tout le monde est déjà réveillé, il a entendu la machine à traire qui s'allume, il sait que c'est le moment, qu'elle est toute seule dans le lit, que la place à côté est bien chaude parce qu'il vient de partir, alors il descend sans faire trop de bruit, mais ça craque et forcément ça s'entend, alors il marche sur la pointe de pieds, ce qui ne change pas grand-chose, ce ne sont pas ses pieds qui craquent mais les escaliers, et une fois en bas c'est le parquet qui craque, de toute façon elle a entendu qu'il arrivait, tous les matins elle l'attend, elle fait semblant de dormir encore mais elle ne dort pas, il sait bien qu'elle ne dort pas. *Il croit que je dors, il essaie d'être discret, ouvre la porte lentement, regarde d'un côté puis de l'autre, entre à pas de loup, vient se coucher sous le duvet encore chaud et se rendort. Petit à petit, je me rapproche de lui, je tends la main vers sa tête, je lui ébouriffe les cheveux, je le regarde respirer, un petit souffle régulier d'enfant que le sommeil a repris. À quoi peut-il bien rêver ? Des histoires d'Amérique sans doute, il en est ravagé, de l'Amérique, il doit s'imaginer sur un cheval – l'exposé sur les chevaux, il a voulu le faire tout seul, il est grand maintenant, voilà ce qu'il dit, mais là, dans mon lit, c'est encore mon tout petit – il doit rêver à ces grands espaces, ces déserts, le fleuve Mississippi, il aime ce mot-là, il passe des heures à le répéter, le mot Mississippi, c'est un vrai casse-pied quand il a ce genre de lubies, à tout ce que tu lui dis il te répond Mississippi,*

ça, son problème, il est monomaniaque, mais pourquoi les animaux, alors ? Bimaniaque, est-ce que ça existe ? L'homme ne sait pas. Il ne sait rien, depuis toujours.

Mississippi, Mississippi, tellement que tu as envie de le gifler, mais tu ne le fais pas, c'est ton petit, il a beau avoir des idées bizarres, ça reste ton petit, alors tu lui dis juste arrête voir avec ton Mississippi et ça repart de plus belle, quand c'est pas sa chanson avec San Francisco ou ses histoires d'animaux, il peut vraiment être insupportable, alors il faut en profiter pendant qu'il est tout calme et le regarder dormir. Elle croit qu'il dort mais non, il a les yeux ouverts juste un tout petit peu et il la voit, un peu floue, un peu derrière les cils qui tremblent, mais il la voit quand même, l'enfant, et il voit qu'elle le regarde et qu'elle sourit quand elle le regarde. Le reste de la journée, elle ne sourit pas. Elle a beaucoup de travail, laver les boilles, faire à déjeuner, aller au jardin, aller en commissions, faire à dîner, laver la vaisselle, repasser le linge, aller aider aux patates ou au tabac, apporter les trois heures, regarder *Top Models* – *Top Models*, c'est un feuilleton qui se passe en Amérique, mais ce n'est pas de cette Amérique-là que rêve l'enfant, ça se passe toujours dedans, des histoires de couture et de mariages, la famille Forrester et Sally Spectra, je t'aime tu ne m'aimes plus, l'enfant n'y comprend rien, à *Top Models*, mais des fois il regarde avec elle parce que ça se passe en Amérique, à Los Angeles, mais il a de la peine à comprendre si Ridge est encore avec Brooke ou s'il est de nouveau avec Taylor qui était avec Eric qui a rompu avec Stéphanie, mais ça, c'était il y a deux semaines, peut-être qu'aujourd'hui tout a changé, il est perdu, l'enfant, pire que devant la porte de la cave de derrière – et après *Top Models* elle doit encore faire le souper et aller lui dire bonne nuit, parce que si elle ne vient pas lui dire bonne nuit il n'arrive pas à dormir, l'enfant. Lui aussi, il vient lui dire bonne nuit et il reste un petit moment de plus qu'elle, c'est leur moment à eux, aux hommes de la maison, et des fois il y a

aussi F. qui vient mais d'habitude non, F. n'aime pas trop les enfants, parce qu'ils font du bruit, mais l'enfant n'est pas un de ces enfants qui font du bruit, c'est un enfant calme, un enfant qui aime lire et qui écrit des choses dans son cahier, des choses secrètes. D'un côté du cahier, c'est sur les animaux, il a déjà fait les moutons, les vaches et les chevaux, mais de l'autre côté du cahier – est-ce qu'on peut dire devant et derrière pour un cahier ? – c'est sur après, quand l'enfant sera en Amérique, mais cet autre côté du cahier personne n'a le droit de le lire, c'est privé, c'est comme la chambre de F., personne n'entre, c'est lui qui dit non, c'est privé, la chambre de l'enfant on peut entrer mais le cahier on peut lire les animaux mais pas l'autre côté, c'est interdit. *Je vois bien qu'il a les yeux entrouverts, je sais qu'il ne dort plus, mais c'est bien de faire encore semblant un moment, parce qu'après on n'arrêtera pas une minute, il est quelle heure ? Déjà ? Réveille-toi, mon petit. Il ouvre les yeux un peu plus grand. Hello, je lui dis, c'est le seul mot que je connais en américain, avec cow-boy, hello cow-boy, je lui dis, et il sourit, il faut te lever, t'habiller, te nettoyer la figure, manger tes céréales, boire ton chocolat au lait, te relaver la figure, te brosser les dents, mettre un gilet, mettre une veste, mettre tes souliers, les attacher, prendre ta serviette, ne pas oublier la récré, un fruit, c'est meilleur pour la santé, une pomme, et bien ranger tous tes cahiers, pas les mélanger avec la nourriture, fermer la serviette, fermer la veste, mettre une cagoule parce qu'il fait froid, des gants, une écharpe, tu as bien repris tous tes cahiers, et n'oublie d'éteindre la lumière en sortant.*

Il est certain de l'avoir déjà vu à quelque part, ce type. Il est

assis au comptoir et il commande des frites. Seulement des frites ? Seulement des frites, avec de l'eau, il n'a pas envie de viande aujourd'hui. Pas envie de viande ? La serveuse le dévisage. Elle ne comprend pas qu'on puisse ne pas avoir envie de viande. Personne n'a pas envie de viande. Elle ne comprend pas non plus qu'on boive de l'eau, mais lui, il veut de l'eau et des frites, c'est tout, ça suffit, sans ketchup, les frites, un peu de sel, pas de sauce, c'est bon comme ça, les frites, ça garde un peu le goût des patates. Le type est assis sur une banquette rouge en skaï, il boit un coca, mange un muffin, lit un journal, ou fait semblant, l'homme a l'impression que si ce type est là, c'est pour lui, mais pourquoi pour lui ? Ce sont eux qui l'envoient, peut-être. Ils le surveillent. Mais ce type-là, il l'a déjà vu quelque part. L'homme enfourne quelques frites dans sa bouche, il avale une gorgée d'eau, aurait dû dire qu'il la voulait non gazeuse, son eau, mais ce n'est pas l'essentiel, l'essentiel, c'est de retrouver qui est ce type, parce qu'il n'en démord pas, ce type, il l'a déjà vu quelque part. La serveuse lui dit quelque chose. Il n'a pas entendu. Il est perdu dans ses pensées : la fois où il les avaient vu tous, ceux de l'organisation, ceux qui lui avaient donné cette étrange mission, attendre, on vous donnera des instructions en temps voulu, mais le temps voulu n'était pas encore arrivé, ou peut-être c'est aujourd'hui, mais la fois où il les avait vu tous, il n'y était pas, ce type, il en est certain, il avait gardé précisément en mémoire chacun de leurs visages, celui-là n'en faisait pas partie, mais où avait-il bien pu croiser ce type, alors ? Les frites baignent dans l'huile. Il y touche à peine. La serveuse recommence à lui parler. Il la regarde. Pas mal, se dit-il, pas mal mais sans plus. Une bouche charnue, des yeux éteints, une fille qui aurait pu être jolie si elle avait

été ailleurs, mais passer huit heures par jour derrière un comptoir à servir des frites, des bières et des muffins, faut pas demander l'impossible. Elle doit sans doute se coltiner à la maison – un minuscule appartement au dixième étage d'un immeuble vétuste d'où on entend tout ce qu'il se passe chez les voisins, le type qui bat sa femme, celui qui rote sa pizza froide devant la télé, celle qui racole trois nouveaux mecs par semaines et hurle comme un cochon qu'on égorgé pendant que le lit grinçant cogne contre le mur de la salle de bain – elle doit torcher trois ou quatre chiards obèses et mal élevés, forcément mal élevés, pas de sa faute à elle s'il sont mal élevés mais parce que le salaud qui les lui a collés a foutu le camp avec une pétasse et qu'après une journée entière à servir des types plus pénibles et patibulaires les uns que les autres dans un boui-boui comme celui-là, tes mioches, ils ont beau être adorables, tu les parques devant la télé pour qu'ils te foutent la paix et qu'ils poussent comme ils peuvent mais pas droit et toi tu t'affales sur le fauteuil et quand tu ouvres l'œil c'est déjà l'heure de retrouver ton comptoir, ces clients mornes qui te reluquent un instant puis te regardent d'un air dégoûté sans te dire ni bonjour ni merci, mais elle commence à parler plus fort et à s'animer et il se dit que quand elle s'anime, finalement non, sa vie est peut-être un peu moins glauque que ça, qu'est-ce qu'il en sait au fond ? Il tend l'oreille : ce type là-bas, il veut vous parler. Il dit que c'est important. L'organisation, il a ajouté. L'homme lève la tête : merci mademoiselle. Elle lui sourit. Il a l'impression – mais qu'est-ce qu'il en sait ? – que ses yeux se sont rallumés, mais si ce type est lié à l'organisation, cette fille-là, tant pis pour elle, elle a sans doute un mari qui l'aime, des enfants adorables, un chien qu'elle vénère, mais elle a déjà quitté son

esprit et le voilà assis en face du type. Oui, il l'a déjà vu quelque part. De plus près, c'est évident. Mais où ? Non, il ne s'en souvient pas. Vraiment, il donne sa langue au chat. Le type – maigre, mal rasé, les cheveux en bataille – s'acharne : vraiment, vous ne vous souvenez pas ? Puisque je vous le dis. Peu importe, ce n'est pas du passé qu'il s'agit, du moins pas encore, monsieur. Il l'a vu dans un lieu qui ressemblait à celui-ci, un bar peut-être, et il faisait nuit, voilà tout ce dont il parvient à se souvenir. Un bar, une nuit, ce type, des barbus autour d'une table de billard, une serveuse plus tape-à-l'œil que celle d'ici, c'était quand, c'était où, il en a fréquenté tellement, des bars. *C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.* Pardon ? Le type répéta. *C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.* Il a déjà parlé à ce type, il en est de plus en plus certain, il était tard, ils avaient beaucoup bu, l'autre lui avait raconté des choses, il avait écouté, s'y était intéressé au début, mais l'autre lui avait tenu la jambe, il avait parlé à n'en plus finir, il lui avait payé des bières, des gins, des cocktails, il ne se souvient plus tout à fait, c'était toujours le type qui payait, lui n'arrivait plus à suivre, il y avait un verre sur la table, puis deux, puis trois, il s'humectait les lèvres de temps en temps pendant que l'autre avalait d'un trait tous ses verres et parlait, surtout parlait, racontait des histoires de voyages, des aventures, des choses avec des animaux aussi, et des gens, une vieille dame, un couple, et F., il y avait cette lettre qui revenait sans cesse, F. ceci, F. cela, et le type continuait, il était ivre mort et il n'arrêtait pas de parler, mais aujourd'hui il ne dit presque rien, il répète ce qu'il vient de dire deux fois. *C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.* Quelle grange ? Justement. Le type se tait. Justement quoi ? Le type commande une bière. Il boit plus lentement

que l'autre fois. *C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.* Il était déjà question d'une grange la fois d'avant, il se souvient, le type avait décrit des dessins dans la grange mais l'homme n'avait pas écouté, qu'est-ce que ça pouvait bien lui foutre, des dessins dans une grange ? *C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.* Il y a ce qu'il y a, forcément, qu'est-ce qu'il lui veut, ce type, en lui disant cela ? Il y a ce qu'il y a, bien sûr qu'il y a ce qu'il y a, mais il y a quoi, est-ce que c'est ça, ce que l'organisation veut de lui, qu'il découvre ce que c'est que ce *il y a qu'il y a* ? *C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.* C'est écrit où ? Qui l'a écrit ? Pourquoi ? Le type ne dit plus rien, il finit sa bière d'une traite. *On vous recontactera.* Le type se lève, s'en va. *C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.* La fois d'avant, le contact avait été plus franc, plus cordial, presque intime, le type s'était confié à lui, il l'avait embarqué dans son histoire et l'homme avait essayé de l'y suivre mais avait perdu le fil, le type racontant tantôt des vieilles histoires d'enfance, un enfant dans une cave ou sur un tas de sable, une vieille dame qui sait tout, il le lui avait répété plusieurs fois, cela, *la vieille, elle sait tout*, un couple à vélo, F. – le seul parmi ceux dont il parlait qui avait un semblant de nom, les autres, c'était elle, lui, l'enfant, la vieille – qui tournait un papier dans sa main, tantôt des histoires d'animaux, il faudra venir voir, il lui disait qu'il avait chez lui tout un tas d'animaux, toute une collection, un vrai zoo, et il se lançait, le type, ce soir-là, dans d'interminables digressions à propos de la digestion des ruminants ou de la génétiques des félin et des drosophiles, mais l'homme avait trop bu, il n'écoutes pas, il faisait semblant d'approuver, oui bien sûr, le cheval est le meilleur ami de l'homme, si ça peut vous faire plaisir, oui bien sûr tout ce que vous voulez, merci

pour la bière, oui bien sûr je veux bien adhérer à votre organisation, oui mardi soir vingt-deux heures, je serai là. Il se souvint : c'était cet homme qui l'avait embarqué dans cette histoire. Le mardi qui avait suivi, il les avait vus pour la première fois.

Mission STS-63, la vingtième pour la navette *Discovery*, avec à son bord le commandant James Donald Wetherbee et comme pilote Eileen M. Collins, qui est la première femme à piloter une navette spatiale. À noter également la présence parmi les membres de l'équipage, en plus de celle de Janice E. Voss, une seconde femme, de Vladimir Titov, un Russe, ce qui prouve que la guerre froide est bel et bien terminée, et puisque nous avons cité tous les autres, n'oublions pas Michael Foale et Bernard A. Harris Jr, qui bien qu'étant des hommes américains n'en ont pas moins de mérite que les autres, non seulement parce que Michael Foale possède aussi la nationalité britannique et que Bernard Harris est noir, mais aussi parce que le goût de l'aventure, en Amérique, c'est aussi ça, explorer les confins de l'univers, même si la mission STS-63 n'a pour objectif que de rencontrer la station *Mir*, afin de sceller définitivement la réconciliation russo-américaine, mieux qu'une banale poignée de main entre Bill Clinton et Boris Eltsine¹³. Aller en Amérique, ce

¹³ L'homme ne peut s'empêcher de sourire à la lecture de ces deux noms, Eltsine l'alcoolique et Clinton le queutard, il les voit tous les deux morts de tire, Clinton qui ne peut plus se ravoir, l'autre tout fier à côté d'avoir prouvé au monde qu'une ère nouvelle de paix et de prospérité était en train de naître. À l'époque, songe-t-il,

serait comme un premier pas avant de s'envoler vers la lune, vers mars, vers le soleil, vers Proxima du Centaure, vers plus loin encore, vers toujours plus loin, jusqu'au bout de l'univers, mais l'univers a-t-il un bout, je n'en sais rien, c'est trop loin pour moi, le bout de l'univers, déjà l'Amérique, c'est trop loin – mais en Amérique, c'est possible d'aller, en Amérique, je vais aller, et dès que je peux j'y vais, en Amérique – et c'est trop dangereux, le bout de l'univers, et cosmonaute, ce n'est pas mon rêve à moi, mon rêve à moi, c'est cow-boy et chercheur d'or et motard qui sillonnaient – qui sillonnaient – les États-Unis de long, en large et en travers¹⁴.

Il est debout devant l'immense porte. Il a posé sur la table – pourquoi s'acharne-t-il à l'appeler la table de F. ? – les documents. *Ferme abandonnée, dans la grange. Ne pas être vu.* Tout est parti de là. Non, tout est parti bien avant. La grange, c'est ce type, cette phrase. *C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.* Deux fois, dans la grange, par oral, par écrit. Mais c'est par oral qu'il est dit que c'est écrit. Le type qui lui a dit

l'Amérique semblait le modèle universel, indépassable, celui que même ces méchants ruskofs que quelques années auparavant on présentait le couteau entre les dents et le doigt prêt à appuyer sur le bouton nucléaire, en venaient imiter. Peut-être l'enfant a-t-il cru à la fin de l'Histoire, à l'*American way of life* et au Disneyland perpétuel. S'il vit encore aujourd'hui, il doit être tombé de haut, dans ce cas-là, se dit l'homme.

¹⁴ Si sa mission, c'est de retrouver l'auteur du cahier, l'homme aura bien de la peine, s'il sillonne les États-Unis de long, en large et en travers. Mieux vaut, pense-t-il, l'attendre ici, puisque c'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a et que c'est écrit.

ça, qui est-ce ? Est-il le propriétaire du livre ? Est-il l'auteur du cahier ? Est-il F. ? Un papier enroulé avec cette seule lettre, F., apparu sur cette table, les mouches qui tournent autour du papier, du cahier, du livre, et l'homme est planté là, debout devant l'immense porte. *C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.* Ce qu'il y a, est-ce que c'est le cahier ? Ce qu'il y a, est-ce que c'est le livre ? Il est debout devant l'immense porte. Il cherche à comprendre. *Ne pas être vu.* Qui pourrait le voir ? Il se tourne vers la maison d'à côté : jardin bien entretenu, volets repeints, quelqu'un habite cette maison, quelqu'un qui aurait pu le voir. Échec de la mission ? L'habitant de la maison d'à côté a pu le voir *devant la grange*, il n'a pas pu le voir *dans la grange* et *c'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.* Entrer une nouvelle fois dans cette grange, fouiller encore ? Un bidon avec des clous rouillés, c'est tout ce qu'il y a dans la grange, mais *c'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit*, cette phrase ne lui sort pas de la tête, ce qu'il y a dans la grange, c'est ce bidon avec des clous, ces clous qu'il avait bêtement pris pour les clous de la Sainte Croix, mais c'était une idée stupide, ce qu'il y avait dans la grange – ce qu'il n'y a plus dans la grange – c'était ce cahier et ce livre, il a feuilleté le livre, c'est un livre d'histoire ordinaire, désuet sur bien des points, une histoire illustrée des États-Unis destinée au jeune public, bourrée de clichés, une histoire de ce qu'à l'époque on croyait être l'histoire des États-Unis, qu'on appelait l'Amérique, mais qu'est-ce que peut bien lui apprendre un tel livre ? *C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.* Ce n'est pas dans le livre qu'il trouvera la réponse, c'est dans le cahier, mais tout ce qu'il y a trouvé pour le moment, ce sont des élucubrations à propos d'animaux et des commentaires à propos de l'actualité d'un autre

temps, quelque part vers la fin du siècle passé. Que voulez-vous qu'il fasse de cela ? Il est debout devant l'immense porte. Il cherche à comprendre : bois rongé, fresques à la craie, personnages sans bras aux yeux écarquillés, manivelle rouillée, câble coupé. Les deux dessins : un perroquet, une fleur. *C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.* Ce n'est pas dessiné. Il est debout devant l'immense porte. Il n'ose pas entrer. On le verrait. Il est debout devant l'immense porte. Il sait que la grange est vide, il sait que ce qui y est écrit il ne l'y trouvera plus. Il est debout devant l'immense porte. Il y a ce qu'il y a. C'est écrit. Il suffit de lire.

(Écriture plus grasse que pour les mouches, comme si l'auteur, dans le geste même d'écrire, se laissait imprégner par son sujet, comme si écrire à propos des cochons, c'était écrire cochon, raturer, tracer, laisser couler l'encre, comme si écrire à propos d'un animal, c'était devenir cet animal, l'incorporer, le laisser occuper non seulement l'esprit mais aussi le corps.)

Tout au fond de l'écurie, il y a le cochon. Tout au fond de l'écurie, on appelle ça le bouëton, c'est l'antre du verrat – le mâle, c'est le verrat, la femelle, c'est la truie – et c'est là, dans le noir, qu'on élève le cochon pour le gras, car dans le cochon, comme vous le savez, tout est bon, on lui bouffe tout, au cochon, les oreilles et la queue en tire-bouchon, les pieds, les tétines et le groin, dans le cochon tout est bon, il passe sa vie dans le bouëton, le cochon, et un jour on l'en sort, c'est le jour de sa mort, au cochon, un boucher est venu, il porte le masque à cochon, ce n'est pas vraiment un masque,

c'est un moyen qu'on a pour tuer cochon, mais c'est trop horrible, je préfère m'arrêter sur ce sujet avant d'avoir commencé, parce que le moment où l'on tue le cochon est un moment insupportable, le cochon hurle, ce sont des sons très aigus, il panique, puis on le tue. Voilà. Ensuite, il faut le dépecer, laver les boyaux pour la saucisse, récupérer le gras pour le saindoux, découper les beaux morceaux, les côtelettes, les jambons, les filets mignons, mettre les mains dans la carcasse, la tripoter, tout faire pour qu'on oublie la bête, parce que les cochons sont des animaux, ce ne sont pas que des morceaux qu'on mange, ce ne sont pas que des peaux dont on fait de la maroquinerie, des sacs à main, des portemonnaie ou des ceintures, les cochons, ce sont des animaux et ce sont même des animaux qui nous ressemblent – j'allais écrire *vachement* mais un cochon n'est pas une vache – et cette ressemblance entre les cochons et les hommes, ressemblance à la fois anatomique, génétique et comportementale, est à l'origine des tabous alimentaires liés dans certaines cultures à cet animal. Alors que par chez nous, les humains ne semblent jamais rassasiés de viande de porc, alors que par chez nous il y a un peu partout des fêtes du cochon, car ce moment terrible que je décrivais tout à l'heure, la mort du cochon, qu'on appelle parfois la tue-cochon, est bel et bien considéré comme une fête, à l'instar des Saint-Martin jurassiennes et des bénichons fribourgeoises, mais ailleurs, le cochon, pas question de le bouffer, car il est dit ceci en Lévitique 11 ; 7-8 :

Vous tiendrez pour impur le porc parce que tout en ayant le sabot fourchu, fendu en deux ongles, il ne rumine pas.

Vous ne mangerez pas de leur chair ni ne toucherez à leur

cadavre, vous les tiendrez pour impurs.

Chez les juifs donc, pas question de bouffer du cochon, mais cette histoire de sabot fourchu et de rumination, qu'est-ce que ça vient foutre ici ? En quoi un animal qui ne rumine pas serait-il plus impur qu'un autre ? Les oiseaux ne ruminent pas et on mange du poulet, non ? Derrière l'arbitraire apparent d'un tel interdit, n'y a-t-il pas, suggèrent certains, l'idée que manger du porc, c'est un peu manger de l'humain, parce l'homme et le cochon, c'est kif-kif, et parce que, comme disait la grand-mère, les cochons ne deviennent peut-être pas vieux mais qu'est-ce que les vieux deviennent cochons ! Pour quelle raison, me demanderez-vous ensuite, dans votre intarissable soif de connaissance, associe-t-on le cochon avec la lubricité ? Les cochons sont-ils vraiment aussi libidineux qu'on le prétend ? Tout seul dans la nuit de son bouèton, monsieur verrat s'ennuie plus qu'il ne baise et quand par hasard elle survient la sexualité du cochon n'a rien de bien folichon, en un mot, les cochons ne sont pas cochons, ils ne s'adonnent ni à la moindre cochonnerie ni à la moindre cochonceté parce que comme les vaches, en règle générale l'insémination est artificielle et les pourceaux sont puceaux. Bref, il faut chercher la cochonnerie ailleurs. Dans la boue ? On voit en effet souvent des cochons se baigner dans la boue, mais ce n'est que parce que des humains les y ont mis que les cochons se vautrent dans la boue. Le cochon est en réalité un animal très propre et très intelligent, capable par exemple de se reconnaître dans un miroir et de distinguer des ressemblances entre individus inconnus, par un exemple un frère et une sœur, mais alors – revenons à nos

questions – pourquoi cette association entre le sale et le cochon ? Peut-être justement parce que les cochons nous ressemblent et que nous sommes sales. Nous transposerions sur ce pauvre animal qui ne nous a rien fait nos propres vices : gourmandise, paresse, souillure et luxure. Les hommes, affirmons-le haut et fort, sont plus cochons que les cochons et c'est ainsi que nous allons clore cette présentation car étant moi-même un homme je crains de céder à la tentation de me vautrer dans la fange la plus immonde en poursuivant ces élucubrations cochonnières.

(À chaque fois, cela se termine en queue de poisson – aucun animal aquatique pourtant dans ce bestiaire – l'auteur en a marre d'écrire et il trouve une pirouette pour se donner un prétexte de fin. Ici, comme nous le supputions dans notre analyse graphologique initiale, le danger semble bel et bien la transformation de l'homme en animal, l'auteur craignant explicitement de devenir, à force d'écrire, plus cochon que le cochon, mais procédant à un renversement assez classique quand il s'agit de traiter les rapports entre les hommes et les animaux, renversement consistant à montrer que le plus animal des deux n'est pas celui qu'on croit, renversement qu'on rencontre par exemple déjà dans L'Apologie de Raymond de Sebonde, où Montaigne cherche précisément, sans conclure aussi abruptement qu'ici, à – utilisons un terme anachronique – déconstruire l'opposition entre l'homme et l'animal tout en méditant par ailleurs sur le rapport de l'homme à Dieu, question qui n'est pas totalement absente ici, puisqu'il est question de tabous imposés par les religions et que l'auteur, plutôt que de citer comme à son habitude des poètes ou des littérateurs, choisit sa seule citation dans la bible. Nous n'irons pas jusqu'à faire l'hypothèse d'un tournant mystique mais cette présence divine nous incite à creuser plus profond les

soubassements d'une pensée – nous sommes maintenant quasiment certain que l'auteur est devenu adolescent – en cours d'élaboration, ce que nous ne manquerons de pas de poursuivre au prochain animal, mais, par mimétisme avec notre objet d'étude, nous allons clore ce commentaire avant qu'il ne dépasse en longueur le texte qu'il commente.)

C'est facile : un trait et deux traits, et aussi un point. On pourrait continuer après, deux traits, un rond, on pourrait mais un trait et deux traits, et aussi un point, ça suffit, ils savent qui c'est, ils savent que c'est moi, que moi c'est F., et elle sait aussi ça, la vieille, que moi, c'est F., alors je n'ai pas besoin de lui écrire autre chose, mais celui-là, est-ce qu'il sait que moi, c'est F.? À voir sa tête, il ne sait pas, il ne sait rien du tout, ce monsieur, et il est de nouveau là sur ma terrasse, une de mes terrasses, parce que j'ai deux terrasses, après j'aurai deux terrasses, une devant et une derrière et ici c'est celle de derrière ou peut-être de devant, je ne sais pas mais ce n'est pas important, ce monsieur a trouvé un cahier et il lit. Moi, lire, j'arrive seulement un peu, mais je reconnaiss l'écriture sur le cahier, je sais qui c'est qui a écrit dans ce cahier, je le connais, moi, celui qui a écrit dans ce cahier, mais il n'est plus là, celui-là, il est parti où il disait toujours qu'il voulait partir, il est parti en Amérique, comme sur le jeu des trains, il y a des villes, en Amérique – un jour j'irai aussi, un jour je partirai en Amérique, avec elle, avec lui, mais pas avec la vache Dahlia – les villes d'Amérique, leur nom, c'est quoi ? Chicago, c'est la seule que je sais, de ville en Amérique, Chicago, les enfants disent ça pour dire les escargots

et moi je dis pilature pour la confiture parce que ça les fait rigoler et je dis aussi chaud cacao et panneau solaire et je dis un jeu, Uno comme jeu, ou Blocus, je dis aussi une Bilz, c'est de la bière mais c'est bon, et Chicago, c'est en Amérique, mais ici j'ai deux terrasses, alors je ne suis pas pressé d'aller en Amérique, je peux jouer à un jeu avec eux, celui des trains c'est comme si on était déjà en Amérique et je peux aussi boire une Bilz et manger de la pilature pour les faire rire, mais je préfère manger de la viande et des frites et en Amérique ils m'ont dit qu'on ne mangeait que ça, de la viande et des frites, alors j'ai dit d'accord, je vais en Amérique avec vous.

Arrestation par le FBI de Kevin Mitnick, alias le Condor, un pirate des temps modernes, ce que l'on appelle un hacker, un saboteur d'ordinateurs, après une traque sans relâche, qui vient de se terminer à Raleigh, en Caroline du Nord. Mais comment devient-on pirate informatique ? Et concrètement, qu'est-ce que ça boutique, un pirate informatique ? Kevin Mitnick, enfant, était un nerd – quand on entre dans le merveilleux monde des ordinateurs, il faut commencer par apprendre le vocabulaire – Kevin Mitnick, affirmions-nous, était un nerd, c'est-à-dire un solitaire timide passionné par des sujets compliqués, un peu comme moi avec l'Amérique, sauf que les nerd, ce sont des sujets bien plus techniques, les mathématiques, la physique quantique, la chimie mésoscopique ou encore, dans le cas de Kevin Mitnick, l'informatique, même s'il ne faut pas confondre le nerd avec le

geek, qui est un intello bizarre souvent passionné par l'informatique, mais moins introverti que le nerd qu'était Kevin Mitnick enfant, quand il construisait tout seul des téléphones et simulait l'accès au portail informatique d'une banque voisine pour mettre un peu de piquant dans sa vie de nerd¹⁵ et voilà, sa carrière est lancée, il s'infiltre dans le central téléphonique COSMOS, pirate un laboratoire de recherche, devient ennemi public numéro un, joue au chat et à la souris avec le FBI, nargue les autorités, les énerve, se retrouve enfin arrêté, et la boucle est bouclée, le Condor ne vole plus, du moins pour le moment¹⁶.

Prisonnière, voilà ce qu'on est, on est prisonnière, on nous

¹⁵ L'homme aurait à nouveau envie de souligner directement dans le cahier. Il n'ose toujours pas et écrit le mot *nerd* dans son propre carnet. Ce n'est pas un mot qui lui est familier, *nerd*, mais à ce qu'il en comprend, cela indique que l'auteur du cahier correspond à cette notion de *solitaire timide passionné* qui s'attache certes d'abord à Kevin Mitnick et à l'auteur du cahier mais que l'homme, au fond, pourrait très bien s'approprier lui aussi, l'obsession informatique en moins.

¹⁶ L'homme a l'impression que dans cette histoire, les autorités narguées, c'est lui, qu'à ce jeu du chat et de la souris, c'est lui la souris et eux – l'organisation, l'enfant, F. (si tant est que ce F. corresponde à un nom) – le chat. Or, dans le cahier, quand il est question du chat, il n'est que très peu question de souris, il est question surtout de génétique et de poésie, s'il se souvient bien, et il n'y a pas d'exposé – pour employer le terme consacré par l'auteur lui-même – sur les souris, ni d'ailleurs sur les chiens, autre corolaire du chat. Bref, quelqu'un se joue de lui et s'il perd, l'homme sait bien ce qui va lui arriver, du moins il le devine, alors il s'efforce de repousser l'échéance.

attache la queue et on a la tête entre deux barreaux qui s'ouvrent et se referment. Quand ils sont fermés, c'est qu'il faut manger, on n'a pas le choix, mais on ne se plaint pas, on a de l'herbe fraîche ou du maïs, il n'oublie jamais de nous donner à manger, alors on s'y fait, on est prisonnière mais on mange à sa faim et on rumine et il vient vers nous deux fois par jour, une fois le matin une fois le soir, il nous caresse les tétines, c'est un bon moment, on aime ça, même si ce n'est pas grand-chose, ce n'est pas le grand frisson, parce que le grand frisson ce n'est pas pour nous, ce n'est pas notre genre le grand frisson, les jeunettes, les génisses, les vachettes, quand on les emmène au parc, sont toutes folles, elles se sautent dessus, elles miment le taureau, mais nous, les vieilles, on sait que le taureau, ça n'existe pas, que les veaux, ça commence par une main dans le ventre, même pas sa main à lui, la main d'un autre homme. On entend parfois son nom, à cet autre homme, et l'écurie tremble quand on entend son nom, on l'entend lui et il dit, parce que la voisine n'arrive plus à se lever, parce qu'une autre donne du lait rouge, parce qu'encore une autre encore autre chose, on l'entend lui qui dit le nom de l'autre homme, qui vient et qui tâte et qui tue, l'autre homme qu'on appelle le vétérinaire et qui porte un grand tablier brun souillé de lait, de sang et de poil, un homme qui ne fait pas de manières, le vétérinaire, il arrive, il regarde, il touche, il décide si tu restes ou si tu pars, il t'enfonce une main dans le ventre, te voilà avec un veau, tu sais bien que ce n'est pas comme ça que ça devrait se passer, tu en as vu un une fois, de taureau, tu te souviens que ça t'avait fait tout drôle et puis tu as oublié, parce que le taureau, dans ta vie, c'est le vétérinaire et que ton veau, tu le portes, ça devient de plus en plus lourd, et un jour il faut

qu'il sorte, que tu le mettes bas, ton veau, que tu le vèles, comme il disent ; ils te tournent autour et ils disent elle va bientôt vêler celle-là et ils espère que ce soit une femelle, parce qu'un boc – ils appellent les mâles des bocs et les femelles des vachettes – ça ne fait pas de lait et nous sommes des vaches à lait, pas des vaches à viande, c'est mieux comme ça, on a une espérance de vie plus longue, mais ton veau, quand il sort de travers, il y a beau y avoir toute la nuit le vétérinaire et tout un monde qui te tourne autour, il ne veut pas sortir, il est de travers, il faut le sortir aux forceps et le mot forceps, quand ils le disent, c'est pire que le mot vétérinaire, c'est de la ferraille qu'on t'enfonce pour que le veau sorte enfin, tout d'un coup, parce que c'est violent, les forceps, ça te vide d'un coup, le veau, le placenta, le sang, tout ce poids en toi qui disparaît soudain et ton veau aussi disparaît, ils l'emportent dans une brouette et ils l'enferment lui aussi, nous passons notre vie en prison, c'est comme ça, on a les caresses du matin et on a les caresses du soir et l'été on nous sort, ils sont derrière nous avec des bâtons, il faut aller au bon endroit, celui où l'herbe est la plus verte et c'est une prison en plein air, parce qu'il y a le fil de fer barbelé et celui qui secoue, le fil de fer électrique, la première fois tu essaie de toucher, puis tu sais que c'est mieux pas, et tu te contentes de l'herbe du parc, et quand il n'y en a plus, ils te changent de parc ou te ramènent à l'écurie et la vie continue, tu rumines, tu vèles, tu bois de l'eau à l'abreuvoir, mais le voilà, il est entré dans la grange, il y a elle aussi, avec lui, elle ne vient pas souvent, elle, c'est mieux qu'elle ne vienne pas, parce que quand elle est avec lui, nous ne comptons plus, il n'y a qu'elle qu'il caresse et c'est comme si nous n'existions pas, il sont là les deux et ils rigolent, ils se couchent sur

l'herbe et nous n'aimons pas ça parce qu'après, l'herbe, c'est nous qui la mangeons, ils sont sur l'herbe tous les deux, on distingue à peine qui est l'un qui est l'autre, ils ne rigolent plus, ils soupirent, il la caresse comme on aimerait qu'il nous caresse nous, elle crie, on aimerait beugler pour montrer qu'on est là mais on n'ose pas, il se fâcherait, elle ne crie plus, elle lui parle à l'oreille, elle a de si petites tétines et deux ridicules trayons, comment peut-il les préférer aux nôtres, on ne sait pas, ce n'est pas un taureau, c'est un homme, les hommes n'aiment pas les vaches, même lui il ne nous aime pas, il l'aime elle et nous la détestons.

Il lui a dit de venir aider, ça lui fait prendre l'air. Bien sûr, il n'a pas voulu, pas tout de suite, il était dans son livre et il voulait continuer à lire, mais à quoi bon lire autant, à quoi bon surtout lire toujours le même livre, un livre qui se passe à l'autre bout du monde, un livre qui ne sert à rien ? Lui, il lit peu, le journal, bien sûr, celui qu'on reçoit tous les jours et celui pour les paysans qu'on reçoit le jeudi, mais à part le journal, il ne lit pas. Le soir, il est trop fatigué. Le jour, il n'a pas le temps. *L'enfant sait que c'est pour son bien qu'il veut l'emmener avec lui. Ça te fera prendre l'air, voilà ce qu'il lui dit toujours, le grand air, mais quand le grand air c'est travailler, il a de la peine, l'enfant, parce que le travail qu'il lui fait faire, ça n'est jamais un travail intéressant, le travail qu'il lui fait faire, c'est sarcler le tabac, c'est jeter des bûches de bois dans un char avec la machine à scier qui fait un boucan d'enfer, c'est ramasser les cailloux dans un champ, pas tous les cailloux mais seulement les plus gros et l'enfant a de la peine à savoir lesquels il faut prendre et lesquels il faut laisser, ou alors il faut tirer le gros râteau derrière la botteuse, dans la poussière, ou encore il*

faut enlever les germes aux patates ou ramasser les pommes sous l'arbre qu'on a secoué, ou bien c'est donner à boire aux veaux et ces sales bêtes elles donnent des coups de tête, ou bien c'est balayer le hangar, ou bien c'est nettoyer les clapiers des lapins, ou bien c'est porter le bois, on met les bûches dans une corbeille, il faut la remplir assez mais pas trop parce qu'après il faut marcher jusque dedans sans renverser et sans devoir poser la corbeille tous les deux mètres parce qu'on l'a trop remplie et après il faut vider la corbeille mais pas n'importe comment, il faut empiler les bûches dans une sorte de buffet à la cuisine en bas et on continuer jusqu'à ce que ça soit plein, ou bien il faut laver le bassin et lui il dit que c'est facile, on vide l'eau, on passe un coup de panoisse et elle est belle, sauf que quand c'est elle qui passe, il faut brosser avec la brosse métallique et ça prend des heures. Il aimerait bien lui montrer que c'est un beau métier, paysan. C'est son enfant, alors normalement c'est lui qui devrait reprendre, il faut bien lui apprendre, lui montrer que paysan, c'est varié, comme métier, qu'on fait plein de choses différentes dans une même journée, traire les vaches, sortir les fumier, aller à la laiterie, on appelle ça couler, l'enfant lui a demandé pourquoi on disait comme ça, il n'a pas su répondre, l'enfant a toujours des questions que lui ne s'est jamais posées, on dit couler parce qu'on dit couler, qu'est-ce que tu veux que je te dise, mais il doit bien y avoir une explication, que le lait coule quand on le verse, mais il coule aussi quand on trait ou quand on le boit, le lait, alors il ne lui dit rien, à l'enfant, il n'a rien à lui dire, il se tait, c'est ce qu'il sait le mieux faire, se taire, on dit de lui au village que c'est un taiseux et c'est vrai, il n'aime pas parler parce qu'une fois sur deux quand on parle, c'est pour rien dire, alors mieux vaut se taire et travailler, parce que peut-être bien qu'il est taiseux mais ce qui est sûr c'est qu'il est bosseur, ça on ne peut pas le lui enlever, mais l'enfant n'est pas bosseur, l'enfant aime les mots, il en écrit dans

un cahier mais il ne veut pas qu'on les lise, ses mots. Lui, il n'écrit pas, ça lui prend trop de temps, parce qu'il faut former les lettres avec précision, il écrit bien, là n'est pas la question, mais il écrit lentement, il a peur de faire des fautes et de dépasser les lignes, il ne trouve pas l'expression correcte, alors il n'écrit pas, il se souvient de la fois où on avait retrouvé un vieux cahier d'école avec des rédactions de lui dedans et qu'on les avait lues devant tout le monde et que tout le monde avait éclaté de rire, alors non, ni écrire ni lire, tout ça c'est pour les autres, lui ce qu'il aime, c'est son bétail et la nature, travailler dehors, en forêt, dans les champs, voilà ce qu'il aime, lui, même si ce sont des travaux monotones et pénibles, il préfère vivre au grand air que s'enfermer dans un bureau. *Il a l'impression, l'enfant, qu'il est né où il ne fallait pas, comment dire ça mieux, que ces gens qu'il y a avec lui, ce ne sont pas ses gens à lui, mais ce n'est pas vraiment ça non plus, il les aime, lui, elle, F., mais ils ne sont pas de son monde, il est comme une sorte d'extraterrestre, l'enfant, ou alors on l'a échangé à la naissance avec un autre, sauf que quand il pense ça, l'enfant, il a honte, ces gens-là, c'est sa vie, ce sont les seuls gens qu'il a à lui, ailleurs il serait tout seul, l'enfant, ailleurs il serait perdu, même en Amérique il serait perdu, l'enfant, il a beau tout lire sur l'Amérique – dès qu'il y a quelque chose sur l'Amérique dans les journaux, il le garde et il le note – il serait perdu s'il débarquait comme ça du jour au lendemain en Amérique, il ne sait même pas la langue, l'enfant, alors il reste là, avec elle, avec lui, avec F., avec la vache Dahlia qui ne l'aime pas, qui lui donne des coups de pied et des coups de queue, et il s'arrange, l'enfant pour passer le plus de temps possible dans sa cachette avec son livre et son cahier mais il doit obéir, il doit aller avec lui dehors parce que soi-disant c'est bon pour la santé, ça renforce les muscles, c'est du bon air à respirer, mais respirer du bon air quand on est penché contre la terre tout le temps, qu'on se plie le dos en deux pour ramasser des cailloux, est-ce*

que c'est vraiment mieux que respirer la poussière sous le toit de la grange ? Il est tout maigre et tout blanc, cet enfant, il choppe des otites et des pneumonies, il parvient à peine à courir. S'il prend un vélo, il se casse la figure – ça lui rappelle des choses, à lui, mais ça n'a rien à voir – mais ce n'est pas en restant tout le temps enfermé qu'il va pousser, cet enfant, alors peut-être bien qu'il n'est pas content qu'on vienne le chercher pour aller dehors, mais lui il sait que c'est pour son bien, alors bien sûr qu'il le force un peu, mais ce ne sont pas des travaux pénibles et il lui dit à elle de faire un bon dîner, du gâteau, par exemple, un au vin cuit et un aux pommes, avec de la soupe aux légumes, et il vient, l'enfant, il boude mais il vient, c'est déjà ça.

Colin Ferguson est reconnu coupable du massacre Long Island Rail Road¹⁷, encore une de ces histoires dont les Américains ont le secret, une tuerie de derrière les fagots, un type dans un train de banlieue trimbale – c'est assez courant

¹⁷ Ce qui inquiète l'homme, c'est cette présence de plus en plus systématique de la mort. Fascination trouble de la part de l'auteur ? L'homme fait la liste : Jeffrey Dahmer, alias le cannibale de Milwaukee, assassin assassiné par ses codétenus ; Raymond Kin-namon, condamné à mort, suivi de la liste tous les autres condamnés à mort de l'année 1994 ; les Massachussetts (en effet, il faut se concentrer pour l'écrire juste) massacrés ; Malcolm X assassiné et sa fille qui tente de le venger ; Rose Kennedy, morte, et ses enfants, pour la plupart eux aussi morts de manière violente, des accidents d'avion, des assassinats, une lobotomie ; et maintenant ce Colin Ferguson. L'Amérique est certes un pays dangereux, mais on ne peut tout de même pas le résumer à cela, pense l'homme, qui ne s'est jamais senti en danger de mort quand il y était, en Amérique, lui.

aux États-Unis où les armes se vendent comme des petits pains – un fusil et cent-soixante cartouches, il se lève et il tire méthodiquement sur chaque passager, mais en particulier sur Amy Federici, 27 ans, architecte d'intérieur, James Gorycki, 51 ans, directeur de compte, Mi Kyung Kim, 27 ans, habitante de New Hyde Park, Maria Theresa Tumangan Magtoto, 30 ans, avocate, Dennis McCarthy, 52 ans, directeur de bureau et Richard Nettleton, 24 ans, étudiant¹⁸. Les raisons d'un tel acte ? Colin Ferguson avait les avait écrites sur des bouts de billets retrouvés dans ses poches :

Les raisons de cela

Le racisme des Caucasiens et de l'oncle Tom negroes

*Fausses allégations contre moi par la sale raciste caucasienne
sur la ligne n°1*

*Ces avocats noirs corrompus qui non seulement refusèrent de
m'aider mais tentèrent pour me voler ma voiture*

Il faut préciser que Colin Ferguson était jamaïcain et qu'il avait eu maille à partir avec la justice pour des questions d'indemnisation d'accident du travail et qu'en effet ses avocats étaient noirs et avaient refusé de le soutenir, ce qui ne prouve évidemment pas qu'ils étaient corrompus et justifie encore moins les allégations – pour reprendre le terme de Ferguson lui-même – racistes de notre assassin à l'encontre à la fois des blancs et des noirs, d'autant plus qu'en lisant les noms de ses victimes, on trouve une Mi Kyung Kim qui de

¹⁸ Il aime les noms propres, cet enfant. L'homme se sent submergé. À quoi bon les noter, tous ces noms ? Il y a chez l'auteur du cahier une attention aux détails qui le fatigue. Il ne sait plus où il doit chercher. Qu'est-ce qui est important ? Qu'est-ce qui ne l'est pas ? Encore une fois : le chat et la souris.

toute évidence n'était ni blanche ni noire, ce qui n'a pas empêché notre tueur parano de la dézinguer. Bref, voilà une raison de plus pour ne pas aller en Amérique¹⁹, parce que les fous n'y sont peut-être pas plus fous qu'ailleurs mais parce qu'ils y sont armés²⁰.

Il était assis sur une chaise. En face de lui, ils étaient douze. Il avait eu le temps de tous les détailler. Aucun d'entre eux – il n'y avait que des hommes, aucune femme – ne semblait sortir de l'ordinaire. Ils étaient cravatés, rasés de frais, ils ne souriaient pas, ils ne disaient rien. Quand il était entré, l'un d'entre eux lui avait proposé de s'asseoir là et d'attendre. Une place restait vide, sans doute celle du chef, même si aucune hiérarchie ne semblait se dégager de cette assemblée tout droit sortie – c'en était peut-être la caricature volontaire – d'un film de d'espionnage ou de mafia. On attendait le ministre ou le parrain et personne n'osait rien dire. Celui qui avait fauté verrait le sol s'ouvrir sous ses pieds et il se ferait bouffer par les piranhas. Mais il avait vu trop de films américains et il avait aussi vu l'Amérique pour de vrai et il savait que cela ne se passait pas comme ça en vrai, et ces hommes n'avaient pas l'air de s'inquiéter. Ils attendaient, stoïques, quelques-uns lisaiient le journal, d'autres ne faisaient rien, l'un d'entre eux prenait des notes, levant de temps en temps

¹⁹ Et pourtant, il est certain d'une chose, l'homme : il y est allé, en Amérique, ce type. Sinon, il serait resté là et lui serait resté là-bas.

²⁰ Mais pour sa mission à lui, aucune arme n'est nécessaire, ils ont insisté sur ce point (pourquoi note-t-il cela, l'homme ? cela n'a aucun lien avec les propos du cahier).

la tête pour l'observer. Lui ne bougeait pas, il attendait, c'est tout, il allait bien se passer quelque chose, mais quoi ? Pourquoi avait-il accepté de venir ? par pitié ? Le type, ce soir-là, lui avait tenu la jambe, il lui avait raconté tellement d'histoires, fausses pour la plupart de tout évidence, que sa curiosité en avait été titillée, mais s'il était là ce n'était pas seulement par curiosité pour ce type et ces histoires, c'était plus profond, c'était parce que ce que ce type avait raconté, les animaux, la grange où il y a ce qu'il y a, ces gens dont il lui avait brossé le portrait, il sentait au fond de lui, l'homme, qu'il avait quelque chose à voir avec eux, que c'était aussi – mais pourquoi ? – son histoire à lui, alors le voilà assis ici en pleine nuit devant ces douze hommes sérieux et quelconques à attendre qu'on lui dise quelque chose, qu'on lui fournisse une explication, qu'on lui donne un travail, qu'on lui révèle un secret. Un treizième homme entra, aussi sérieux et quelconque que les autres, pas le type de l'autre soir, bien sûr, il savait bien que ce ne serait pas lui, que le type de l'autre soir ne serait pas là, qu'il dépareillerait au milieu de ces gens-là, que ce type n'était qu'un rabatteur. Le treizième homme s'arrêta derrière l'un des autres hommes et lui dit quelque chose à l'oreille. L'autre acquiesça. Le treizième homme s'assit à la place vide. Celui à qui il avait parlé se râcla la gorge et se saisit d'un papier qu'il lut d'une voix monocorde : *Règlement de l'organisation.* 1. *Nul nom n'est donné à l'organisation. Nous l'appellerons l'organisation entre nous mais nous n'en parlerons jamais.* 2. *Les membres de l'organisation n'établiront aucun contact entre eux en dehors des réunions de l'organisation. Ils ne connaîtront pas le nom des autres membres de l'organisation et ne se verront qu'en un seul lieu, celui où se déroule cette réunion ainsi que*

toutes les autres, sous réserve de l'article des dispositions énoncés à l'article 7. 3. Le dernier membre nommé dans l'organisation ne participera pas aux délibérations, les autres membres non plus, mais ils le savent déjà. 4. Le dernier membre nommé dans l'organisation ne posera pas de questions. Sa mission est de répondre aux questions, pas de les poser, même si dans un premier temps, et dans un second temps aussi s'il est incomptént, il ne saura pas quels sont les questions auxquelles il devra répondre. 5. Une fois sa mission échouée – il va de soi que pour la plupart des membres de l'organisation la tâche sera trop ardue – le nouveau membre intégrera l'équipe sinistre que voici. L'homme montra ses douze compagnons d'un geste nonchalant. Il se râcla la gorge une seconde fois et reprit sa lecture. 6. Si par miracle un membre de l'organisation réussit sa mission, celle-ci – l'organisation – sera immédiatement dissoute. 7. Si le nombre de membres de l'organisation dépasse quarante-deux, il faudra trouver un nouveau lieu de réunion, étant donné l'exiguïté de celui-ci. L'homme se leva et montra la salle du même geste nonchalant qu'il l'avait eu pour ses collègues. Il se rassit, se râcla la gorge et reprit. 8. Le nouveau membre doit être patient : il recevra son ordre de mission en temps voulu et le temps ne veut pas toujours. 9. En cas d'échec, aucune sanction n'est prise contre les membres. Leur seule obligation est de se réunir ici – ou ailleurs s'ils sont plus que quarante-deux (cf. article 7) – tous les mardis soir à vingt-deux heures. Le nouveau membre, rappelons-le parce qu'il doit être un peu perdu devant un tel déluge d'informations, n'est pas tenu d'assister à ces réunions, qui ne sont réservées qu'aux losers que voici. L'homme leva un instant son cul de sa chaise, fit un vague geste de la main, se rassit, se râcla la gorge et reprit. 10. L'association ne poursuit aucun but lucratif. Son but serait – le conditionnel est de mise car aucun des membres de l'association ne connaît avec certitude ce but, en tout cas

pas les incapables ici rassemblés – plutôt d'ordre spirituel, voire mystique. 11. L'association ne tient aucune comptabilité. Tous les frais sont à la charge de ses membres ou offerts par un généreux donateur anonyme. Aucun membre ne peut donc déduire le moindre centime de ses impôts ni blanchir le moindre argent sale grâce à la complicité de l'organisation. 12. Rassurez-vous : vous n'aurez à tuer personne et ne serez pas tenu de porter une autre arme que ce stylo à bille qui vous est offert par le généreux donateur anonyme évoqué dans l'article précédent, cf. article 11. Un autre membre de l'association, un jeune blond, morne de visage et trapu de corps, se leva et marcha solennellement – du moins, il fit ce qu'il put que cela ait l'air solennel – vers lui et lui donna le stylo en question, un BIC quatre couleurs de fabrication française. Il inclina légèrement la tête, se retourna brusquement d'une manière vaguement militaire, puis alla se rassoir à sa place. L'orateur se râcla la gorge et reprit sa lecture. 13. Il n'y pas de point treize parce que ça porte malheur, ou du moins le point treize ne concerne que les sous-donés que voici – nouveau geste de la main, à peine esquissé – mais pas le nouveau membre, en qui nous plaçons un espoir fou. 14. Ne nous décevez pas (cf. article 5). 15. Lerez-vous tous et répétez après moi le point dix-sept mais attendez d'abord que j'ais énoncé le point seize, tout en sachant que ceci – soit le point quinze – est l'antépénultième point de ce règlement et qu'à l'issue du dernier point – soit le dix-septième si vous avez quelque connaissance en matière de numération cardinale et ordinale – cette réunion sera terminée et que la prochaine, hormis les séances du mardi (cf. article 9), n'aura lieu que lorsque la mission du nouveau membre aura échoué. En cas de réussite de la mission, c'est le point 6 qui s'applique. 16. Pour ceux qui auraient la flemme de revenir en arrière, le point 6, c'est la dissolution immédiate de l'organisation. Maintenant vous pouvez vous lever. 17. C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit. Tous se

levèrent et répétèrent : « C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit. » Puis ils s'en allèrent, en silence. L'homme, abasourdi, resta quelques instants puis s'en alla aussi.

(Des traits fins, griffus, des ratures, plus que de coutume, on sent que l'animal en question pose problème à l'auteur, on perçoit comme un tremblement, une peur, les poules semblant éveiller chez celui qui écrit quelque souvenir effrayant, un traumatisme d'enfance, peut-être.)

Les poules sont des dinosaures. Expliquons-nous et pour cela voyageons dans le temps. Nous voici au crétacé supérieur mais notons que ce mot *crétacé* n'a rien à voir avec les crêtes des dinosaures que sont les poules : nul humain sur terre en cette ère bénie, mais pas si bénie que cela puisque l'on assiste à une extinction massive des espèces animales, dont nos fameux dinosaures, mais aussi des espèces végétales, à cause peut-être d'une météorite ou d'éruptions volcaniques ou des deux à la fois, mais là n'est pas notre problème, notre problème, c'est que parmi les dinosaures ne survécurent que quelques théropodes avialiens, c'est-à-dire ailés ; or les poules ont des ailes, ce sont donc bel et bien des théropodes avialiens, donc des dinosaures, mais vous allez me dire que leurs ailes, aux poules, ne leur servent pas à grand-chose, étant donné qu'elles ne volent pas, sauf qu'elles ne sont pas les seules à ne pas voler, parmi les oiseaux, les autruches non plus ne volent pas, et les autruches, c'est ce qui aujourd'hui ressemble le plus à des dinosaures, ce qui n'est pas surprenant puisque les autruches sont elles

aussi des dinosaures, mais revenons à nos poules pour premièrement affirmer cette évidence, à savoir que les poules sont les femelles du coq, et je dis bien du coq et non des coqs parce qu'allez mettre deux coqs dans un poulailler et vous verrez ce que ça donne :

*Deux coqs vivaient en paix ; une poule survint
Et voilà la guerre allumée.*

Notre bon vieux La Fontaine n'avait sans doute pas en tête que des histoires de basse-cour et derrière la poule, chez lui, se cachait la femme, ce est qui fort peu flatteur pour nos chères compagnes, même si en effet chez les humains il arrive souvent que les mâles se comportent comme des coqs et que deux hommes pour une même femme c'est un cocu qui s'ignore, même s'il faut immédiatement dissiper un malentendu : le mot *cocu* n'a rien à voir avec le coq, même si c'est bel un bien un oiseau – un théropode avialien pour les intimes – qui offrit à notre langue ce vocable tant moqué, à savoir le coucou, qui couche dans le nid des autres, ceci expliquant cela, mais il est grand temps que nous revenions à nos poules et que nous vous révélions pour quelle raison les poules lèvent la tête quand elles boivent, vous l'aviez remarqué, cela, n'est-ce pas ? C'est que les poules, vous le savez aussi, n'ont pas de dents, mais qu'elles n'ont pas non plus de lèvres ni de voile du palais ni de larynx, ce qui rend la déglutition plus ardue pour elles que pour nous, c'est pourquoi elles picorent puis lèvent la tête puis repicorent puis relèvent la tête et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elles aient tout ratiboisé sur le tas de fumier, car les poules adorent les tas de fumier, elles aiment patauger dans la beuse et ce qu'elles

picorent, car ce n'est pas fini cette histoire de lever la tête une fois qu'on a picoré, elles le laissent macérer dans leur jabot où les aliments trempent dans du mucus, ce qui, je vous l'accorde, est fort peu ragoutant, mais les poules ne sont pas un animal mignon tout plein comme les chatons, ce sont, je vous le rappelle, des dinosaures, et ça peut être violent, une poule, surtout si on s'attaque à ses petits, et justement, ce qui est le plus génial, chez la poule, c'est l'œuf, mais nous ne résoudrons pas ici la question de la poule et de l'œuf, puisque que ça fait belle lurette qu'elle est résolue, cette question, que c'est bien entendu l'œuf qui a précédé la poule puisque les dinosaures déjà naissaient dans des œufs, comme les dragons, mais les poules ne sont pas des dragons, ce sont des dinosaures et puisqu'il est question d'œuf et que notre bon vieux fabuliste s'est rappelé à notre mémoire – saviez-vous que Jean de la Fontaine fut en son temps maître des eaux et forêts, un titre dont je ne sais pas trop ce qu'il recouvre mais qui lui allait comme un gant, non ? – nous ne pouvons passer à côté de ceci, que vous pouvez, si vous le souhaiter, réciter avec moi, puisqu'il va de soi que vous la connaissez par cœur, cette fable :

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.

Je ne veux, pour le témoigner,

Que celui dont la poule, à ce que dit la Fable,

Pondait tous les jours un anuf d'or.

Cessons là notre récitation pour affirmer haut et fort que l'œuf est toujours d'or, que si trouver l'or au fond des ruisseaux, c'est rare, trouver de l'or au milieu d'un œuf, c'est quotidien, car qu'est-ce que le jaune d'œuf sinon de l'or et

de l'or utile puisque mangeable et plus que cela, délicieusement mangeable en omelette ou en en salade avec de la doucette, mais revenons à nos poules afin d'expliquer pourquoi, quand nous avons peur, on dit que nous avons la chair de poule quand nos poils se hérissent, ce qui peut paraître surprenant puisque les poules n'ont pas de poils – ce n'est pas le lieu ici d'évoquer ce que d'aucuns nomment les *poules à poils* ou *poules à poil* ou *poules de luxe*, même s'il existe non loin de chez nous un cabaret délicieusement baptisé *La Poularde* où la poule ne se déguste pas qu'au pot – mais la chair de poule n'est que l'érection des muscles qui relient les poils à la peau et s'il y a érection c'est néanmoins sans autre excitation que celle provoquée par le froid – remarquons au passage qu'on parle d'un froid de canard et non d'un froid de poule – mais revenons à nos dinosaures, c'est-à-dire à nos poules, et observons celles-ci en temps de couvaison, activité qui peut se produire même si les œufs ne sont pas fécondés par la survenue d'un coq – jamais deux sinon c'est la guerre, rappelons ce principe élémentaire – et qui dure en moyenne vingt-et-un jours, soit trois semaines durant lesquelles la poule s'assied sur ses œufs et n'en fout pas une, elle reste assise, la poule, et elle attend patiemment que les jours s'allongent – la couvaison a lieu généralement vers la fin de l'hiver, en février ou en mars – et que naissent d'œufs bien chaud – nulle chair de poule n'est ici tolérée – des jolis poussins tout jaunes qui deviendront plus tard d'affreuses – parce que quand même, les poules, il faut le dire, c'est terriblement moche – poules, c'est-à-dire d'affreux dinosaures, mais revenons une dernière fois à nos poules pour une nouvelle récitation dont nous nous voyons contraint de corriger les erreurs :

Une poule sur un mur

Qui picore du pain dur (et non pas qui picote, comme on l'entend trop souvent, l'erreur étant due à ce qui suit)

Picoté, picota

Lèvre la queue (la suite prête à confusion, deux versions concurrentes se partagent la vedette, celle que les adultes cherchent à apprendre aux enfants et celle que les enfants croient inventer et dont nous devons avouer qu'elle a notre préférence) *et puis s'en va* (le récit tombe à plat, c'est une histoire durant laquelle il ne se passe rien, une poule passe comme un ange passe, à bon quoi se farcir la tête de telles sornettes alors que la version enfantine est tellement plus intéressante d'un point de vue diégétique, apportant à cette banale promenade de la poule sur un mur une chute sinon du mur du moins un tantinet soit peu humoristique que voici) *et pisse en bas* (ça reste bien sûr de l'humour pipi caca popo, mais il est bon parfois de régresser et de redevenir un instant enfant ou poule ou dinosaure).

Un dernier mot sur nos gallinacées, car les poules font partie de la famille des gallinacées, pour évoquer la célèbre Ginette la Poule, qui fut amoureuse d'un sac poubelle, mais raconter ici les aventures de celle-ci ne nous permettrait pas d'enfin fermer notre caquet en clôturant le poulailler de nos propos par le point final que voici.

(Les poules, c'est l'enfance, les peurs de l'enfant, ses délires, ses cauchemars)

mars. Il n'est pas anodin que l'auteur assimile les poules aux dinosaures. Cela constitue à la fois une régression vers des âges anciens et un agrandissement monstrueux d'un animal pourtant familier. Les fables et comptines récitées constituent elles aussi une régression, une évocation nostalgique d'un temps qui n'est plus, celui de l'enfance. L'auteur, adolescent, peut-être même adulte, semble déchiré entre la terreur d'une enfance qui ne passe pas et le désir de retrouver l'innocence de celui qui pouvait encore croire aux dragons et œufs d'or.)

Sur celle-ci, le F. est écrit en rouge. Elle sait pourquoi, la vieille, mais elle ne le dira pas. F. en rouge, c'est un signal. D'habitude, le F. est écrit en noir, des fois en bleu et des fois en vert, jamais une autre couleur, rouge, noir, bleu ou vert, une de ces quatre couleurs, mais rouge, ça veut dire quelque chose, on n'écrit pas au stylo rouge sans raison, alors elle retourne la carte et elle se marre, la vieille, elle connaît ce lieu, la vieille, un lieu en Amérique, bien sûr, mais un lieu qu'elle connaît, un lieu familier, elle dirait, la vieille, même si elle n'y a jamais mis les pieds, en Amérique, un lieu rassurant, un lieu où il ne peut pas se passer des choses affreuses comme partout ailleurs en Amérique. Elle a pris une loupe, la vieille, et elle observe les détails. L'herbe est moins verte qu'ici, elle se dit, la vieille, mais il y a de l'herbe, ce n'est pas dans un désert, et le bois de la porte à l'air plus solide. Il y a des fleurs, des fleurs dont elle ne se rappelle plus le nom, la vieille, des fleurs rouges, forcément des fleurs rouges, comme le F., écrit en rouge, de l'autre côté, et il y a un oiseau – elle ne se rappelle pas non plus le nom – un vrai oiseau

qui chante, même si ce n'est qu'une photo, mais cet oiseau-là elle sait qu'il chante pour de vrai, l'oiseau, elle l'entend chanter, *on trouve l'or au fond des ruisseaux*, voilà ce qu'il chante, l'oiseau, la même chanson que l'enfant, c'est sa chanson à lui, celle qui lui a vrillé les oreilles pendant des années, *j'en ramènerai plusieurs lingots*, c'est ça, sa chanson, et est-ce qu'il y a autre chose sur la photo, elle ne sait pas, la vieille, ses yeux se fatiguent, c'est trop petit même avec une loupe, alors elle regarde par la fenêtre mais elle ne voit rien, la vieille, il y a du brouillard, ça va bientôt se dissiper, alors qu'est-ce qu'elle peut faire la vieille, peut-être qu'elle peut faire le dîner, mais elle ne sait pas si c'est l'heure, il fait jour mais est-ce que c'est neuf heures, midi ou trois heures de l'après-midi, elle ne sait pas, la vieille, ce qu'elle sait c'est qu'elle a reçu une carte avec le F. écrit en rouge et que ça veut dire quelque chose. L'homme, de l'autre côté, est-ce qu'il est toujours là ? Si c'est neuf heures, le brouillard a encore le temps de se dissiper, si c'est trois heures de l'après-midi, c'est trop tard, elle ne saura pas, à moins d'aller voir, mais ce serait se mêler d'affaires qui ne sont pas les siennes et la vieille n'aime pas ça, se mêler des affaires des autres, même si là, c'est un cas de première nécessité, comme on dit, à cause du brouillard, mais son pas n'est plus très assuré, à la vieille, elle a peur de sa casser la figure dans ce brouillard. Peut-être que ça gèle, elle se demande, la vieille, et elle se demande aussi si c'est l'été, le printemps ou l'automne, et comme il y a du brouillard peut-être que c'est l'hiver, elle a un peu perdu la notion du temps, la vieille, elle a un peu perdu beaucoup de notions, la vieille, mais ce qu'elle sait elle le sait, le F. rouge, elle sait ce que c'est, l'homme, elle sait qui c'est, et ce qu'elle sait aussi, c'est qu'avant de sortir, pour pas se casser la figure, on peut faire

une prière, comme ça on a le bon Dieu avec nous et il ne peut rien nous arriver, alors elle commence, la vieille, *Notre Père qui êtes aux Cieux*, et voilà, c'est récité, le bon Dieu est là, on peut y aller.

Encore un meurtre²¹. Voilà l'histoire, en commençant par la fin : Jonathan Schmitz abat Scott Amerdure à son domicile de Lake Orion dans le Michigan. Pour l'instant, cela semble banal, puisque nous avons vu et revu qu'on se tue à tour de bras en Amérique, mais ce qui rend ce crime intéressant, c'est qu'il y a trois jours Scott Amerdure, un homme semble-t-il sans histoire, a participé à une émission de télévision qui s'appelle *The Jenny Jones Show*, un talk-show durant lequel il avoue être secrètement amoureux de son ami Jonathan Schmitz qui, hétérosexuel, n'admet pas qu'on vienne l'humilier sur un plateau de télévision, s'achète un fusil à pompe – ça se vend dans les pharmacies, en Amérique²² – et s'en va tranquillement tirer deux balles dans la poitrine de Scott Amerdure, alors que les vrais fautifs de l'histoire – même si

²¹ L'homme se pose une question : d'où tire-t-il ses informations, l'auteur du cahier ? Nous sommes vers 1995, Internet – il l'écrit lui-même – n'en est qu'à ses balbutiements et si c'était par ce biais que l'auteur avait trouvé les informations qu'il commente, écrirait-il ses chroniques à la main dans un cahier ? Les a-t-il lues dans les journaux ? Dans ce cas, on aurait sans doute retrouvé les articles quelque part ? La télévision ? La radio ? Peut-être. Ce qui est certain, c'est que l'auteur est bien informé. Il mettrait sa main à couper que tout est vrai, l'homme.

²² Sur ce point, il ne peut pas lui donner tort, l'homme, ils ont un vrai souci avec les armes à feu, en Amérique.

le coup du fusil à pompe, c'est peut-être un chouilla violent, je l'admet, mais comme on vend dans les boulangeries, en Amérique, c'est normal qu'on s'en serve – ce sont quand même les gens du *Jerry Jones Show*, parce que la relation entre deux types, qu'elle soit amicale ou amoureuse, n'est censée concerner que ces seuls deux types et pas des milliers d'autres types avachis devant leur télévision qui n'ont rien d'autre à foutre qu'à mâter la vie des autres²³.

Moi aussi, j'ai un cahier, mais ce n'est pas un cahier pour écrire, c'est le cahier des joueurs. Ils m'amènent des étiquettes et je les colle. Il y a quoi comme équipes ? La Suisse, il y a, et la France aussi, il y a, et l'Allemagne, il y a aussi, et l'Amérique, est-ce qu'il y a ? Il y a des noirs, c'est l'Afrique, et il y a ceux avec les yeux en long, c'est le Japon, mais est-ce qu'il y a l'Amérique, je ne sais pas, je n'arrive pas très bien à lire, je sais lire la lettre F. mais F., ce n'est pas l'Amérique, c'est la France, et A., je connais aussi, alors je regarde dans

²³ L'homme n'a jamais vraiment regardé ce genre d'émission. Elles passaient parfois sur des télévisions dans les bars qu'il fréquentait, mais sans le son. On voyait des gens qui parlent, qui se serrent la main, qui se prennent dans les bras, qui se fâchent, qui sont à deux doigts de se battre, mais le vigile – noir sur les chaînes démocrates, blancs sur les chaînes républicaines, ou le contraire, il n'a jamais rien compris à la politique, l'homme – vient les séparer devant le public qui applaudit ou qui hue. On regarde ça comme on regarde un film, en Amérique, on dit que ce sont des acteurs, mais ce n'est pas vrai, la preuve. Comment ce gamin qui a l'air si intelligent a-t-il pu avoir l'envie de se rendre là-bas ? Et lui, y retournera-t-il ? Jamais il n'y retournera, il avait cette impression, en partant, mais s'il échoue, il reviendra, c'est fatal. Raison de plus pour s'acharner.

le cahier des joueurs s'il y a un pays avec A et il y en a, c'est A pour commencer et après il y a un R et ils ont des maillots rayés bleu et blanc et pour l'Amérique il y a aussi du rayé mais c'est rouge et blanc, pas bleu, je l'ai vu, moi, sur le drapeau, alors A et R et G après, ce n'est pas l'Amérique, mais je ne sais pas ce que c'est, sauf qu'il y en a un, je le connais, il y en a un, c'est Lionel Messi, c'est le plus fort, Lionel Messi, mais je ne sais pas de quel pays il est, Lionel Messi, alors je tourne la page pour voir s'il n'y a pas un autre pays avec A comme Amérique, mais c'est l'Allemagne qu'il y a et aussi l'Angleterre, il y a plein de pays avec A mais l'Amérique, on trouve pas, c'est un pays qui n'existe pas, l'Amérique, c'est lui qui l'a inventée, l'Amérique, mais le jeu des trains, c'est aussi lui qui l'a inventé alors ? Sérieux ? C'est lui qui a tout inventé. Il l'a écrit dans son cahier et c'est tout faux, l'Amérique, les trains, c'est tout faux. Il bagasse, c'est parce que c'est un enfant, les enfants bagassent et moi je ne veux pas qu'ils entrent dans ma chambre parce qu'ils ne font pas que bagasser les enfants, ils foutent le boxon aussi, alors ma chambre, c'est interdit aux enfants, j'ai mis un panneau, mais alors l'Amérique, ça existe, oui ou non ? Sur la carte, je sais où c'est l'Amérique et c'est très grand, beaucoup plus grand que la Suisse, l'Amérique, beaucoup plus grand que la France et que l'Allemagne et que l'Angleterre, l'Amérique, alors oui, ça existe, mais pas dans le livre du football, parce que l'Amérique, ils savent pas jouer au football et j'ai vu qu'il y avait faute, l'arbitre, carton rouge, j'ai vu, moi.

Elle est debout devant elle. Elles se fixent : la femme et la vache. Les yeux bleus, les yeux noirs, langoureux. Elles n'ont rien à se dire. La femme triomphe. Il vient de lui faire l'amour. Elle sourit à la vache. *Tu ne sais pas ce que c'est, toi.* La vache ne dit rien. Elle ne comprend pas. Une vie de vache, se dit-elle, ce n'est pas une vie. Elle, elle a une vie. Elle, l'a lui. Et l'enfant. Mais l'enfant, est-ce qu'elle peut dire qu'elle l'a ? Il est venu sans qu'on en veuille, l'enfant, *tu ne peux pas savoir ce que c'est.* La vache ne dit rien. Elle a porté des veaux, mais ce n'est pas la même chose. Ils ne lui sont pas restés dans les pattes, ses veaux, alors que l'enfant oui, il est là, entre elle et lui, et elle ne sait pas qu'en faire, de cet enfant. Elle s'occupe de lui, *tu comprends* (pourquoi parle-t-elle à cette vache ?), mais il lui échappe, cet enfant. Avec l'enfant, ce n'est pas comme avec lui, elle n'a pas la technique. Lui, *tu comprends, tu le connais toi aussi* (la vache ne dit rien), c'est facile, il obéit, on lui promet une petite caresse, c'est une promesse qu'on veut bien lui faire, parce qu'en retour il y a ses caresses à lui, et il fait tout ce qu'on lui dit, il travaille, c'est un brave homme, elle ne peut pas se plaindre, on gagne bien notre vie, on va de temps en temps au restaurant, ça nous fait une sortie, même si bien sûr on ne peut pas aller bien loin, *à cause de vous*, parce qu'il faut rentrer pour traire, alors cet enfant qui rêve d'Amérique, qu'est-ce que vous voulez, on le laisse à ses rêves, on n'ose pas lui dire qu'il se fait des illusions, qu'on ne part pas en Amérique comme ça, que ça coûte cher, mais parfois elle voudrait bien elle aussi, partir, mais c'est impossible, *à cause de toi*, on ne demande pas l'Amérique, on irait deux ou trois jours en montagne ou bien

au bord de la mer, on serait bien tous les deux – tous les trois – on serait bien tous les trois – tous les quatre, F. voudra sûrement venir avec – on serait bien – ce qu'elle voudrait vraiment, c'est être seulement deux, elle et lui, mais il ne voudra pas, *tu me le voles* – on aurait le petit déjeuner à l'hôtel, qu'on prendrait à neuf heures, tranquilles, et on serait servi à table, des tartines, des fruits, du vrai café, et ensuite on descendrait à la plage, ce serait tout près, il suffirait de marcher quelques mètres, cinq minutes, et on poserait le linge et on ne ferait rien, on n'aurait rien à faire, pas de commissions, pas de ménage, pas de cuisine, on resterait là toute la journée, l'enfant s'amuserait – on pourrait lui mentir, lui dire qu'on est en Amérique, il ne nous croirait pas mais ne nous en voudrait pas, il sait que pour l'Amérique, on n'a pas les moyens – et F. tournerait son papier, on ferait des jeux, on boirait des limonades et le soir on ne serait que les deux, *on serait débarrassé de vous*, en tête-à-tête, *on serait débarrassé de toi*, et c'est sur la plage, au soleil couchant, qu'il me ferait l'amour, *t'es jalouse ?* La vache ne répond rien. *Passe derrière moi et tu sauras.*

Le Mississippi a voté la ratification du décret d'abolition de l'esclavage. Je répète : le Mississippi a accepté l'abolition de l'esclavage. Je répète encore : l'État américain du Mississippi a presque aboli l'esclavage. Je précise : aujourd'hui, le 16 mars 1995, le Mississippi a presque aboli l'esclavage. Le décret en question est daté du 18 décembre 1865. Il aura donc fallu 130 ans à l'État du Mississippi pour accepter l'abolition

de l'esclavage. Je répète : 130 ans²⁴. Quand j'étais petit, je chantais *Tom Sawyer, c'est l'Amérique, le symbole de la liberté, il est né sur les bords du fleuve Mississippi*. Étrange symbole de liberté que celui qui met 130 ans à se concrétiser. Et ce n'est peut-être pas fini, puisqu'il reste quelques papiers à signer et que s'il leur a fallu 130 ans pour admettre l'abolition de l'esclavage, ils peuvent trainer les pieds encore un moment²⁵. Encore un État à rayer de ma liste à visiter, en plus de ceux qui appliquent la peine de mort, même si le Mississippi fait bien entendu partie des États assassins et qu'il figure donc déjà dans ma liste d'États à ne surtout pas visiter. Beau pedigree, messieurs les Mississippiens : esclavagistes et assassins !

Il est debout devant la fleur et le perroquet. Il a la tête lourde. Il cherche à se ressourcer devant les dessins. Il a trop lu, trop d'histoires d'Amérique, trop d'élucubrations animales, il veut seulement regarder. Le perroquet semble s'en-voler. Ses ailes, l'homme les voit – il est fatigué – bouger, frémir, s'écartier lentement du corps qui s'étire et le voilà qui vole, le perroquet, un oiseau bariolé, piqueté de couleurs vives, multiples, simples, du bleu, du jaune, du rouge, du vert, un dessin moins fin que la fleur d'à côté, plus volatile,

²⁴ Il y a en effet de quoi être offusqué, mais l'homme n'en est pas surpris. La race, là-bas, ils n'ont que ce mot à la bouche, et les noirs, pour beaucoup d'entre eux, sont encore considérés comme des esclaves, c'était vrai en 1995 et c'est toujours vrai. L'homme ne veut pas y retourner. Il faut qu'il trouve la solution, il n'a pas le choix. C'est dans la grange qu'il y a ce qu'il y a, c'est écrit.

²⁵ Il ne sait pas, l'homme, si c'est enfin officiellement terminé, l'esclavage dans le Mississippi. Non, vraiment, il n'y retournera pas.

c'est le mot qui lui vient, mais c'est un mot téléphoné, plus léger, voilà peut-être le bon mot, ou plus joyeux, un oiseau de plaisir simple, que le perroquet, ce perroquet qui pourrait aussi, pense l'homme, se mettre à parler. Pourquoi les perroquets parlent-ils ? Il retourne à la table, déplace la chaise afin de l'avoir bien en face des yeux, ce perroquet qui va lui parler, il en a l'intuition, l'homme, et ce perroquet qui lui parlera, il aura la voix de celui – de celle ? – qu'il cherche, il lui révélera, le perroquet, le fin mot de l'histoire, mais comment le rendre bavard, ce perroquet ? L'homme a ouvert le cahier. Quelques pages à la fin sont encore blanches. Est-ce qu'il a le droit de faire ce qu'il fait ?

Pour le dessert, il y a des glaces et l'enfant aime les glaces, les glaces à l'eau surtout, les fusées avec tout en haut une couche de chocolat ou celles à l'orange ou au citron, mais il aime aussi les cornets, à la vanille surtout ou à la fraise un peu moins, alors quand il entend qu'il y a des glaces pour le dessert l'enfant est content mais c'était avant qu'elle dise la suite, alors tu peux aller les chercher à la cave, et la cave, à l'enfant, ça lui dit moins que les glaces, même s'il sait que les glaces ce n'est pas dans la même cave que celle des confitures et de la choucroute qui pue, c'est dans la cave de devant qu'il y a des glaces et c'est plus facile que la cave de derrière, la cave de devant, sauf la nuit, mais il a été toute la journée dans le livre d'Amérique, l'enfant, et il n'a pas vu qu'il a fait jour, et il fait déjà nuit et il n'aime pas aller à la cave de devant – à celle de derrière non plus – quand il fait

nuit, pas parce qu'il a peur de se perdre – on ne peut pas se perdre quand on va à la cave de devant – mais à cause de la route et des voitures qui passent. Le jour, il aime bien regarder les voitures qui passent, l'enfant. Il est assis sur le tas de bois près de la charrue et il note les marques. Il a appris par cœur les marques. Il note le nom de la marque : un lion, c'est Peugeot, un rond avec un z c'est Opel, il y a plus d'Opel que de Peugeot, mais il y a aussi des Mercedes et des Fiat, les Mercedes sont plus grosses que les Fiat, mais ce n'est pas tout, il y a aussi les Citroën – à la maison, on a eu une Opel, puis une Citroën, et maintenant on a une Chrysler qui chauffe à la montée, alors on cherche une nouvelle voiture, même si l'enfant aime bien la Chrysler parce que c'est une marque américaine – il y a des Ford aussi, c'est américain aussi, les Ford, alors que les BMW, c'est allemand, et les Renault – une Renault Espace, c'est ça qu'ils voudraient – c'est français, et Ferrari c'est italien mais il n'y a jamais des Ferrari qui passent à la route devant chez nous, il y a des Lamborghini mais ce sont des tracteurs, pas des voitures, mais les tracteurs, ce sont surtout des Deutz et des Ford, ou bien des Massey Ferguson et des John Deere, et des camions – il y a le camion du lait et ceux avec des billons de bois – mais l'enfant ne sait pas trop la marque des camions, il dirait Volvo mais voilà, dans les voitures il y a aussi des WV et des Toyota, mais la nuit l'enfant ne regarde pas les marques des voitures, on ne voit plus les logos, on ne voit plus rien, la nuit, sauf les phares, mais souvent il n'y a pas de phares et pas de voitures pendant longtemps et il fait nuit noir quand il faut descendre à la cave de devant pour aller chercher des glaces ou du jus de pomme ou des haricots dans des cornets en plastique, c'est dans le congélateur qu'il y a les glaces mais

il faut bien chercher sous les haricots si par hasard on trouve encore des glaces et pour ça il faut se mettre sur la pointe des pieds, mais avant ça il a fallu ouvrir le bahut et c'est lourd, il y a une clé à mettre dans un cadenas, puis on ouvre en poussant vers en haut et on doit se pencher en avant pour trouver les glaces sous les paquets de haricots mais il faut faire attention d'avoir assez poussé la porte du bahut vers en haut parce que si elle retombe sur ta tête ça fait un mal de chien et tu peux te retrouver enfermé dans le congélateur qui devient aussi noir que la nuit dehors et si tu restes enfermé dans le congélateur, tu peux mourir de froid, comme dans le grand congélateur en bas le village où on va chercher la viande, tu descends des escaliers rouges et tu arrives devant une porte en fer et quand elle s'ouvre, ça fait un bruit comme une alarme, et même en été il faut mettre une veste et aller vite au casier où on a mis le quart de bœuf et le jambon, ouvrir avec la clé, prendre ce qu'on veut prendre et repartir très vite avant que la porte du congélateur ne se referme et qu'on y passe la nuit et qu'on meure de froid, mais dans le congélateur de la cave de devant, c'est plus petit et normalement, on n'a pas besoin d'aller dedans en entier, on peut fouiller avec les mains et tomber sur les glaces puis partir de cet endroit le plus vite possible, parce qu'on a peur. La peur, à la cave de devant, ce n'est pas comme à la cave de derrière, où ce n'est pas de la peur mais du dégoût, à cause de la choucroute qui pue dans le tonneau, la peur, à la cave de devant, c'est la peur des assassins tapis dans l'ombre, parce que quand il n'y a pas de voiture qui passe à la route, il fait nuit noire quand on descend les escaliers de la cave de devant, il fait nuit noir parce qu'il n'y a pas de lampe qu'on allume devant la maison, comme derrière où si tu pèses sur

les deux boutons, ça allume tout, la lumière devant la grange et la lumière dans la cave, sauf que devant la maison – ou derrière la grange, cette histoire de devant et de derrière l'enfant n'y comprendra jamais rien – il n'y pas de lumière, rien, la nuit noire, et on ne pense jamais à prendre une lampe de poche qu'on pourrait braquer dans les yeux de l'assassin tapi dans l'ombre avec son couteau ou son pistolet ou une ficelle pour t'étrangler, et si on braque une lampe de poche dans ses yeux, il perd les pédales, l'assassin tapi dans l'ombre, il est pris la main dans le sac et il prend les jambes à son cou, comme ils disent dans les histoires qui font peur, et c'est pour ça que quand l'enfant descend à la cave il a peur des assassins tapis dans l'ombre, c'est à cause des films à la télé et c'est souvent le soir qu'on lui dit de descendre à la cave chercher des glaces, on est tranquillement assis devant la télé et on regarde un film qui se passe en Amérique, il y a un monsieur dans un taxi, un monsieur louche qui casse des miroirs et qui a un pistolet, ce monsieur ne rigole jamais, il va voir des films bizarres dans des cinémas et il y a une fille qui ne veut pas de lui alors il rentre chez lui, un tout petit chez lui avec un miroir cassé et un pistolet, et il se parle tout seul à lui-même dans le miroir et il a des photos de celui qu'il va tuer qui sont punaisées au mur et il prépare son coup, il va aller se tapir dans l'ombre pour assassiner celui de la photo et la maman dit à l'enfant qu'on pourrait manger une glace et l'enfant dit oui, il pense qu'il y en a dans le petit congélateur du frigo de la cuisine, mais la maman dit d'aller à la cave et l'enfant n'ose pas dire que finalement il n'en a pas tellement envie, de cette glace, mais le film lui fait trop peur, à l'enfant, il n'a pas envie de voir ce que va faire ce drôle de monsieur qui n'est pas drôle du tout, alors il se dit

qu'aller à la cave c'est échapper au film, sauf que le film continue de tourner dans la tête de l'enfant et que le monsieur du film est tapi dans l'ombre alors que l'enfant est debout, immobile, devant la porte de la cave de devant et que bien sûr il a oublié de prendre la clé qui est pendue au corridor, c'est la même clé que pour ouvrir la porte de devant la maison, la porte du corridor, et il a laissé la clé sur l'autre porte, il faut qu'il remonte les escaliers mais d'abord qu'il se retourne mais il sent une présence derrière lui, il sent l'homme tapi dans l'ombre, il sent l'assassin et il attend qu'une voiture passe, parce dans la lumière des phares les assassins disparaissent et qu'on peut remonter les escaliers de la cave de devant pour aller chercher la clé qui est dans la serrure de la porte de devant du corridor et qu'il la prend et qu'il redescend les escaliers de la cave de devant et qu'il se retrouve encore une fois debout devant la porte de la cave de devant et qu'il sent derrière son dos l'assassin tapi dans l'ombre et qu'il ne sait plus dans quel sens il faut tourner la clé, vers la droite ou vers la gauche, mais il ne sait de toute façon pas où c'est la droite et la gauche, la droite c'est du côté de la tache sous le pantalon mais il ne peut pas baisser son pantalon comme ça, il y a quand même un assassin tapi dans l'ombre droit derrière lui et des voitures qui passent à la route, des Honda et des Audi, il avait oublié ces deux marques-là et il se demande, le taxi du monsieur dans le film, il est de quelle marque, et comme le film se passe en Amérique, à New-York, il sait que les taxis de New-York sont jaunes, l'enfant, mais ça ne dit pas de quelle marque ils sont, les taxis de New-York, sûrement des Ford puisqu'on est en Amérique, mais il n'en sait rien, l'enfant, et ce n'est pas ce qui compte pour le moment, ce qui compte pour le moment

c'est d'ouvrir la porte de la cave de devant et il faut tourner la clé dans un sens ou dans l'autre, il ne sait pas lequel et la porte est en bois mais ça ne change rien pour l'ouvrir et il faut se dépêcher à cause de l'assassin tapi dans l'ombre, alors l'enfant tourne dans un sens mais ça ne marche pas, la porte reste fermée, mais c'est peut-être parce qu'il faut faire un second tour ou alors il a tourné dans le faux sens et il faut faire deux tours dans l'autre sens et l'assassin tapi dans l'ombre a mille fois le temps de sortir son pistolet ou son couteau ou sa ficelle et l'enfant reste planté là à attendre qu'une voiture passe avec les phares allumés mais il n'y en a pas et il faut bien qu'il fasse quelque chose alors il tourne dans la clé dans l'autre sens – la gauche ou la droite, il ne sait pas – et encore dans l'autre sens et c'est ouvert et il faut trouver le bouton de la lumière qui est dedans la cave mais de quel côté de la porte, il tâtonne dans le noir en se disant que pour un assassin tapi dans l'ombre, c'est le moment idéal, mais il ne se passe rien, il n'y a pas de bouton, alors il tâtonne de l'autre côté et soudain c'est allumé, il voit devant lui les bouteilles de jus de pomme et les bouteilles de vin et les bombonnes pour la goutte et aussi des bocaux de confitures, mais vides, parce que ceux qui sont pleins sont dans la cave de derrière et ce n'est pas pour la confiture qu'il est venu ici, c'est pour des glaces et c'est dans le bahut et ça ne sent pas non plus la choucroute rance qui pue, ça sent l'humidité et ça sent le froid mais est-ce que ça a une odeur, le froid, il ne sait pas, il faut se dépêcher parce que ce n'est pas une petite lumière comme celle de la cave de devant qui va freiner cet assassin tapi dans l'ombre qui l'attend dehors, juste à côté de la porte, alors l'enfant soulève la porte du congélateur, il fouille, écarte les paquets de haricots et

trouve les glaces, ce n'était pas plus compliqué que ça, il a les glaces dans la main, mais est-ce qu'il faut prendre tout le carton ou seulement trois, une pour elle, une pour lui et une pour l'enfant, ou peut-être quatre parce que F. en veut peut-être une aussi ou seulement deux parce que lui ou elle n'en veut peut-être pas, mais le plus simple c'est de prendre tout le carton et après on verra, sauf que le problème c'est que s'il n'y a pas la place dans le petit congélateur du frigo il faudra redescendre pour remettre le reste dans le bahut de la cave de devant et encore une fois sentir dans son dos l'assassin tapi dans l'ombre et encore une fois tourner la clé dans la serrure et il ne sait déjà plus, au moment de refermer la porte, dans quel sens il faut tourner, il essaie d'un côté, il essaie de l'autre, ça ouvre encore, l'assassin caché derrière le mur du jardin rigole en coin, il se dit que c'est une proie décidément trop facile, cet enfant, alors l'enfant tourne une dernière fois la clé dans la porte et cette fois c'est fermé, alors il court en haut les escaliers et il ouvre la porte du corridor de devant et il est dedans, il ferme la clé, juste du premier coup, et il tire le verrou et l'assassin tapi dans l'ombre ne peut plus rien contre lui à moins de briser la petite vitre qu'il y a à la porte, alors l'enfant se dépêche de monter encore d'autres escaliers et il se retrouve au salon devant la télé et c'est à la télé qu'il y a un assassin, seulement à la télé, c'est un monsieur qui tire sur un homme qui fait un discours, comme ça, en pleine rue de New-York, au beau milieu de la journée, sans même prendre la peine de se tapir dans l'ombre, mais ce qui est bien c'est que maintenant on est assis sur le divan et qu'on a une glace, sauf qu'il y encore un problème, une glace, est-ce qu'on doit lécher ou croquer, l'enfant commence par lécher mais ça va trop lentement,

alors il croque et c'est trop tôt quand il ne reste que le bâton et que la maman demande s'il a bien éteint la lumière de la cave. L'enfant répond que oui, bien sûr qu'il a éteint la lumière.

Le gouverneur du Texas, George W. Bush, qui n'est autre que le fils de l'ancien président presque éponyme George H. W. Bush²⁶, a décrété un *Selena Day* en l'honneur de la chanteuse du même nom – éponyme, juste avant, ça veut dire ça, du même nom – qui a été assassinée il y a bientôt deux semaines. Selena Quintanilla-Pérez était considérée comme la reine de la musique Tejano ou musique tex-mex, la musique des Mexicains du Texas, mélange de pop américaine et de rythmes latino qui n'est pas tout à fait ma tasse de thé, mais de là à assassiner une chanteuse par ailleurs charmante, si j'en crois cette photo d'elle fort décolletée que j'ai sous les yeux²⁷, il y a un pas que je ne saurais franchir mais qu'a franchi Yolanda Saldívar, l'une de ses fans les plus ardentes – c'est toujours de ses amis qu'il faut se méfier le plus, pas de

²⁶ L'homme, l'Amérique, il l'avait connue au temps du fils, après les tours jumelles, c'était une Amérique crispée, pas l'Amérique triomphante du père, vainqueur de la Guerre Froide, vainqueur de la Guerre du Golfe, pas l'Amérique non plus du fringuant Bill Clinton, son saxophone, son sex-appeal et ses frasques en tout genre. Après 2001, songea l'homme, l'enfant n'y aurait pas rêvé, à l'Amérique, ce n'était plus possible.

²⁷ Pourquoi pense-t-il à Sonia, l'homme ? Une fille d'une nuit, la seule dans ce lit-là de là-bas, une brune certes mais il n'a jamais su, l'homme, ses origines, à Sonia. Latino ? Peut-être. Envoyée par l'organisation ? Sans doute pas. Il n'y a que des hommes, dans cette organisation.

ses ennemis²⁸ – qui, gérante d'une boutique dédiée à son idole, y aurait détourné de l'argent et qui, virée, n'a pas supporté de décevoir celle qu'elle adulait et l'a donc attendue dans un motel – en Amérique, c'est toujours dans les motels que se passent les pires horreurs²⁹ – essaie de parlementer avec Selena mais sans succès, sort soudain son Taurus 85 – un petit revolver de poche disponible gratuitement aux États-Unis dans toutes les bonnes fromageries – et lui tire une balle dans l'épaule avant de s'enfuir, poursuivie par la femme de ménage du motel qu'au passage elle traite de garce – en américain *bitch* – avant de tenter de démarrer son pick-up – un meurtre, un motel, un pick-up, l'Amérique comme on l'aime – et de se faire arrêter par la police après neuf heures de pourparlers durant lesquelles elle menace de se suicider, bref on se croirait dans un film de série B³⁰, mais c'est bel et bien la vérité, Selena est morte assassinée, elle avait vingt-trois ans et sa mort a eu un impact formidable, les programmes de télévision s'interrompant, sa mort faisant la Une du *New York Times*, ses funérailles attirant soixante-mille personnes et le gouverneur du Texas décrétant donc – pour boucler la boucle – un *Selena Day*. Un type à la télé ayant osé affirmer que la musique de Selena était sans âme,

²⁸ Qui sont ses amis, à lui, dans cette affaire ? Qui sont ses ennemis ? Dans quel camp se trouve, celui qui a écrit ce cahier, celui amis ou celui des ennemis ?

²⁹ Lui, dans les motels, n'avait jamais fait que dormir. Encore une fois, c'est une Amérique fantasmée qui est à l'œuvre ici, celle des mauvaises séries télévisées.

³⁰ L'homme aurait dit série Z, mais il tient la preuve qu'en effet, cette histoire, comme la plupart des autres histoires retranscrites dans ce cahier, c'est du cinéma, certes basé sur des faits réels, mais du cinéma malgré tout, et du mauvais cinéma.

ce qu'en l'écoutant j'avoue moi-même également penser, a failli se faire lyncher par la foule. Bref, encore une fois, l'Amérique, c'est le pays de tous les extrêmes. Ça fout quand même un peu les jetons.

Ça y est, on est prêt. On a pris un sac à dos, on a mis dedans le cahier avec les joueurs, un papier à tourner, un jeu Uno – celui des trains, il est trop gros – et on a pris aussi une Biltz pour si on a soif et d'ailleurs on a soif alors on l'ouvre, elle fait de la mousse, on met tout de suite ses lèvres sur la bouteille et ça donne envie de roter, la Bilz. Sérieux, de roter ? Oui, alors je rote. Et la tapette à mouche, est-ce qu'il faut prendre la tapette à mouches ? Je l'ai dans la main, la tapette à mouches, mais elle ne me sert à rien, il n'y a pas de mouches parce que c'est l'hiver, et pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de mouches en hiver, je ne sais pas, et c'est mieux de pas savoir, comme ça on pense à autre chose et moi, là, je pense à quoi ? Je pense que dans mon sac j'ai aussi mis la brosse à dents et quoi encore ? Une veste, j'ai pas mis dans le sac, j'ai mis sur le dos, avec un bonnet, mais j'ai trop chaud avec le bonnet, alors je le met dans le sac, et à manger, il faut aussi mettre à manger, on pourrait mettre quoi, à manger, des biscuits ou du chocolat – froid – ou du pain ou un fruit, on pourrait mettre une banane ou une pomme dans le sac et voilà, je suis prêt, on peut y aller, j'ai pas besoin d'attacher les chaussures, il suffit de mettre les pieds dedans et c'est prêt, c'est plus facile, on met les pieds et on part, et là, je pars et mes deux terrasses, j'aimerais bien encore m'asseoir,

mais après, quand on reviendra, mais là, le sac est prêt, et il y a le bus qui arrive, je l'ai entendu, moi, le bus, mais ce n'est pas le même monsieur du bus que d'habitude.

(Ce n'est pas la même écriture, bien sûr, on voit tout de suite que c'est un faux, une pâle copie des textes précédents, mais c'est également plus profond, semble-t-il, plus réfléchi, des mots posés après avoir été longuement pesés, on voit le poids des mots sur la page.)

Les perroquets aussi sont des dinosaures, mais ça se voit moins. Ce sont des oiseaux, plus précisément des psittaciformes, comme leurs cousins les perruches et les cacatoès. Outre leurs couleurs chatoyantes, ce qui rend les perroquets remarquables, c'est leur aptitude à parler. Tout un chacun a en mémoire l'arrivée de Tintin sur une île déserte dans *Le trésor de Rackham le Rouge*. Soudain, voilà des mots familiers, *cornichon, bois-sans-soif, marin d'eau douce, sapajou, moule à gaufres, mille millions de mille sabords*, ce sont des perroquets qui se sont transmis de génération en génération le vocabulaire fleuri du chevalier François de Hadoque, dont le descendant, notre cher capitaine Haddock, Archibald de son prénom (le saviez-vous ?), lui aussi fait un usage sans modération, mais revenons à nos perroquets pour expliquer cet étrange phénomène. Comment ces animaux font-ils pour parler ? C'est tout simple : ils nous imitent. Plus précisément, ils imitent les sons qui rythment leur quotidien. C'est une méthode de camouflage on ne peut plus efficace. N'entendant aucun bruit sortant de l'ordinaire, le prédateur s'en va, la queue entre les jambes, et voilà notre perroquet sauvé. Bref, si vous

vous trouvez à proximité d'un perroquet, n'oubliez pas de surveiller votre langage, ne traitez personne de gros plein de soupe par exemple, autre exemple tiré des aventures de Tintin, mais revenons à nos perroquets. En allemand, perroquet se dit *Papagei*, ce qui est plus joli – pour une fois – qu'en français, surtout quand Mozart s'en mêle. Connaissez-vous l'air de Papageno dans *La flûte enchantée* ? Disons mieux : connaissez-vous les airs de Papageno et de Papagena dans *La flûte enchantée* ? Un délice. Le pauvre Papageno – ce n'est pas tout à fait un perroquet, c'est un oiseleur – se retrouve le bec clos par un cadenas d'or parce qu'il a menti et qu'il est vilain de mentir, puis il part à la recherche de sa Papagena, qu'il finit par trouver, bien sûr, et tout est bien qui finit bien, mais revenons à nos perroquets. Un perroquet, comme vous le savez certainement, c'est un peu de pastis, du sirop à la menthe et de l'eau, et vous en prendriez bien en ma compagnie, n'est-ce pas, à moins que vous ne préfériez une tomate – pas le fruit et encore moins le légume – où l'on remplace la menthe par la grenadine, ou la mauresque, où cette fois c'est du sirop d'orgeat ? Vous n'aimez pas le sirop ? Du côté des dégueulasseries, nous pouvons vous proposer un purin – pastis et coca – ou – le must – une tronçonneuse, où le sirop est cette fois remplacé par de la bière, mais avant de vomir tout à fait, revenons à nos perroquets, et plus particulièrement à Charlie, une femelle ara bleu à qui son maître, un certain Winston Churchill, apprenait à proférer des insultes contre Hitler et les nazis, et qui à l'âge de cent-quatre ans, soit à l'âge auquel mourut Rose Kennedy dont nous avons déjà touché un mot ici, continuait à traiter les gens de *Fucking SS* et de *Ugly Dolfi* quand ils passaient la porte de l'animalerie où il achevait paisiblement sa

vie passionnante, faisant les choux gras que son nouveau propriétaire qui avait bien entendu inventé cette histoire de toutes pièces afin de se faire mousser, mais la légende est parfois plus belle que la réalité et puisqu'il est question ici de perroquet je ne pouvais pas passer à côté de celle-ci comme je vais passer à côté de tout le reste, étant donné que je vais mettre fin séance tenante à ces blablas.

(Il s'est appliqué. On retrouve en effet les tics de l'auteur original, ses digressions, ses connivences avec son public imaginaire, son éclectisme, son inutile érudition et cette queue-de-poisson de la fin qui nous laisse sur notre faim – nous-même sommes un peu trop influencé par son style inimitable et pourtant imité – mais cette version adulte nous paraît plus poussive que les naïves explications que nous avons lues avec tant de plaisir à propos des moutons ou des vaches. On sent le tâcheron qui veut bien faire et qui d'ailleurs fait bien, mais il nous manque quelque chose, nous ne savons pas trop quoi, de la fraîcheur peut-être, ou du rêve.)

Une bombe a explosé avant-hier à Oklahoma City. Un immeuble s'est effondré. Il y a au moins une centaine de morts. Quel est le salopard qui a bien pu faire cela ? Son nom – ils viennent de l'arrêter – est Timothy McVeigh, c'est un vétéran de l'armée américaine et voilà qu'il s'attaque à son propre pays, parce que le bâtiment qu'il a visé abritait entre autres les bureaux du recrutement pour l'armée et le corps des marines. Comment peut-on en arriver là³¹ ? Comment

³¹ Toujours la même question, pensa l'homme. Comment peut-on en arriver là ? Oklahoma City, ce n'est que le début. Le début de

peut-on s'engager pour défendre son pays puis l'attaquer largement en tuant des innocents ? Timothy McVeigh a participé à l'opération Tempête du désert pendant la guerre du Golfe, il a tué des Irakiens et on l'a pour cela considéré comme un héros, puis ça a mal tourné, il déprime, perd du fric en pariant sur les Bills de Buffalo qui perdent la finale du Super Bowl face aux Cowboys de Dallas, reste interloqué en regardant à la télé le siège de Waco par les forces gouvernementales et par l'incendie qui s'ensuit, en vient à rêver de vengeance contre ces racailles de Washington, s'arme jusqu'aux dents, veut en découdre, place une bombe dans un camion et fait tout péter parce qu'il est grand temps que naisse un nouvel ordre mondial où ce ne serait plus des nègres qui piquent le boulot des vrais Américains ; bref, Timothy McVeigh est un abruti fini doublé d'un dangereux psychopathe, comme il semble qu'on en trouve à tous les coins de rue en Amérique³², même si celui-là, c'est quand même du lourd, dans le genre trou du cul, il n'y a guère que notre ami le cannibale de Milwaukee qui lui tienne la dragée haute, et encore, ce petit zizi de Jeffrey Dahmer n'a tué que dix-sept personnes, ce qui fait à peu près cent-cinquante de moins que l'auteur de cet attentat d'Oklahoma City qui me fait quand même hésiter un peu à y aller, en Amérique, parce que si c'est pour tomber sur des types comme ça, on est quand même mieux par chez nous³³.

la fin. Si tu pouvais renoncer à venir, gamin.

³² Des abrutis, oui, bien sûr, il y en a partout, mais des psychopathes à tous les coins de rue, tu y vas fort, mon petit. La plupart des cons, en Amérique, restent devant leur télé à roter leur bière et leur pizza.

³³ C'est ici que ça se termine, ces chroniques, dans un moment de

renoncement. Pourtant, l'homme en est certain, l'enfant (ou l'adolescent) y est allé, en Amérique, sinon pourquoi serait-il là, lui ? Il y est allé et d'une manière ou d'une autre il a croisé la route de l'organisation. Résumons : 21 avril 1995, pas de trace plus récente. Beaucoup de temps a passé depuis. Celui qui semble être à l'époque un adolescent est sans doute devenu, s'il a échappé aux psychopathes qu'il mentionne, un homme mûr. De deux choses l'une, soit il a fait fortune, c'est rare mais ça existe, soit c'est un pauvre type qui erre de motel en motel, un type comme lui, un étranger qui sillonne les États-Unis en quête de sens et qui n'y trouve qu'un magma d'impressions confuses. L'autre question, bien entendu, c'est : et les autres ? Il est question d'un homme, d'une femme et de ce fameux F. dont l'initiale lui est apparue, comme par miracle. Ces gens-là, que sont-ils devenus ? Et les animaux ? Dans une ferme, il y a des animaux, et l'enfant, de toute évidence, aimait les animaux ? Il ne peut – ils ne peuvent – pas les avoir abandonnés comme ça, mais ils ne peuvent pas non plus les avoir pris avec eux – avec lui – en Amérique. L'homme referma le cahier. Il était à peine plus avancé qu'à son arrivée.

NUIT

(À suivre...)

